LA VIE
NTELLECTUELLE

V. I. : Ceux qui crient : Paix.
D. DUBARLE : Les conceptions cosmologiques modernes et le dogme de la création.
J. STEINMANN : Gérard de Nerval et Mortefontaine.
J.-M. DOMENACH : Pourquoi je suis allé à Berlin.
J. DUMONTIER : Le pari français et l'avenir de la France.
J. PERROT : Syndicalisme chrétien et syndicalisme confessionnel.

LES SIGNES DU TEMPS

Propos sur Monsieur Pinay.
Tunisie et Maroc à l'O.N.U.
Eisenhower vainqueur.
Libertés contrôlées et libertés provisoires.
Chaim Weizmann d'Israël.
Simoniaques ou ingénus.
Azimuts.
François Mauriac, prix Nobel.
L'industrie française est-elle décadente?

LETTRES — LIVRES — THEATRE

DOCUMENTS : Les catholiques et l'élection présidentielle aux Etats-Unis.
C.F.T.C. : Histoire de la tendance minoritaire.

UE MENSUELLE
ÉCEMBRE 1952

S ÉDITIONS DU CERF_PARIS

SOMMAIRE

V. I. : **Ceux qui crient : Paix** 1

D. DUBARLE : **Les conceptions cosmologiques modernes et le dogme de la création** 5

J. STEINMANN : **Gérard de Nerval et Mortefontaine.** 39

J. DOMENACH : **Pourquoi je suis allé à Berlin** 52

J. DUMONTIER : **Le pari français et l'avenir de la France** 62

J. PERROT : **Syndicalisme chrétien et syndicalisme confessionnel** 67

LES SIGNES DU TEMPS

Propos sur M. Pinay (L. Cheeneu) 73
Tunisie et Maroc à l'O.N.U. (P. Albin-Martel) 74
Eisenhower vainqueur (A. Viatte) 78
Libertés contrôlées et liberté provisoire (J. Thomas) 81
Chaïm Weizmann d'Israël (X. Rabot) 82
Simoniaques ou ingénus (M. Chavardès) 83
Azimuts (A.-Z. Serrand) 89
L'industrie française est-elle décadente ? 98

PORTRAIT

G. Hourdin : François Mauriac, prix Nobel 116

CHRONIQUES

Les romans (G. Venaissin) 119
Les essais (M. Chavardès) 122
Notes de lecture 126
Le théâtre (H. Gouhier) 126

DOCUMENTS

Les catholiques et l'élection présidentielle aux États-Unis (C.I.C.) 131
C.F.T.C. : Histoire de la tendance minoritaire (C.I.C.) 138

Tables alphabétique et bibliographique pour l'année 1952.. 144

La Vie Intellectuelle

INGT-QUATRIÈME ANNÉE. — DÉCEMBRE 1952

Ceux qui crient : Paix.....

Avec quelque retard, du moins pour beaucoup, les catholiques de tous les bords se sont mis au travail pour la paix. La prière les rassemble, l'action les sépare. C'est légitime. Les séparent aussi les commentaires que font, de leur fauteuil, ceux qui écrivent sur ceux qui agissent. C'est encore légitime, et de telles discussions peut éventuellement jaillir quelque lumière. Discutons donc l'article que M. de Fabrègues a publié sous le titre : Il ne suffit pas de crier : Paix...[1] *M. de Fabrègues s'en prend à l'abbé Depierre pour sa déclaration de solidarité avec Henri Martin et la part qu'il prend à la préparation du Congrès des peuples de Vienne; car, écrit-il, une telle attitude opère « un décollement complet de l'appartenance chrétienne ».*

Pas plus que la France Catholique, La Vie Intellectuelle *n'a donné son concours aux campagnes en faveur*

1. *La France Catholique*, 7 novembre 1952.

d'Henri Martin et du Congrès des peuples. Mais ne pas adopter une ligne d'action politique n'impose pas d'en nier la légitimité. Des chrétiens dont la sincérité impose le respect affirment leur intention de lutter pour la paix, sans doute à côté des communistes, mais sans pour autant faire aucune concession au matérialisme athée. Il semblerait qu'on puisse attendre le résultat de leur action pour examiner si elle a été conforme à leur volonté, ou bien, puisque le mouvement de la paix a une histoire de plusieurs années, essayer de prévoir l'avenir à la lumière des faits passés.

M. de Fabrègues préfère recourir d'emblée aux grands principes, et excommunier, car, dit-il : le chrétien ne peut pas souscrire à n'importe quelle paix, *et* la paix ne se fait pas par n'importe quels moyens. *Nous souscrivons à ces propositions. Nous suivons sans réserve aussi les enseignements rappelés par la* France Catholique, *où le Souverain Pontife fait sienne la définition augustinienne de la paix. Mais est-ce uniquement de cela qu'il s'agit ici? Pour construire un monde où règne la « tranquillité dans l'ordre », une première condition n'est-elle pas exigée : l'absence de guerre. Or, la troisième guerre mondiale menace. Les ennemis ont mis leurs armes en place et les accumulent chaque jour davantage. Il faut qu'elles ne servent pas.*

Pour convertir le monde communiste — et pourquoi pas le monde occidental? — à une plus juste notion de la paix, il faut empêcher la guerre d'éclater. Est-il impossible à ceux qui ne conçoivent pas de la même façon la construction de la paix de poursuivre ensemble ce but? L'affirmer serait prétendre que l'absence de guerre n'est possible qu'entre amis et il ne resterait qu'à fourbir ses armes.

e chrétien qui veut répondre à la proposition faite à l'un des futurs belligérants d'examiner les moyens il propose pour interdire la guerre, n'a pas à oublier seul instant la conception chrétienne de la paix, ne quand cet éventuel belligérant a une conception a paix qu'il ne saurait accepter. Au contraire, et que ceux qui s'abstiennent, il doit la méditer, s'en égner pour que, dans la discussion, il n'abandonne d'essentiel. Sans que chacun trahisse sa propre conion il sera peut-être possible de s'accorder sur cers moyens. Il faudra à ceux qui le tentent beaucoup rudence, une attention sans cesse en éveil. En tout leur position est légitime et ne permet pas de suser leur foi.

onfondre les exigences de la pensée qui définit un l et celle d'une action déterminée ne peut qu'endorla conscience des catholiques. Parce qu'il est impose d'instaurer la paix chrétienne, ils attendront sans ger, dans la tranquillité de leurs spéculations et de pureté, que la guerre les écrase et que les autres struisent la cité. La foi ne demande pas de se confidans une pensée abstraite qui peut facilement se dire lement chrétienne, elle exige l'engagement de chajour dans un monde qui, pour la plus grande part, construit par ceux qui ne reconnaissent pas le Christ. st vrai, il ne suffit pas de crier : Paix...

ussi, M. de Fabrègues, vous n'avez pas le droit d'ée en parlant de l'abbé Depierre et de ceux qui, me lui, pensent pouvoir agir à côté des communistes r empêcher la guerre : « Ici apparaît avec éclat la dité (et la profondeur) avec lesquelles un esprit de ne foi peut décoller à peu près *du tout* de l'apparte-

nance chrétienne quand il en a décollé d'un pouce. » *Où est ce « décollement » ? Contestez, si vous le voulez, l'efficacité ou l'opportunité de leur position, sans juger — grand inquisiteur sans mandat — de leur appartenance au Christ.*

Les chrétiens peuvent se diviser dans l'action. Mais, dépositaires de cette paix qui « passe toute intelligence », ils doivent en témoigner devant le monde en maintenant, malgré leurs différends, leur union dans la prière. Ne refusez donc pas à ceux qui choisissent une autre ligne d'action que la vôtre de partager avec vous le Corps du Christ, de communier *avec vous.*

V. I.

Les tarifs pour 1953 restent inchangés. Veuillez renouveler votre abonnement au plus tôt. Merci.

LES CONCEPTIONS COSMOLOGIQUES MODERNES ET LE DOGME DE LA CRÉATION

Une série d'initiatives prises au cours de ces dernières années par le Souverain Pontife [1] ont invité les chrétiens cultivés à tirer les bénéfices possibles d'une nouvelle confrontation de leur foi avec la pensée scientifique dans son état présent. En particulier le Saint-Père a voulu souligner lui-même, avec beaucoup de force et d'insistance, l'harmonie qui apparaît entre les actuelles conceptions scientifiques de l'univers et les données essentielles de la foi catholique touchant ce monde dont nous faisons partie. Non seulement, en effet, nous croyons à l'existence d'un Dieu créateur et qui ne se désintéresse en rien du sort de cette création, mais encore la tradition catholique a considéré comme de foi [2]

1. Encyclique *Humani Generis*. Discours du 22 novembre 1951, sur les preuves de l'existence de Dieu à la lumière de la science moderne, adressé aux membres de l'Académie pontificale des Sciences. — Discours du 7 septembre 1952, adressé aux participants de la huitième Assemblée générale de l'Union astronomique internationale.

2. A simple titre de témoin de cette tradition on peut se reporter à saint Thomas d'Aquin, par exemple, *Som. théol.*, Iª Pars, q. 46, dans laquelle saint Thomas expose sa doctrine de l'impossibilité d'une décision rationnelle pour ou contre l'éternité du monde, la détermination en faveur de sa non-éternité venant expressément de la révélation et de la foi.

l'affirmation d'une création dont le passé n'est pas infini. Aux yeux de la foi le monde a donc une véritable origine temporelle, de sorte que son déploiement dans le temps se présente comme une sorte d'histoire unique, dans laquelle l'histoire de l'homme vient elle-même se situer. Or c'est un fait que les perspectives scientifiques sur la nature inclinent aujourd'hui l'esprit à concevoir un univers dont le passé remonte à une origine qui n'est point infiniment distante de nous et dont la durée se trouve organisée par la chronologie d'une évolution cosmique dont les processus enchaînent en particulier aux processus de notre évolution terrestre.

Mis en présence de ce grand fait par l'autorité suprême du magistère religieux, l'esprit chrétien ne peut que se réjouir de cette affirmation de bon accord. Mais en même temps, le besoin se fait sentir à lui de voir plus en détail en quoi une telle harmonie consiste, et comment au demeurant ses deux composantes, celle de l'apport scientifique, celle de la foi, se situent l'une par rapport à l'autre. De tels éclaircissements sont utiles, du reste, si l'on veut éviter des méprises tout aussi préjudiciables pour le croyant que blessantes pour l'homme de science : telle la persuasion illusoire que la science, désormais rend manifeste ce que la foi a toujours affirmé, telle encore la volonté, avouée ou non, de donner un privilège *scientifique* à une théorie parmi d'autres en raison d'une meilleure apparence d'accord avec les vues de l'esprit religieux. L'exposé qu'on va tenter des actuelles conceptions cosmologiques, les remarques dont on le fera suivre n'ont pas d'autre objet que d'aider à reconnaître de quoi il s'agit, et ce qu'est à ce propos l'équilibre vrai de l'intelligence chrétienne.

I. — État sommaire des conceptions cosmologiques présentes

On ne voit point apparaître avant le XVIII[e] siècle les premières tentatives de cosmologie, du moins au sens que la pensée scientifique a désormais pris l'habitude de donner à ce terme. La tâche de la cosmologie scientifique ne se borne point, en effet, à la description du monde tel qu'il est dans son état présent. Elle est aussi de fournir à tout le moins une sorte de représentation du devenir cosmique, et de permettre quelque compréhension du présent en faisant voir sa genèse progressive à partir d'états-origine raisonnablement conçus. Ainsi cosmologie et cosmogonie arrivent-elles à s'associer de façon intime et pratiquement indissoluble. Ceci cependant n'a pu être envisagé qu'une fois bien acquis les premiers développements de la mécanique céleste, tels que la théorie newtonienne de la gravitation les rendait possibles. A la lumière de cet acquis, les hommes de 1750 pouvaient, pour la première fois, entrevoir de façon scientifique une évolution des structures qui font l'architecture de l'univers. Leur pensée donnera forme à cette idée en s'appliquant tout d'abord à la considération du système solaire, le seul élément d'univers encore suffisamment connu.

Dès 1745, Buffon imagine que la naissance des planètes est due à un choc entre le soleil et une comète. Dix ans plus tard, en 1755, Kant propose l'idée d'une nébuleuse initiale, faite de petites parties de matière agitées en tous sens et se condensant progressivement autour de centres déterminés qui seront les principaux astres, soleil et planètes. Ce sont là les ancêtres, encore médiocrement scientifiques, des deux grands schémas explicatifs du système solaire entre lesquels la science n'a pas encore fini d'hésiter. La lignée de Buffon se prolonge jusqu'à Jeans, celle de Kant jusqu'à von Weizsäcker. Par la suite il ne semble point qu'il soit apparu quelque germe idéologique

foncièrement nouveau, capable de se faire le centre d'élaboration théorique de quelque importance [3].

Mais ceci ne concerne encore que le système solaire, qui, nous le savons bien, n'est pas l'univers. Au delà de notre système solaire s'étend le monde des étoiles, ce monde que, dès la fin du XVIII[e] siècle, William Herschel entreprenait de sonder systématiquement en vue de construire une première représentation fondée scientifiquement de la Galaxie [4], cosmographie encore bien déficiente si on la compare à la grandiose réalité que l'astronomie des cinquante dernières années nous a fait connaître. Puis, au delà de notre galaxie, s'est dévoilé désormais le prodigieux univers des nébuleuses spirales, chacune analogue à notre galaxie, univers que nos actuels télescopes sondent jusqu'à des distances de l'ordre du milliard d'années-lumière [5]. Outre la structure de notre système solaire, l'astronomie atteint donc

3. Tout récemment cependant Lyttleton et F. Hoyle ont proposé d'attribuer la formation des planètes à l'explosion d'une étoile associée au soleil. Suivant cette hypothèse, le système solaire était autrefois un système stellaire binaire. La composante autre que le soleil passa par le stade supernova il y a quelques milliards d'années. L'énergie de l'explosion fut suffisante pour briser le lien de l'attraction entre le soleil et l'étoile résiduelle. Seule une petite partie des gaz projetés subsista autour du soleil et donna naissance aux planètes. Idée séduisante, dont il est encore trop tôt pour apprécier tout à fait la solidité.

4. Galaxie est le terme dont on se sert en astronomie en premier lieu pour désigner la formation d'étoiles à laquelle appartient le système solaire et qui se manifeste sur la voûte du ciel par les apparences de la Voie lactée. Comme il existe dans l'univers d'autres formations analogues, l'astronomie parle volontiers des galaxies pour les désigner en général. La Galaxie, au premier sens du mot, sera alors désignée par l'expression « notre galaxie ».

5. Rappelons qu'une année-lumière, distance parcourue en un an par la lumière qui se propage dans le vide à la vitesse de trois cent mille kilomètres par seconde, équivaut à une distance de dix mille milliards de kilomètres.

à deux grands niveaux ultérieurs de structure cosmique.

C'est désormais au niveau de la dernière de ces structures, celle de l'univers des nébuleuses spirales, que le problème cosmologique se trouve proposé à la pensée scientifique.

Chose digne de remarque : cette structure intermédiaire qu'est notre galaxie, constituant pour ainsi dire notre propre univers stellaire, n'a pas eu la fortune d'être, au cours d'aucune période de l'histoire de la science, l'objet d'une cosmologie au plein sens du terme. Le XIX^e^ siècle n'a guère pu faire mieux que de continuer la cosmographie stellaire de Herschel et d'imaginer, à l'échelle du monde des étoiles, une transposition de l'hypothèse cosmogonique de Kant et de Laplace. C'est qu'en effet la structure véritable de notre galaxie n'a été suffisamment connue que presque simultanément à la reconnaissance de l'univers des nébuleuses spirales. Au moment où une cosmologie de la Galaxie devenait possible, celle-ci cessait d'être pour nous l'univers. Qui plus est, ce qui s'est manifesté au delà s'est montré tout de suite fournir un thème, longtemps refusé par le monde des étoiles, à de véritables esquisses cosmologiques relativement cohérentes et scientifiquement fécondes, celles précisément qui constituent nos conceptions d'aujourd'hui. Aussi bien est-ce à ce niveau de l'univers des nébuleuses spirales que nous tiendrons désormais en présentant les conceptions cosmologiques actuelles.

Quelques données relatives à la Galaxie.

Il est impossible cependant de comprendre ce qui a trait à l'univers des nébuleuses spirales si l'on n'a pas présent à l'esprit à tout le moins quelque vue sommaire de l'univers stellaire auquel appartient notre soleil. Les apparences de la Voie lactée nous indiquent visuellement la région du ciel la plus riche en étoiles. Quant à la configuration réelle de l'ensemble, on ne la connaît correctement que depuis 1918, comme conséquence des travaux de l'astronome américain H. Shapley.

Deux obstacles principaux empêchaient jusqu'alors de dé-

terminer cette configuration. Tout d'abord l'impossibilité de connaître avec sécurité les distances lointaines : les méthodes trigonométriques pratiquées depuis Bessel (1838) permettent de fixer la distance d'étoiles éloignées tout au plus d'une centaine d'années-lumière environ; les méthodes tirées de l'étude spectroscopique des étoiles et proposées par Adams en 1914 permettent d'aller notablement plus loin, mais sans suffire encore. D'autre part, on se rendait fort mal compte de toute l'énorme partie de la Galaxie qui nous demeure inaccessible à l'observation, cachée qu'elle est derrière des couches d'étoiles plus voisines ou de matière interstellaire absorbante. En 1912 cependant, miss Leavitt découvre la célèbre relation qui existe entre la période de pulsation et l'éclat absolu maximum des étoiles variables à période régulière, appelées Céphéides. Shapley tire alors partie de cette relation pour mesurer, par le détour de la photométrie, les distances qui nous séparent des amas globulaires d'étoiles dont la Galaxie est parsemée, et, sur cette base, réussit à en construire la figure d'ensemble.

Celle-ci se présente sous la forme d'une sorte de disque circulaire, ayant un diamètre d'environ 100.000 années-lumière et une épaisseur de quelques milliers d'années-lumière, variable du centre aux extrémités. Au centre le disque présente un renflement important ayant un diamètre de quelque 15.000 années-lumière. La structure globale est de tous points analogue à celle des nébuleuses spirales que l'observation astronomique nous montre sous leurs différents plans : des spires, régions plus riches en étoiles, partent du bulbe central et se déroulent autour de celui-ci. L'ensemble est animé d'un lent mouvement de rotation sur lui-même. En tout, notre galaxie doit contenir au moins une centaine de milliards de soleils. Compte tenu de la matière interstellaire, sa masse totale est environ 200 milliards de fois celle du soleil. Telle quelle, c'est une nébuleuse spirale de taille assez au-dessus de la moyenne, semble-t-il, mais sans rien de très particulièrement surprenant.

Quant à notre soleil, il est bien loin d'occuper une position

centrale dans ce système. Il est au contraire plus près de la périphérie, circulant dans l'espace à quelque 30.000 années-lumière du centre, autour duquel il semble accomplir une révolution complète en quelque 250 millions d'années. Quant à la région centrale de la Galaxie, elle est, comme on l'a déjà dit, cachée à notre observation par tout ce qui se trouve entre elle et nous. On le voit, ici encore, nous sommes bien loin de nous trouver au centre de notre propre univers stellaire. Mais il a fallu attendre les trente dernières années pour que nous puissions nous en rendre compte scientifiquement.

L'univers des nébuleuses spirales.

Au moment où la configuration de notre galaxie achevait de se laisser reconnaître dans ses grands traits, l'astronomie était déjà en possession d'une connaissance d'observation assez développée au sujet des nébuleuses spirales. Dès 1846, Lord Ross avait aperçu au télescope la structure spiralée de l'une d'entre elles (la nébuleuse dite « des Chiens de chasse », Messier 51). En 1850 il connaissait quatorze nébuleuses spirales. En 1887 les spires de la grande nébuleuse d'Andromède sont discernées. Au début du siècle on avait déjà catalogué plusieurs milliers de spirales, sans que les astronomes se soient encore mis d'accord sur la nature de ces objets célestes, que beaucoup continuaient de penser n'être que des formations intérieures à la Galaxie.

Mais, en 1924, Hubble fait la preuve de la résolution en étoiles des apparences nébulaires que présentent les spires tant qu'elles sont observées par des télescopes à grossissement insuffisant. Puis, parmi ces étoiles, il découvre des Céphéides et des étoiles explosives dites *novae* et *supernovae*[6] qui permettent des mesures de

6. Une étoile dite *nova* est une étoile qui brusquement passe par un stade explosif en dégageant une énorme quantité d'énergie. Son

distance. Les nébuleuses spirales les plus proches de nous sont distantes de quelque 750.000 années-lumière, les distances les plus lointaines qui ont pu être raisonnablement évaluées avec le grand télescope du Mont Wilson sont de quelque 250 millions d'années-lumière. La question est donc tranchée : il s'agit bien de cités d'étoiles analogues à celle que constitue la Galaxie, dispersées dans l'espace à des distances les unes des autres dont l'immensité ne s'est dévoilée que bien récemment.

Pour donner une image de la dilatation de notre prise de possession scientifique de l'espace, disons que si, en 1900, l'on avait fait la carte des points de l'univers dont nous avions alors réussi à mesurer la distance au soleil en prenant pour cela une surface d'un mètre carré, il faudrait aujourd'hui une surface au moins égale à celle de toute la Terre pour faire à la même échelle la carte de notre univers.

Les nébuleuses spirales sont nombreuses dans l'espace. On estime que la portion d'univers accessible aux actuels sondages astronomiques doit en contenir environ une centaine de millions. En négligeant de considérer les amas locaux de nébuleuses, dont un bon exemple est l'amas, assez proche de nous, de la constellation de la Vierge, la distribution des nébuleuses spirales a été tenue jusqu'à récemment pour sensiblement uniforme

rayonnement lumineux augmente à proportion et il en résulte que là où la carte du ciel ne signalait qu'une très petite étoile ou même rien de visible, il apparaît pendant quelque temps une étoile parfois très brillante. Cet éclat intense ne dure pas très longtemps et l'étoile résiduelle est de petites dimensions. Les *novae* furent observées dès l'antiquité. C'est un phénomène fréquent. Quant aux *supernovae* elles se distinguent par la violence extraordinaire du processus explosif et l'éclat particulièrement intense auquel elles atteignent. Tycho-Brahé en observa une en 1572 qui devint visible en plein midi. On peut les observer au télescope jusque dans des nébuleuses spirales lointaines. Et comme il y a une certaine constance dans l'ordre de grandeur de leur éclat absolu maximum, on peut en déduire, par les méthodes photométriques ordinaires, des estimations de distance.

dans l'espace : cela ferait en gros une nébuleuse spirale par cube ayant un côté d'un million d'années-lumière. Les nébuleuses spirales formeraient ainsi comme les sommets observables d'un grand réseau géométrique, à mailles à peu près régulières et enserrant tout l'espace. Il reste que même avec des observations astronomiques aussi puissantes que celles permises par les grands télescopes modernes, nous ne voyons qu'un fragment du réseau. Comment concevoir sa totalité ? Telle est précisément la première partie du problème cosmologique moderne.

La récession des nébuleuses.

Or un fait capital est venu mettre sur la voie d'une solution, à certains égards bien déconcertante pour les habitudes de l'esprit scientifique classique, mais cependant harmonieuse et assez satisfaisante une fois qu'on en a compris, sinon tout le détail, du moins les principes et la portée.

Voici en quoi consiste le fait. On peut faire l'étude spectroscopique de la lumière émise par les nébuleuses spirales plus ou moins lointaines. On y reconnaît sans peine les raies caractéristiques d'éléments chimiques identiques à ceux que nous connaissons, sur terre : hydrogène, hélium, sodium, calcium, etc... Mais ces raies ne sont pas exactement à la position qu'elles occupent dans le spectre terrestre; elles sont toutes déplacées vers le rouge, c'est-à-dire vers les régions de plus grande longueur d'onde et, point essentiel, pour une longueur d'onde donnée, la grandeur de ce décalage est sensiblement proportionnelle à la distance de la nébuleuse spirale étudiée. Ces observations commencèrent vers 1912, à une époque où l'on n'était pas encore certain de la vraie nature de ces nébuleuses. En 1924 on connaissait déjà une quarantaine de ces spectres de nébuleuses aux raies déviées vers le rouge.

La question de l'interprétation de cette déviation ne

fut guère discutée pour commencer. L'astronome Slipher, qui fit les premières études en 1912, pensa tout de suite à l'effet optique du mouvement bien connu sous le nom d'effet Döppler-Fizeau; en ce cas le déplacement des raies spectrales vers le rouge signifie que la nébuleuse source de la lumière analysée s'éloigne de nous avec une vitesse proportionnelle à la grandeur de ce déplacement. Il y a là, toutes proportions gardées, un phénomène analogue à celui qui fait paraître plus grave le sifflement de la locomotive lorsqu'elle s'éloigne de celui qui perçoit le sifflement. En 1928 Hubble et Humason avaient en mains assez de données pour établir cette loi fondamentale :

Les nébuleuses spirales s'éloignent de nous avec une vitesse proportionnelle à leur distance : cette vitesse augmente d'environ 170 kilomètres par seconde quand la distance augmente d'un million d'années-lumière.

Au début les vitesses d'éloignement furent mesurées pour des spirales relativement proches. On obtint alors des vitesses allant jusqu'au millier de kilomètres par seconde. Mais progressivement les mesures faites sur des objets plus lointains conduisirent à des chiffres beaucoup plus élevés; un amas de spirales observable dans la constellation de la grande Ourse et situé à quelque 250 millions d'années-lumière s'éloigne de nous à la vitesse de 42.000 kilomètres par seconde. Devant l'énormité de ces chiffres et les conclusions qu'il faut tirer de cette interprétation, un certain nombre d'hommes de science se sont pris à douter de l'interprétation elle-même et ont cherché d'autres explications du phénomène spectroscopique. On a envisagé, par exemple, un abaissement de la fréquence du rayonnement lumineux proportionnel à la distance parcourue, le coefficient étant très petit et le phénomène ne commençant à se faire sentir que pour des distances de l'ordre de celles qui nous séparent des nébuleuses spirales. Mais l'inconvénient de cette hypothèse est qu'elle est absolument gratuite et pour les besoins de la cause, ne se rattachant à aucun autre phénomène physique connu. Dans l'état présent des questions elle est certainement beaucoup moins fondée scientifiquement que l'interprétation naturelle fournie par le recours à l'effet

Döppler-Fizeau, liant l'abaissement apparent de la fréquence de l'onde reçue non avec un éloignement, mais avec une *vitesse* d'éloignement de la source.

Nous sommes donc amenés à tirer les conclusions de tout ceci dans les termes suivants : les nébuleuses spirales, à l'exception de celles qui sont les plus proches de nous et forment avec notre galaxie un amas local, s'écartent de nous et d'autant plus vite qu'elles sont plus lointaines. Tout nous fuit. Ou, si l'on veut, le réseau géométrique dont les nœuds sont les nébuleuses spirales n'est pas statique : il augmente de volume et ses mailles ne cessent de se dilater prodigieusement.

La structure de l'espace cosmique.

A première vue il semblerait qu'en nous considérant comme au point central de ce réseau nous devrions conclure qu'en outre, plus les mailles du réseau sont lointaines, plus elles se dilatent rapidement. Mais il est nécessaire de renoncer à l'idée que nous nous trouvons au centre de l'univers des spirales. Pas plus que la terre n'est au centre du système solaire, pas plus que le soleil n'est au centre de la Galaxie, la Galaxie elle-même n'est au centre de l'univers. Nous sommes situés en l'un quelconque des nœuds du réseau, voilà tout. Ce que nous voyons, il y a tout lieu de penser qu'un observateur placé dans quelque autre nébuleuse et faisant les mêmes observations que nous le percevrait aussi. Tout l'univers des spirales semblerait le fuir et suivant la même loi de proportionalité des vitesses de récession aux distances. Finalement c'est également que toutes choses se fuient de la sorte au sein de notre espace. Or cette identité des situations qui ne privilégie aucun centre d'observation

est parfaitement possible, mais à une condition passablement révolutionnaire du point de vue de notre intuition spatiale coutumière : il faut en effet que le réseau dont nous venons de parler ne maille pas, ne constitue pas un espace euclidien, *mais l'analogue à trois dimensions d'une surface sphérique.*

Imaginons un ballon de caoutchouc sur lequel on applique un filet lui aussi extensible, à mailles à peu près régulières, ou encore, ce qui revient au même, sur lequel on marque des points à peu près régulièrement espacés. Si l'on gonfle le ballon les nœuds du filet ou les points marqués s'écarteront les uns des autres; de chacun des points on pourra faire sur les autres des observations analogues à celles qui se font de ces autres points. Or si un observateur situé en l'un des nœuds a la possibilité de mesurer, en se servant de signaux cheminant à la surface de la sphère, les vitesses d'éloignement des différents autres nœuds du filet, il trouvera des vitesses précisément proportionnelles aux distances. Les nœuds du filet extensible, les points marqués à la surface du ballon suivent *relativement à chacun d'entre eux* la loi de Hubble-Humason qui a été énoncée tout à l'heure pour les nébuleuses spirales : vitesse de fuite proportionnelle à l'éloignement du point, bien entendu à condition de mesurer l'éloignement en cheminant sur la sphère.

Ainsi l'interprétation la plus raisonnable de ce que nous observons c'est finalement de penser que les espaces célestes dans lesquels nous situons toutes les nébuleuses spirales sont l'analogue à trois dimensions de la surface d'un ballon qui gonfle. C'est cette manière de « surface d'une hypersphère à quatre dimensions », que le réseau des nébuleuses spirales vient mailler, et le tout du réseau, le cosmos complet, ne serait autre que la totalité de cette « surface ». De sorte que le fait physique de la récession des nébuleuses nous permet de passer du fragment d'univers exploré à une conception de l'ensemble du monde. L'espace cesse dès lors de constituer comme une sorte de contenant absolument indépendant des choses qui vien-

nent y prendre place et qui serait présupposé à leur existence comme la scène du théâtre est présupposée au jeu des acteurs. Nous devons penser au contraire que ce sont les choses qui se font leur espace et la nature de leurs rapports qui détermine sa structure cosmique. De telle sorte qu'il n'est point tout à fait impossible à l'esprit humain de remonter de la connaissance de certains faits naturels à celle des caractères globaux de l'espace physique. Idée profonde, déjà entrevue de l'antiquité, mais que la mécanique classique nous avait fait comme oublier.

Liaison avec les théories de la relativité générale.

Or, au moment où cet enchaînement de considérations se faisait, c'est-à-dire aux environs de 1930, l'esprit scientifique était par ailleurs déjà tout préparé du point de vue théorique à accepter ces idées sur l'espace cosmique et les conclusions ci-dessus, alors que ces conclusions et ces idées auraient bien effaré les hommes de science de 1900. Dès 1913, en effet, Einstein pose les principes de la théorie dite de la Relativité générale, ayant pour objet de réduire à la considération d'une structure appropriée de l'espace-temps l'explication théorique des mouvements accélérés observés dans la nature.

En 1915 il obtient la solution du problème équivalent à celui auquel répond la théorie classique de l'attraction newtonienne. La loi d'Einstein relative à la gravitation dans le vide[7] recevra ultérieurement trois très belles confirmations

7. Il est inutile ici d'insister sur cette loi telle qu'elle s'écrit en termes mathématiques. L'écriture est en elle-même on ne peut plus simple : $G\mu\nu = O$. Mais l'explication de ce que veut dire le symbole essentiel $G\mu\nu$, qui y figure, serait fort longue et pratiquement

expérimentales. Tout d'abord elle rend compte avec beaucoup de précision d'une anomalie du mouvement de la planète Mercure que la théorie classique ne peut expliquer. Ensuite elle prévoit quantitativement la déviation d'un rayon lumineux passant très près d'un corps pesant, ce qui se vérifie bien lorsqu'une éclipse de soleil permet d'étudier l'occultation d'une étoile par le soleil. Enfin elle prévoit un déplacement, lui aussi bien vérifié, des raies spatiales de la lumière émise par une source située dans un champ de gravitation très intense.

La formulation de cette loi revient à admettre que l'action de ce que nous appelons matière se traduit, du point de vue mécanique, par une certaine « courbure locale » de l'espace-temps, qui le fait s'écarter de la structure euclidienne familière. Comme cette courbure régit les mouvements de toute particule matérielle, elle donne l'analogue einsteinien de ce que Newton appelait les forces d'attraction entre corps pesants. On voit donc apparaître, pour des raisons théoriques, une première idée de l'impossibilité de faire équivaloir la structure caractéristique de l'espace physique des phénomènes concrets, surtout si on l'envisage à une certaine échelle de grandeur, avec la structure familièrement euclidienne. Cette dernière se saurait s'adapter qu'à un champ de perceptions très peu étendu autour de l'observateur. L'espace euclidien familier correspond à la réalité physique un peu comme la tangente en un point correspond à la courbe dont elle est la tangente en ce point : tant qu'on ne s'éloigne pas trop du point en question on peut confondre les deux, mais à grande distance ce n'est plus possible.

La loi de la gravitation d'Einstein définit une structure *locale* de l'espace-temps au voisinage de masses matérielles. Dès 1916, cependant, Einstein, après avoir écrit les lois de la gravitation dans un milieu contenant cette fois de la matière et des radiations [8], obtient une solution de cette équation susceptible de s'appliquer

inaccessible, à moins d'entrer dans toute une technique mathématique qu'il n'est pas question de développer ici.

8. Loi d'écriture un peu plus compliquée que celle de la gravitation dans le vide, et où on peut introduire un terme dans lequel apparaît une constante, la « constante cosmologique », ayant un rôle important dans tous les développements théoriques dont il va être parlé tout à l'heure.

uniformément à tout point d'un espace considéré dans sa totalité.

Cette solution caractérise donc un certain *modèle* théorique d'univers. Dans le premier modèle d'Einstein le temps est indépendant de la métrique d'espace et, de son côté, l'espace est hypersphérique, c'est-à-dire précisément l'analogue à trois dimensions de la surface d'une sphère. Ce modèle d'univers décrit un univers contenant autant de matière qu'il est possible et un univers globalement *statique*, sans évolution : seuls de petits mouvements locaux y sont concevables.

L'année suivante De Sitter trouve une seconde solution de l'équation générale écrite par Einstein. Elle décrit un univers dont l'espace est comme précédemment hypersphérique mais où la mesure du temps dépend de la distance à l'observateur.

Un tel univers est lui aussi globalement statique, mais cette fois ne contenant aucune matière, globalement vide. Si cependant on introduisait une petite particule matérielle dans cet univers, elle devrait se comporter par rapport à un observateur situé à l'origine des coordonnées comme si elle était repoussée par lui : tel est précisément le comportement des nébuleuses spirales par rapport à nous. On pensa donc très tôt que les deux modèles d'univers proposés par Einstein et de Sitter représentaient les cas-limites du « plein » et du « vide » entre lesquels devait se situer le cas réel de notre univers. Le mérite revint alors à de Sitter d'avoir le premier aperçu un lien possible entre la cosmologie tirée des équations de la Relativité générale et le phénomène déjà entrevu de la récession des nébuleuses.

Pourtant ni l'une ni l'autre de ces deux solutions n'est bien satisfaisante. Les univers d'Einstein et de De Sitter sont des modèles démesurément simplifiés, incapables d'accueillir l'un le devenir, l'autre la matière pesante qui apparaissent dans notre univers concret. Quant au compromis entre l'un et l'autre il ne donne que des suggestions qualitatives. En 1922 cependant A. Friedmann montre qu'on peut trouver des solutions de l'équation

d'Einstein décrivant cette fois des univers non statiques, c'est-à-dire dans lesquels la configuration de l'espace dépend cette fois du temps. Une de ces solutions décrit un espace hypersphérique dont le rayon, nul tout d'abord, croît jusqu'à un maximum, puis diminue de nouveau jusqu'à s'annuler : expansion suivie de contraction. C'est la solution qu'Einstein a faite sienne et qu'il maintient aujourd'hui encore. Le monde actuel serait un tel univers, pris dans sa phase d'expansion.

Un peu plus tard, en 1927, l'abbé Lemaître reconnaît une autre solution qui fournira son armature aux conceptions les plus usuelles de l'*Univers en expansion.*

L'espace y a toujours la forme hypersphérique et l'univers est de constitution telle qu'il passe, à une certaine époque de son évolution, par l'état d'équilibre que décrit l'univers statique d'Einstein. Mais cet état d'équilibre est en réalité un état d'équilibre physiquement *instable.* Lemaître, puis Eddington ont eu le grand mérite de le souligner. Sitôt qu'un tel équilibre se trouve tant soit peu rompu, l'univers va soit en se contractant toujours plus, soit au contraire en se dilatant indéfiniment. Les faits nous montrent que c'est une expansion qui se produit. D'ailleurs la phase d'évolution antérieure au passage par l'état d'équilibre instable peut être conçue elle aussi comme une expansion à partir d'un état plus condensé [9]. De telle sorte que l'univers évolue au rythme d'une expansion allant se ralentissant jusqu'au passage par l'état d'équilibre, puis repartant de plus belle. Dans notre univers concret cet état d'équilibre semble depuis longtemps dépassé.

En ce qui concerne l'accord avec les données de l'expérience, disons seulement qu'un modèle de ce genre s'accorde particulièrement bien avec le système de faits

9. On peut, en effet, donner à la constante cosmologique (cf. note 8) la valeur que fixe pour elle la solution d'Einstein et les données de l'observation sur la densité moyenne de la matière dans l'espace et décrire sur cette base un processus régulier d'évolution partant d'un état condensé de la matière pour aboutir à la dispersion actuelle des nébuleuses spirales.

observés au sujet de la récession des nébuleuses spirales. On obtient ainsi une très élégante représentation théorique du plus majestueux processus de la nature qu'il nous ait été donné jusqu'à présent de reconnaître.

On nous pardonnera ces développements un peu arides. Il était important de montrer d'une part comment l'idée d'un univers dont l'espace est l'analogue à trois dimensions de la surface sphérique, idée que suggère la récession des nébuleuses, s'est trouvée tout naturellement accueillie par la théorie de la Relativité générale et d'autre part comment de même bases théoriques permettent, en variant les paramètres et les solutions des mêmes équations, de trouver toute une variété de modèles assez différents, plus ou moins aptes à la représentation scientifique de l'univers connu expérimentalement. Ces points sont en effet essentiels pour la discussion qui viendra par la suite.

L'état origine.

Les modèles à expansion appellent cependant des considérations ultérieures. On peut aussi les considérer comme permettant de reconstruire, au moins à grands traits, l'histoire du monde passé. Or, pour le modèle Friedmann-Einstein, comme pour le modèle Lemaître, cette histoire commence à partir d'un état très condensé de la matière. On le comprend aisément : si l'expansion telle qu'elle a lieu présentement se déroulait à l'envers, toutes les nébuleuses spirales iraient se rassemblant de plus en plus jusqu'à se retrouver toutes ensembles à une époque que l'on peut calculer. Au taux actuel de l'expansion on trouve que cette époque de rassemblement de

toutes les nébuleuses doit se situer à quelques milliards d'années dans le passé, ce qui cadre à peu près avec l'âge que nous pouvons donner à la terre, à notre système solaire, à la Galaxie..., etc. Il y aurait donc une sorte d'origine cosmique de l'état actuel de l'univers : cet état concentré de la matière qui prélude à l'expansion du tout.

Lemaître est allé plus loin : il a admis que cet état était celui d'une sorte d'atome primitif unique dont la formidable désintégration fut à l'origine des éléments et des mondes.

Vision des choses que l'état actuel des connaissances n'interdit ni n'impose, mais qui symbolise de façon frappante cet état de concentration matérielle de l'univers originaire. Il est du reste assez remarquable que des études faites plus récemment sur la distribution des éléments chimiques dans l'univers, sur leur abondance relative et leur origine possible ont ceci de commun, en dépit de la variété de leurs bases et des théories proposées, qu'elles conduisent toutes à postuler un état originaire très concentré et très dense de la matière cosmique. Un précieux recoupement de la théorie de l'expansion de l'univers semble ainsi s'esquisser à partir de considérations bien différentes et de données de l'expérience physique indépendantes de celles qui ont conduit à la première idée de cet état origine.

A coup sûr, les choses ont besoin d'être examinées de beaucoup plus près. Il n'en reste pas moins que l'ensemble du schéma proposant une évolution cosmique partant d'un état initial dense et à très haut potentiel énergétique, débutant il y a quelques milliards d'années dans le passé pour donner naissance au monde qu'organise la configuration des nébuleuses spirales en constante expansion, constitue une conception cosmologique scientifiquement plausible et sans doute la meilleure dont nous disposions actuellement.

Les modèles liés à des conceptions cosmologiques d'un autre type.

Si satisfaisante qu'elle soit lorsqu'on la confronte avec le gros des données positives dont nous disposons présentement, la conception de l'univers dont nous venons de voir l'élaboration n'est cependant pas de tous points irréprochable lorsqu'on la considère de plus près.

Tout d'abord, l'accord avec les données réelles n'est qu'approximatif. Signalons deux points qui semblent assez gênants. Le premier est qu'on imagine une distribution à peu près homogène des nébuleuses spirales dans l'espace. Or, l'état actuel des sondages astronomiques ne semble pas apporter une entière confirmation de ces vues : les dissymétries de la distribution dépasseraient notablement les inégalités qu'on devrait penser dues simplement au hasard. Le second est que la chronologie du passé reconstruite sur la base du taux actuel de l'expansion de l'univers donne vraiment trop peu de temps : la terre apparaît vieille d'au moins deux milliards d'années, âge voisin de celui que les actuelles méthodes géologiques permettent d'assigner à certaines roches très anciennes. Or, à faire brutalement les calculs astronomiques, ce devrait être aussi à peu près le moment origine de l'expansion. Il est bien clair cependant que l'époque de formation de la terre et des roches qui s'y trouvent est assez notablement postérieure à l'époque origine. Mais, sur la base des données accessibles et sans hypothèses mal justifiables, on a beaucoup de peine à trouver les moyens de faire des calculs reportant l'origine à une époque suffisamment antérieure à celle de la formation du système solaire.

D'autre part, il s'est trouvé des hommes de science réfractaires aux conceptions spatio-temporelles de la Relativité et surtout à celles de la Relativité générale qui oblige d'abandonner le caractère euclidien de l'espace en acceptant l'idée des courbures riemanniennes imposées à l'étendue à trois dimensions dans laquelle nous vivons. Cette répugnance a conduit Milne en particulier à une très curieuse théorie — celle de la « Relativité cinématique » dans laquelle, moyennant d'ailleurs des positions de pensée qui n'ont pas été acceptées par la majorité des hommes de science [10], on retrouve

10. En particulier, Milne admet une dissociation de l'échelle du

des analogues newtoniens des structures de la Relativité générale. On retombe de fait sur des équations formellement identiques à celles d'Einstein. Mais l'*interprétation* en est tout autre. Il est d'ailleurs impossible d'entrer ici dans les détails.

A partir de ces remises en question, d'autres idées ont été proposées récemment. Parmi les plus intéressantes il faut mentionner celle qui fournit ses bases à la cosmologie de H. Bondi et T. Gold, proposant cette fois un univers simultanément en expansion et dans un état stationnaire : ce qui devient possible si on fait l'hypothèse d'une sorte de création continue de la matière au sein de l'espace cosmique.

Voici les données essentielles de cette conception : au lieu d'imaginer un état d'origine dense à partir duquel l'expansion se produit, on admettra qu'il apparaît continuellement dans l'espace une certaine quantité de matière que les calculs montrent devoir être de l'ordre de quelque cinq cents atomes d'hydrogène par kilomètre cube et par an. Cette matière tend à s'assembler en nébuleuses, soit qu'elle s'agrège aux nébuleuses déjà formées, soit qu'elle devienne le germe d'une nouvelle nébuleuse. Le processus d'expansion des nébuleuses, sitôt qu'elles se forment, vient maintenir la constance en moyenne de la densité de matière dans l'univers.

De telle sorte que nous avons ainsi une sorte de remontage constant des processus que l'observation astronomique est en mesure de percevoir. On obtient ainsi un univers empirique-

temps en deux : il y aurait, d'une part, une temporalité cinématique valable pour tout ce qui touche à l'électrodynamique et pour laquelle le passé serait infini, et une temporalité dynamique valable pour tout ce qui a trait à la matière corporelle et pesante, la gravitation newtonienne, en particulier. Cette temporalité dynamique est en correspondance logarithmique avec la temporalité cinématique, de sorte qu'à l'infini du passé cinématique correspond un passé dynamiquement fini.

ment stationnaire : il se passe quelque chose dans cet univers, mais il s'y produit somme toute toujours la même chose.

Conformément aux idées de Milne, les processus d'apparition de matière, de formation des nébuleuses, puis d'écartement des nébuleuses formées se poursuivent dans un espace physique euclidien, mais la texture cosmologique des événements pourra être décrite par le moyen des formalismes propres aux théories de la Relativité générale. Une fois abandonné le principe de la conservation de la matière, on prendra des équations aussi proches que possible de celles d'Einstein et on retombera sur une solution qui, du point de vue de la métrique d'espace-temps, est la solution descriptive d'un univers de De Sitter. Mais il n'est plus pour autant nécessaire de postuler cet univers vide, puisqu'il est construit sur la base d'hypothèses assez différentes de celles admises par l'astronome hollandais.

Une des conséquences de tout ceci est que dans l'univers on trouvera des nébuleuses de tous âges, nonobstant un certain âge moyen des formations matérielles que les calculs fixent aux environs de deux milliards d'années. Notre galaxie est sensiblement plus vieille que cet âge moyen. Mais précisément ceci s'accorde bien avec le fait que sa taille est sensiblement supérieure à la moyenne. Outre les accords avec l'expérience dont les modèles classiques peuvent faire état pour leur compte, on trouverait ainsi, dans un modèle de ce genre, la possibilité d'expliquer un certain nombre d'autres faits qui sont restés jusqu'à présent en dehors des considérations cosmologiques modernes. En particulier on pourrait traiter d'un seul coup le problème de la structure globale de l'univers et celui de la formation des nébuleuses spirales. La contrepartie des avantages ainsi espérés est bien évidemment l'abandon du principe de la conservation de la matière et le postulat de cette apparition inexpliquée d'atomes d'hydrogène dans l'espace. Les habitudes de l'esprit scientifique sont passablement rétives à de pareils postulats, de telle sorte que pour l'instant

la cosmologie de Bondi et Gold, en compagnie de quelques autres encore[11], fait plutôt figure de suggestion de réserve plutôt que de théorie triomphante. Mais qui sait ce que l'avenir réserve à des idées naissantes ?

II. — Conception scientifique de l'univers et dogme religieux

Au terme de cet exposé, bien sommaire encore et déjà trop long, mais qu'on comprendra avoir été indispensable, changeons maintenant délibérément d'attitude intellectuelle. Essayons de reconsidérer dans la réflexion ces conceptions dont nous avons rapidement retracé l'élaboration et le contenu et, suivant les perspectives que nous ouvre cette réflexion, confrontons-les avec les diverses déterminations spirituelles pouvant intervenir en de telles circonstances : par exemple celles du sentiment philosophique qui habite l'esprit mis en présence de l'univers et surtout, puisque c'est là que nous voulons en venir, celles de la foi religieuse lorsqu'il lui arrive de toucher aux choses cosmologiques.

Le changement même d'attitude implique que, sans le perdre entièrement de vue, nous abandonnions consciemment le comportement intellectuel spécifique de la science pour adopter un autre régime de la pensée. A l'heure présente il est honnête et il n'est pas sans importance intellectuelle de le déclarer expressément au moment où cela a lieu. On croit, en effet, et on prétend trop souvent « scientifique » une pensée qui se réfère à des choses scientifiques bien qu'elle suppose une attitude de l'esprit irréductible à celle de la science tout court. L'adjectif « scientifique » ouvre alors la porte à bien des abus de pensée et à bien des illusions de mots.

11. Telle celle de Pascual Jordan, que nous n'entreprendrons pas d'exposer ici.

Quelques réflexions préliminaires.

Cependant, pour éclairer ses voies, la réflexion pourra tout d'abord user d'une remarque qui, elle, relève encore de la pensée scientifique bien qu'elle se situe comme à sa limite. Quelles qu'elles soient, les conceptions cosmologiques mises en cours par la science de ces dernières décades ont toutes ceci de commun qu'elles tablent, d'une part, sur les enseignements du phénomène astronomique dit « de la *récession des nébuleuses* « *spirales* » et, d'autre part, sur les équations de champ caractéristiques des théories dites « de la *Relativité générale* ». Telle est l'entretoise maîtresse de toutes les constructions ayant actuellement quelque intérêt. Les différences viennent ensuite des éléments adjoints à ce fonds commun. A voir combien ces différences peuvent être considérables, il apparaît bien que ni les équations en question ni le phénomène que fournit l'observation astronomique ne suffisent — et de loin — à déterminer univoquement représentation et interprétation. La cosmologie scientifique reste encore une sorte d'aventure de l'esprit, une manière de jeu raisonné où bien des partis scientifiquement acceptables demeurant possibles.

Mais il est bien curieux — ici la réflexion commence d'opérer pour son compte et au delà de l'horizon simplement scientifique — qu'à travers les diverses parties de ce jeu sérieux et motivé scientifiquement, telles que nous les avons sous les yeux, ce sont au fond les thèmes quasi permanents du débat de la raison humaine avec l'univers matériel qui se retrouvent et renouent leurs antiques oppositions. Il nous faut un univers où il se passe quelque chose, puisque nous-mêmes nous y passons. Mais nous ne savons concevoir un univers où il se passe quel-

que chose qu'au prix d'une manière de sacrifice dans tout ce que nous voudrions maintenir comme rationnel.

Nous avons quelque choix dans le sacrifice, voilà tout. Les cosmologies du type « univers en expansion » sacrifient le caractère stationnaire du devenir et l'indéfini de la causalité physique, pour en venir à une origine. Les cosmologies du type Bondi et Gold sacrifient l'invariance de la matière. Elles distribuent tout au long du temps le miracle de l'existence surgissant sans cause perceptible, miracle qu'après tout il est rationnellement plus commode — sinon intellectuellement plus valable — de se débarrasser en l'acceptant une fois pour toutes, en bloc, et en en renvoyant l'acte à l'infini du passé ou à l'arbitraire d'un instant, comme le faisait la science physico-mécanique de l'époque classique.

Au fond, même sur le plan des concepts, nous ne savons pas remonter avec rien un univers qui marche ; il nous faut, en conséquence, admettre en cet univers-ci ou la trace d'une genèse ou l'effet d'un éternel premier moteur.

Idéologiquement parlant, à leur insu probablement, Bondi et Gold ne sont pas très loin du vieil Aristote. Simplement ils substituent l'apparition continue de la matière toute faite, avec ses propriétés actuellement connues de la science, au flux continu d'énergie de mouvement que les substances spirituelles imaginées par Aristote faisaient apparaître au monde des corps, tout aussi incompréhensiblement du point de vue physique que l'est l'apparition des cinq cents atomes d'hydrogène par kilomètre-cube et par an, postulés pour entretenir une expansion stationnaire. De leur côté les schémas de l'univers en expansion non stationnaire illustrent à leur manière l'idée d'un univers où rien n'échappe à l'aventure historique et aux caractères physiquement incompréhensibles de son économie concrète : irréversibilité du devenir et finalement singularité unique de chaque moment de l'être et du tout.

De sorte qu'en prenant un langage certainement plus serré techniquement, et en assumant une connaissance plus adéquate des choses, les très vieux partis de la pensée humaine continuent leur dialectique. Que cette dialectique continue, peut-être sans même que s'en rendent

compte ceux qui lui prêtent aujourd'hui le champ immense de l'astronomie moderne et le magnifique instrument de la pensée scientifique, tel est sans doute, à un certain niveau, le fait de signification essentielle.

Intérêts de l'esprit et réactions ultérieures : l'appel à l'harmonie.

Mais les intérêts de l'esprit ne se bornent pas à l'analyse du spectacle que lui offre ainsi la pensée de l'homme. Ils se manifestent multiplement, compte tenu de ce qu'est tout l'être humain, de ce que sont sa culture, sa vie intime, ses aspirations et ses espérances. Ce à quoi la science parvient pour son compte peut toucher l'esprit de ce point de vue et appeler des réactions ultérieures, telle la méditation contemplative des correspondances entre l'apport de la pensée scientifique et d'autres ordres de faits humains, telles au besoin des interprétations ou des prises de parti. L'humanité profonde de chaque personnalité spirituelle est faite de toute l'étoffe que tissent ces réactions ultérieures de la réflexion et du cœur.

Or le chrétien porte en lui la réalité vivante de la foi et de ses enseignements, déterminations spirituelles qui, mises de l'intérieur en présence de la science et de ses résultats, appelleront pour leur part maintes réactions du type qui vient d'être dit. Quelles seront alors les réactions auxquelles il faut s'attendre ? Quelles seront celles qu'il est légitime de laisser s'épanouir ? Tel est, au fond, le vrai problème du rapport entre la science et les déterminants de l'attitude religieuse, foi et dogmes.

Voyons donc ce qu'il en est dans le cas présent. Sans l'avoir cherché particulièrement, la pensée scientifique de notre époque se trouve avoir rencontré une façon de concevoir l'univers qui rappelle en elle certains traits de

la représentation à laquelle conduit l'affirmation dogmatique religieuse d'une création dans le temps. Il est alors très normal que l'intelligence croyante discerne en cela une certaine harmonie, une manière de convergence : les indices rassemblés par la recherche humaine paraissent s'organiser dans le sens même de l'affirmation religieuse. Pourquoi refuser cela ?

A bien d'autres occasions encore, nous cherchons à se faire répondre ainsi, du mieux qu'il est possible, les différents registres humains, afin de n'avoir pas une âme faite uniquement de discordances. C'est ainsi que la philosophie essaie pour son compte de considérer les correspondances harmoniques entre les épreuves de la vérité qu'elle tente de faire et les illustrations de l'esprit que sont les actes mêmes de la science, entrevoyant du reste à son niveau que, s'il y a harmonie, quelque causalité secrète en prédispose les accords, liant les courages de la réflexion aux puissances globales des initiatives scientifiques. La foi, elle ne saurait percer à jour ces causalités cachées, divines, estime-t-elle, des harmonies que l'intelligence croyante pense reconnaître en faisant lecture de l'univers pour autant que l'effort humain réussit à en construire quelque texte. Mais, pour autant, elle ne laisse pas que d'attendre l'harmonie de ses actes avec le tout des possessions spirituelles de l'homme et d'accepter avec joie ce que l'intelligence cultivée croit pouvoir en discerner.

Les méprises possibles. La première d'entre elles : concordisme.

Il est vrai que la pensée peut se méprendre sur la nature véritable de ce genre de connexions. La plus banale de ces méprises serait de se figurer que la conception scientifique d'un univers en expansion et s'originant à un état dense de la matière établit ou confirme sans conteste possible l'affirmation dogmatique d'un univers créé dans le temps. Naïveté assez grossière, car aucune des images cosmologiques proposées par la science n'a dans l'esprit des savants une portée de ce

genre. En fait, la vérité que la foi propose et la fermeté de l'adhésion intellectuelle qu'elle donne à l'esprit croyant ne sont ni de l'ordre de ce que la science est à même de construire, ni susceptibles d'être remplacées par les résultats de cette dernière. La pensée sérieusement scientifique est la première à savoir combien ce qu'elle tente de mettre sur pied dans le domaine cosmologique est construction précaire, sujette à critiques et à révisions. Même elle s'interdit de penser que ce qu'elle accepte positivement comme valable soit à même de trancher les questions dans l'absolu.

Soit, par exemple, la conception de l'univers en expansion : elle admet un état-origine datant d'il y a quelque cinq milliards d'années. Mais elle se garde bien de prétendre que cet état se pose nécessairement comme un état réellement et absolument origine, avant lequel rien n'existait. Car ce serait là dépasser l'attitude vraie que la pensée scientifique se fixe méthodiquement. Tout ce qui peut être dit scientifiquement d'un tel « état-origine » c'est que, pour l'instant, tout moyen scientifiquement exploitable en vue de reconstituer le passé nous fait défaut s'il s'agit de remonter en deçà de cet état concevable de l'univers il y a quelque cinq milliards d'années. Mais du point de vue scientifique rien ne saurait exclure à priori que cet état procède lui-même d'états matériellement antécédents. Rien non plus n'impose à priori l'existence de ces antécédents matériels. En l'absence d'un soutien expérimental les affirmations de cette sorte sont d'un autre ordre. C'est une détermination de l'esprit *autre que scientifique* qui en arbitre, qu'on tienne alors une décision de cette sorte pour légitime ou non et son effet pour illusoire ou non.

Lors donc qu'elle s'élève au plan cosmologique, la conception scientifique *propose* à l'esprit une vue d'ensemble de l'univers. Mais il ne lui est pas possible de l'imposer démonstrativement, pas plus qu'il ne saurait lui revenir d'y contraindre par quelque moyen que ce soit : appel à l'opinion, impératif politique, autorité spirituelle. Il s'ensuit que traiter la construction de la cosmologie scientifique comme si elle était l'irréfutable

attestation de la vérité de telle ou telle vue du monde professée par ailleurs est bévue ou malhonnêteté. Il va de soi que ce n'est point du tout cela que proposent les discours pontificaux — qui rappellent expressément « que les faits jusqu'ici constatés ne constituent pas un élément de preuve absolue en faveur de la création dans le temps, comme c'est le cas contraire des arguments tirés de la métaphysique et de la révélation, pour ce qui concerne la simple création, et de la révélation seule, s'il s'agit de la création dans le temps[12] ».

Au reste, le fait même que la pensée scientifique ne conclut pas par une proposition cosmologique unique, mais en réalité par tout un échantillonnage de cosmologies susceptibles de cadrer plus ou moins heureusement avec les données de l'observation, n'est pas sans quelque portée instructive et salutaire.

Nous disposons aujourd'hui d'une cosmologie à passé fini; mais fort heureusement pour les intérêts de la raison et aussi, à mon avis, pour ceux de la foi, il n'apparaît guère difficile de mettre sur pied, en assumant quasi autant de données scientifiques, des cosmologies à passé sans limites. Au niveau de la pensée scientifique, il faut alors recevoir également ces dernières au moins à titre de possibilités scientifiquement admissibles — et sans doute aussi scientifiquement critiquables à maints égards, comme le sont finalement toutes les possibilités de cette sorte. De toute façon il serait déshonnête de les écarter en déniant leur plausibilité scientifique. Il arrive d'ordinaire, il est vrai, que certains hommes de science optent pour telle vue du monde, tandis que d'autres optent pour telle autre. Il arrive aussi qu'à ce propos ils se critiquent les uns les autres avec une certaine âpreté. Mais alors on peut se demander quelle est la part de la science et quelle est la part du reste de l'homme dans cette option et dans l'âpreté même de cette critique de l'option d'autrui.

Le croyant qui réfléchit de la sorte sur la relation

12. Discours sur les preuves de l'existence de Dieu à la lumière de la science moderne.

complexe, en partie ambiguë, qui existe entre ce que la science lui propose et ce que sa foi lui affirme est alors bien obligé de se rendre compte de la distance qui existe entre l'objet exprès de ses certitudes religieuses et ce que la science lui permet de tenir, même en mettant toutes choses au mieux.

La seconde des méprises : l'écartèlement de l'esprit.

A mesurer alors tout ce qui sépare les deux ordres ne faut-il pas conclure qu'au fond peu importe la conception scientifique à la position d'une foi religieuse qui est presque comme sans commune mesure avec ce dont la science a le pouvoir ? N'est-ce point d'ailleurs le moyen le plus sûr de conserver l'esprit en paix, que d'assurer l'imperméabilité mutuelle de la science et de la pensée religieuse, encore qu'on juge devoir accepter chacune en son ordre propre ?

C'est là, semble-t-il, une seconde méprise dont souffrent fréquemment ceux qui sont revenus de la première — celle qui fait attendre de la science un trop facile et trop matériel accord avec l'enseignement de la foi. En fait, à son plan, la science propose à l'esprit humain certaines vues du monde. Du sien, la foi ne laisse pas que d'induire dans l'esprit et dans les différents aspects de sa culture une certaine façon de traiter avec l'univers et un sens original de cet univers. Ainsi la foi chrétienne apprend-elle à la pensée humaine à unir intimement création et histoire, à voir dans l'histoire même du salut, qui est pour la foi la plus essentielle et la plus décisive émergence de l'histoire, la raison déterminante de toutes les prédispositions historiques de l'univers tel qu'il apparaît à la simple expérience humaine. Le jour où la

pensée scientifique retrouve elle-même une conception qui souligne cette liaison entre histoire et nature au sein de l'univers, pourquoi écarter cet élément d'harmonie positive et agir intellectuellement comme s'il ne comptait pas ? C'est laisser gratuitement l'esprit écartelé, c'est peut-être aussi, pour le croyant, se priver bien gratuitement de nourritures fécondantes pour toute l'intelligence chrétienne.

Car après tout, l'histoire du salut, l'histoire du genre humain, l'histoire de la vie et jusqu'à l'histoire du ciel et de la terre que nous narrent astronomie et géologie, cela fait un monde où, de plan en plan, avec les décrochements de niveau d'être et de causalité qu'elles comportent, les choses se répondent de façon plus satisfaisante qu'un monde où le drame du salut que la foi conçoit apparaîtrait n'être qu'un épisode spirituel plaqué sans préparation sur toute la trame du réel perçu et exploré par la pensée. C'est cette riche possibilité, latente dans la nourriture de nos pensées scientifiques modernes, que l'autorité suprême du magistère chrétien a perçue et à laquelle elle demande que l'intelligence croyante sache être désormais plus attentive, se faisant plus capable de l'assimiler chaleureusement pour nourrir une vie que l'abstraction et l'émigration spirituelle menacent de rendre exsangue.

Que faire présentement pour cette harmonie en présence des actuelles conceptions cosmologiques ?

Reste que la possession de pareilles harmonies demande toujours un certain effort de réflexion et un certain apport de l'esprit. Elle est fruit d'une création en partie personnelle, que la science comme telle ne suffit pas à imposer. Cela il faut le savoir pour soi-même, et aussi sans doute pour les dialogues avec autrui, qui font partie de la conversation humaine.

Revenons précisément aux deux conceptions cosmologiques les plus élaborées qu'on peut — en gros — proposer sur les bases actuelles de la science : le monde éternel et station-

laire de Bondi et Gold, le monde a passé fini et à expansion ans retour des cosmologies qui furent couramment reçues es dernières années. Peut-être ont-elles, strictement parlant, utant de valeur scientifique l'une que l'autre. Pourtant, 'un point de vue qui n'est pas exclusivement scientifique, 'inclinerais à penser qu'idéologiquement la proposition faite ar Bondi et Gold est plutôt une régression qu'un progrès. In univers où tout entre dans l'aventure unique d'une évo- ution me semble plus harmonique à ce que de leur côté la ie et l'affaire humaine elles-mêmes nous apprennent. De elle sorte que, finalement, la condition de participation à la nodalité historique de l'existence me paraît, jusqu'au niveau nfra-biologique, avoir chance d'être plus près de la vérité, tre prégnante de plus de sens, que ne l'est la permanence ndéfinie des processus stationnaires. Il reste vrai que je uis m'abuser et d'autres peuvent être là-dessus d'un sentiment fort différent. C'est pourquoi je me suis permis d'user i de la tournure personnelle pour marquer ce qu'il me emble et dont je fais ma pensée, mais sans pour autant prétendre l'ériger en loi commune. C'est un fait que, dans la esure où il faudrait se décider pour une conception scientifique ou pour l'autre, je me déciderais — bien entendu par ne décision extra-scientifique, que je saurais et dirais telle - pour une conception qui me fait voir un univers où déjà u niveau infra-biologique, ce n'est pas tout le temps la nême chose qui se passe.

Or, on s'en doute bien, une foi religieuse peut être en eu, plus ou moins explicitement, dans ce genre de déciions personnelles et extra-scientifiques. Disons-le sans ard : un univers non stationnaire, à origine et à développement évolutif, convient mieux à la foi catholique u'un univers éternel et stationnaire. Il a fallu que la héologie des docteurs médiévaux retouche précisément ur ce point l'univers qu'Aristote avait conçu. On comrend alors que l'attitude du croyant se traduise par lus de sympathie pour telle vision scientifique de l'uniers plutôt que telle autre.

On comprend aussi que, devant un cas heureux de possible armonie, l'intelligence croyante la souligne avec faveur, ns d'ailleurs vouloir en tirer plus qu'il ne faut. Réactions ouvent plus vécues qu'analysées, mais où l'analyse retrou-

verait, pensons-nous, les éléments que nous avons pris soin d'expliciter. L'harmonie qui s'obtient, souvent après de longs efforts humains, est toujours en partie l'œuvre du cœur, s'il faut employer ici le vocabulaire de Pascal. Mais ce n'est point à vide que cette œuvre s'entreprend : un riche substrat de ressources humaines peut y être assumé, permettant, dans l'acte personnel, une heureuse union de toute une fourniture des vérités objectivement reconnues et de ce que le sujet spirituel porte en lui-même.

Le maintien de la liberté propre à la science.

Faudra-t-il alors astreindre le mouvement interne de la pensée scientifique à des exigences venues de ces reconsidérations et de ces œuvres spirituelles ultérieures ? Chacun perçoit, il faut l'espérer, tout le sophisme et tout le danger de cette prétention au contrôle. Du reste, il semble bien que ce soit de nouveau se méprendre sur la nature vraie de l'harmonie appelée à se faire entre l'apport scientifique et les déterminations spirituelles, celle de la foi en particulier.

Encore un coup, en matière de cosmologie, il appartient à la science de proposer à l'esprit des conceptions scientifiquement plausibles, beaucoup plus que d'imposer démonstrativement une unique conception scientifiquement nécessaire. Même, il y a tout avantage à ce que la science propose une certaine pluralité de conceptions, sans pouvoir trancher absolument. A l'esprit de faire ensuite son choix, si quelque choix s'impose, bien que, s'il choisit, l'esprit ait à le faire sans jamais perdre de vue la leçon que contiennent jusqu'aux représentations qu'il ne ferait pas siennes. Or, si la fonction de la science est en l'espèce de proposer des conceptions raisonnables, vu ce que l'on sait, il n'y a aucun motif sérieux de lui refuser, en ce qui concerne la construction de telles conceptions, une liberté que, du reste, elle n'hésite pas à pren-

lre, sachant bien qu'il y va de sa fidélité à sa propre nature.

Les cosmologies de l'univers en expansion nous vont assez bien, à nous catholiques. Mais ce ne serait certes pas une raison pour que l'intelligence catholique jette l'interdit sur les essais scientifiques capables de conduire à d'autres vues du monde. L'essai est scientifiquement légitime. Une fois qu'il aura été librement effectué on verra, sur d'autres bases et à un autre niveau, comment le situer pour l'esprit qu'on se trouve être. Et même si de ce point de vue ultérieur, il devait être récusé, il ne devient aucunement nécessaire d'en contester la valeur scientifique propre. Pour ma propre part, la cosmologie de Bondi et Gold, que je ne fais pas mienne, ne laisse pas que de m'intéresser beaucoup et de me paraître aussi scientifique que les autres.

Du même coup, il faut reconnaître à la science le pouvoir de renverser, de façon légitime et bien fondée, les conceptions du monde issues d'une systématisation de l'expérience faite à des stades antérieurs à celui qu'atteint son propre développement. Ainsi a-t-elle renversé l'antique système du monde d'Aristote et des scolastiques, puis celui même de Newton et de Laplace. Il est bien probable qu'elle renversera elle-même quelque jour nos cosmologies d'aujourd'hui et leur savante naïveté.

Ce renversement peut être l'occasion de crises pour toute cette substance ultérieure de l'esprit dont la foi religieuse elle-même est un aspect. L'intelligence s'était familiarisée avec certaines représentations, elle se trouve de la sorte dépossédée de ses harmonies traditionnelles ou de ses points d'appui usuels. Mais, précisément, si l'esprit humain entend faire face à sa vraie condition d'esprit, alors il faut bien qu'il s'apprête à son labeur à lui, qui est de se reconnaître et de s'épanouir de façon permanente, non dans un état statique de son information, mais tout au long d'une croissance expansive de celle-ci.

Il s'ensuivra que, de génération en génération, il appartiendra à la foi de discerner ce qui lui est harmonique dans l'apport que lui fait une sciene humaine en croissance, laissant la croissance se faire librement et de façon autonome, laissant même les bouleversements conceptuels se produire autant qu'il est nécessaire, pour retrouver à chaque époque, par un miracle surprenant qui cependant n'est rien autre que le fait de l'esprit et de la vérité qui le guide, de nouveaux équilibres et des harmonies plus profondes avec ce qui monte de l'esprit scientifique humain.

DOMINIQUE DUBARLE.

QUELQUES NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

A qui désirerait un contact un peu plus poussé avec l'information scientifique moderne, on peut recommander :

PAUL COUDERC : *L'architecture de l'Univers,* paru chez Gauthier-Villars en 1947.

L'expansion de l'Univers, P.U.F., 1950.
Ce sont deux ouvrages d'une grande qualité scientifique et d'une parfaite honnêteté intellectuelle de la part d'un rationaliste affrontant ce fait de conceptions scientifiques du monde en partie déconcertantes pour les habitudes traditionnelles du rationalisme.

G. LEMAÎTRE : *L'hypothèse de l'atome primitif.* Neuchâtel, Éditions du Griffon, 1946.

F. HOYLE : *La nature de l'Univers,* P.U.F., 1952.
C'est un recueil de conférences faites à la B.B.C. et dans lequel on pourra trouver quelques renseignements sur les idées cosmologiques les plus récentes des auteurs anglais.

W.-H. MAC CREA : *État stationnaire de l'Univers en expansion,* Endeavour, n° 33, janvier 1950.
Donne le schéma scientifique de la cosmologie de H. Bondi et T. Gold.

GÉRARD DE NERVAL ET MORTEFONTAINE

Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, le récit de la mort du duc d'Enghien est annoncé par une ouverture fameuse. René, devenu un vieillard, fait une fugue à Chantilly, un jour de novembre 1838. « J'ai erré sur la pelouse où de vieux gardes se traînent à l'orée des bois. Quelques corneilles, volant devant moi, par-dessus des genêts, des taillis, des clairières m'ont conduit aux étangs de Commelle. La mort a soufflé sur les amis qui m'accompagnèrent jadis au château de la Reine Blanche... » Et le vieux magicien, aux yeux pers et aux mèches blanches, sanglé dans sa redingote marron, une rose à la boutonnière, s'en va en boitillant, précédé du corbeau d'Edgard Poe, sous les grands ombrages d'automne, à la recherche du spectre fusillé du jeune duc. On songe à Milosz, couronné de ses oiseaux, dans les allées de Fontainebleau. Mais une ombre plus chère encore que celles de Jean-Jacques, de Juliette et de René hante ces bois élyséens et la rive des étangs. En 1838, le vicomte aurait pu rencontrer Gérard de Nerval dans un sentier de la forêt de Chantilly ou, à l'aube indécise, en bordure du petit chemin qui va de Mortefontaine à Ermenonville.

Ce pays est le décor qui servit de charme — au sens magique du mot — à l'œuvre du plus délicat des poètes

français. C'est la terre natale des « filles du feu », d'Aurélia. Les sylphides de Gérard surgissent de ces marais et des bois semés de prêles, comme celle du vicomte est fille de la tempête qui hurle le long des murailles moyenâgeuses de Combourg.

Les ancêtres maternels de Gérard Labrunie habitaient Mortefontaine et Ermenonville depuis le XVII[e] siècle. L'enfant n'avait jamais connu sa mère, Marguerite Boucher, morte en Silésie : « Je n'ai jamais vu ma mère, ses portraits ont été perdus ou volés [1]. » Le petit Gérard fut mis en nourrice à Loisy, le village tout proche dont il fera plus tard la patrie de Sylvie, du Père Dodu et du Grand Frisé. Près de là, il assistera tout jeune homme à ce bal costumé qui rappelait l'*Embarquement pour Cythère* de Watteau. Dans les bois qui séparent Loisy d'Ermenonville, il passera cette nuit de promenade que racontent les chapitres cinquième et sixième de *Sylvie*. Près du hameau se trouve le mystérieux couvent de Saint-S... où mourut la pauvre Adrienne. Et c'est autour de Loisy que rayonnent les paysages nervaliens : l'abbaye de Chaalis, l'île des Peupliers, le Désert, Othys, Senlis, Dammartin et son auberge *A l'image de saint Jean*.

Mais Gérard nous guide surtout vers Mortefontaine. De ce village il évite de prononcer le nom, tellement il lui tient au cœur. C'est à Mortefontaine, dans la maison de l'oncle Boucher qu'il a passé presque toute son enfance.

« J'allais à Montagny pour revoir la maison de mon oncle. Une grande tristesse me gagna dès que j'en

1. *La Bohême galante*, p. 267. Je cite les œuvres de Nerval d'après l'édition du Divan.

entrevis la façade jaune et les contrevents verts. Tout semblait dans le même état qu'autrefois : seulement il fallut aller chez les fermiers pour avoir la clé de la porte. Une fois les volets ouverts, je revis avec attendrissement les vieux meubles conservés dans le même état et qu'on frottait de temps en temps, la haute armoire de noyer, deux tableaux flamands, qu'on disait l'ouvrage d'un ancien peintre, notre aïeul; de grandes estampes d'après Boucher et toute une série encadrée de gravures de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse,* par Moreau; sur la table, un chien empaillé que j'avais connu vivant, ancien compagnon de mes courses dans les bois, le dernier carlin peut-être, car il appartenait à cette race perdue.

« — Quant au perroquet, me dit le fermier, il vit toujours; je l'ai retiré chez moi.

« Le jardin présentait un magnifique tableau de végétation sauvage. J'y reconnus, dans un angle, un jardin d'enfant que j'avais tracé jadis. J'entrai, tout frémissant, dans le cabinet où se voyait encore la petite bibliothèque, pleines de livres choisis, vieux amis de celui qui n'était plus et sur le bureau quelques débris antiques trouvés dans son jardin, des vases, des médailles romaines, collection locale qui le rendait heureux[2]. »

Ailleurs, dans les *Juvenilia* de ses *Promenades et Souvenirs,* réunis à la *Bohême galante,* Gérard reparle de son oncle et de sa maison de Mortefontaine :

« Ils habitaient un ancien pavillon de chasse aujourd'hui ruiné, qui avait fait partie des apanages de Marguerite de Valois. Le champ voisin entouré de halliers qu'on appelle *les bosquets* était situé sur l'emplacement d'un ancien camp romain et a conservé le nom du

2. *Sylvie,* pp. 206-207.

dixième des Césars[3]. On y récolte du seigle dans les parties qui ne sont pas couvertes de granit et de bruyères. Quelquefois on y a rencontré, *en traçant,* des pots étrusques, des médailles, des épées rouillées ou des images informes de dieux celtiques... Aujourd'hui, mon grand'père repose, avec sa femme et sa plus jeune fille, au milieu de ce champ qu'il cultivait jadis[4]... »

C'est dans la maison de l'oncle Boucher, non loin de ce « clos de Nerval » que se trouvait la bibliothèque à laquelle Gérard fait allusion dans *Sylvie* et dont il avait parlé dans la préface des *Illuminés* :

« J'ai été élevé en province, chez un vieil oncle, qui possédait une bibliothèque formée en partie à l'époque de l'ancienne révolution... Ayant fureté dans la maison jusqu'à découvrir la masse énorme de livres entassés et oubliés au grenier — la plupart attaqués par les rats, pourris ou mouillés par les eaux pluviales passant dans les intervalles des tuiles — j'ai, tout jeune, absorbé beaucoup de cette nourriture indigeste ou malsaine pour l'âme; et plus tard même mon jugement a eu à se défendre contre ces impressions primitives[5]. »

A côté de ces vieux livres qui donnèrent à Gérard adolescent un goût tenace pour l'ésotérisme, il y eut l'influence des jeunes filles et des paysans du village : « La maison de mon oncle, est-il écrit dans *Sylvie,* était toute pleine de voix mélodieuses[6]. » Dans ses *Promenades et Souvenirs,* il nous confie :

« Livré souvent aux soins des domestiques et des paysans, j'avais nourri mon esprit de croyances bizarres,

3. Nerva.
4. *La Bohême galante,* p. 266.
5. *Les Illuminés,* p. 2.
6. *Sylvie,* p. 232.

de légendes et de vieilles chansons. Il y avait là de quoi faire un poète et je ne suis qu'un rêveur en prose[7]. »

Or, cette maison où Gérard de Nerval, enfant, écoutait les paysans, lisait les œuvres des « illuminés » entassées au grenier, chantait avec Sylvie, et qu'il situe à Montagny, proche du clos de Nerval, qu'il donne comme un pavillon de chasse ruiné, un érudit, Aristide Marie, a pu l'identifier et, dans son gros livre, le bréviaire des nervaliens, il nous l'a décrite, telle qu'elle existait vers 1914. Elle avait servi d'auberge. Au temps de l'oncle Boucher, sous le premier Empire, c'était un bureau de tabac et une épicerie. Elle touchait au domaine du château, à quelques pas de la fontaine, décrite plusieurs fois par Gérard. Elle était meublée comme Gérard l'affirme, un inventaire en fait foi :

« Voici la vieille armoire, la table à jeu, le trumeau au-dessus de la glace « dans son parquet de bois peint en gris » puis, dans un cabinet à gauche de l'alcôve, « un porte-livre et quelques volumes » — tout ce ménage de petit bourgeois campagnard, tel que nous imaginons l'oncle de Mortefontaine. Ne le revoyons-nous pas lui-même, bien vivant, sous le costume que le même document nous décrit avec minutie : « Une redingote en drap vert-bouteille, un pantalon de velours assorti », un gilet d'étoffe à ramages, sa casquette et son vieux tricorne[8]. »

Peu avant sa mort, dans une de ses dernières lettres datée du 22 octobre 1853, Gérard écrit à son père son désir très vif d'acquérir la terre de Nerval.

Ainsi dès qu'on veut retrouver les meilleurs souvenirs

7. *La Bohême galante*, p. 267.
8. A. Marie : *Gérard de Nerval, le poète, l'homme*. Paris, 1914, p. 14.

de Gérard, on est sans cesse ramené à ce petit coin du Valois. Partant de ce village et de cette maison, se dessinent en étoile des routes qui mènent à tout un paysage littéraire français : le tombeau de Rousseau, le pèlerinage de Chateaubriand, le siège épiscopal de Bossuet, la maison natale de Racine et, là-bas, celle de La Fontaine.

Toutes les vertus contraires de ces poètes viennent s'unir dans la prose poétique de Gérard!

« Quoi? dira-t-on. Quelle importance allez-vous donner à Gérard de Nerval? Oubliez-vous que Lanson lui a consacré six lignes de notes sur douze cent cinquante pages, tandis que Béranger a droit à son chapitre? » Tant pis pour Lanson! Gérard de Nerval nous apparaît aujourd'hui bien plus grand que Lamartine et que Musset. Il est pour le moins l'égal de Hugo et de Vigny auxquels quantité de bons juges le préfèrent. Si paradoxale et si injuste que soit à certains égards la page quatre-vingt-dix-huitième de l'*Introduction à la poésie française,* de Thierry Maulnier, on ne peut que donner raison à sa conclusion. « La première moitié du XIX^e^ siècle dans l'histoire de la poésie française, ce n'est pas Hugo, Vigny, Lamartine, Musset; c'est ce diamant aux feux obscurs, cette limpidité insondable, ce miroir où se reflète la part invisible du monde : Gérard de Nerval. » Il unissait la pureté de Racine à la richesse de Chateaubriand et je crois bien qu'il les dépasse en profondeur mystique. Aussi tourmenté que Baudelaire — mais sans sacrifier au goût de la bijouterie macabre des *Fleurs du Mal* — et plus purement musicien; aussi poignant que Rimbaud, sans le rire provocateur; aussi douloureux que Verlaine, sans la crapule; aussi savant que Mallarmé, sans pose. Il était par nature ce que Valéry devint par métier; un Valéry désinfatué.

Qui n'aime *Sylvie*? Qui ne s'est laissé prendre au charme inaltérable du conte où la réalité devient poreuse au rêve, à la gracilité de ce style, dont on n'oublie plus la musique déchirante qui ne s'évanouit que pour renaître toujours? Ces tons mauves et bleus du pastel, les rires qui fusent, Senlis devenue Cythère, mais une Cythère platonique, Chaalis et les étangs qui miroitent entre les peupliers! Qu'on y regarde de plus près! Soixante-quinze ans avant *Le Grand Meaulnes*, un siècle avant *Le Petit Prince*, Gérard développe sous un conte le mythe dont vit la poésie d'aujourd'hui. Il prophétise. Sylvie, Adrienne, Aurélie sont trois figures de fées dont les visages se mêlent et se démêlent et qui se nomment l'Enfance, la Prière et la Poésie. Le couronnement d'Adrienne devant le château d'Henri IV, la fête sur le lac, le voyage à Loisy, avec le rappel du souvenir d'Adrienne, la scène des travestis sont autant d'étapes symboliques sur la route qui mène au pays des songes. Après quoi, le bal de Loisy, la promenade à Mortefontaine, à Ermenonville et à Chaalis narrent le grand déchirement, la mort de l'enfance. Adrienne et Sylvie ont disparu, il ne reste plus que la seule Aurélie. Dans la fin du poème, Gérard conduit l'actrice sur la « route des étangs de Commelle... au château près d'Orry, sur la même place verte où pour la première fois j'avais vu Adrienne... » Il veut qu'Aurélie devienne Adrienne et Sylvie, que la poésie réunisse l'enfance et la prière. Mais il échoue et le petit livre se termine par un adieu : le pays a changé, Sylvie est mariée, Adrienne est morte, et Aurélie?... Elle réalisera le rêve de Gérard dans *Aurélia*.

Je ne crois pas inventer ce sublime instinct qui porte Gérard de Nerval à vouloir saisir en un seul être l'en-

fance, la prière et la poésie. Ne l'avoue-t-il pas lui-même? « Ermenonville!... Tu as perdu ta seule étoile qui chatoyait pour moi d'un double éclat. Tour à tour bleue et rose, comme l'astre trompeur d'Aldebaran, c'était Adrienne ou Sylvie — c'étaient les deux moitiés d'un seul amour[9]. » Et Aurélie, à son tour, lui dit :

« — Vous ne m'aimez pas! Vous attendez que je vous dise : la comédienne est la même que la religieuse; vous cherchez un drame, voilà tout, et le dénouement vous échappe. Allez, je ne vous crois plus!

Cette parole fut un éclair. Ces enthousiasmes bizarres, ces rêves, ces pleurs, ces désespoirs et ces tendresses... ce n'était donc pas l'amour? Mais où donc est-il[10]? »

Où est-il? Gérard allait l'apprendre en montant les degrés d'un calvaire.

Dans *Aurélia,* Jenny Colon est morte. La fée et la sainte, Adrienne et Aurélie, sont confondues. Dans un rêve, trois femmes apparaissent à Gérard « dans la demeure de son aïeul » et bientôt n'en forment plus qu'une. Quelle vue mystique profonde! Le pardon divin a opéré ce miracle. Aurélia est au paradis. Mais ce paradis est tout près de nous. Gérard communique avec lui; à tout instant, il en reçoit des signes. Et il retrouvera l'enfance — dans la folie. L'innocence de l'homme avant la faute, la pureté et la charité. La clé du festin ancien, sur laquelle Rimbaud rêvait de remettre la main. C'est bien la tentation de Rimbaud qu'a déjà connue Gérard de Nerval! *Aurélia* est une *Saison en Enfer,* un enfer dont il sort triomphant, mais à travers la mort.

9. *Sylvie,* p. 228.
10. *Sylvie,* p. 227.

imbaud, quant à lui, a reculé. Gérard a continué tout
ul, jusqu'au bout.

Cette innocence suprême de la folie, qui brise le corps
l'âme, conduit le martyr jusqu'à la rue de la Vieille-
anterne. En cette aube glacée du 26 janvier 1855, le
érard au visage bouleversant du cliché de Nadar s'est
ıveloppé dans un mystère que Dieu seul dévoile et
ge. On sait que les érudits ont découvert que les bar-
aux de l'égout auxquels il s'est pendu se dressaient à
:ndroit même où se trouve aujourd'hui la loge du souf-
:ur du théâtre Sarah-Bernhardt. Quel symbole affreux
grandiose! Doré, dans une lithographie a représenté
cadavre aux jambes repliées et une mort gigantesque
aniant la faux. Pourquoi pas le Christ penché sur ce
sage tuméfié?

Ce destin tragique était contenu dans l'oracle d'*El esdichado*. Qui ne donnerait tout l'œuvre de Victor ugo ou de Claudel pour ces quatorze vers? Mais ce qui appe, aujourd'hui, c'est moins la foule de ceux qui ıvent par cœur les poèmes de Gérard pour s'enchanter : leur musique étrange que le nombre des commenta-urs savants qui s'épuisent à sonder le mystère de ce istal limpide. Les *Chimères* sont nos vers d'or. C'est expression du mystère français qui marie le jour le plus incelant aux ténèbres du roi Lear et retrouve une rai-ın presque cartésienne aux bords des ivresses et des :lairs de la folie.

Que reste-t-il aujourd'hui du village de Mortefontaine l que le vit Gérard de Nerval? Des sentiers vers Loisy? e la maison de l'oncle Boucher qui tient une place ısque dans les rêves d'*Aurélia*?

Un car mène les voyageurs de la gare du Nord jus-ı'à l'auberge *A Sylvie*. Sur la route s'ouvrent les grilles

du château dont le parc est clos d'un long mur qui rentre pour laisser place à la fontaine intacte. On y voit toujours Neptune et Amphitrite couchés. Les vers de René de Girardin sont encore gravés sur la pierre moussue en italiques qui rappellent les Elzévirs du XVIII[e] siècle. Une ruelle dévale vers Tiers. Entre les maisons paysannes antiques, aux fenêtres étroites ornées de bégonias et aux tuiles grises ourlées de vert, se dresse la petite église. A l'entrée veillent les statues de la Vierge et de saint Denys, portant sa tête. Une pelouse garde le souvenir de l'ancien cimetière. Partout à l'horizon la ligne des bois.

Chaque dimanche, Mortefontaine est envahi par des femmes en short, des cyclistes à visières de cellophane, des motos qui pétaradent, de vieilles autos rafistolées, des camionnettes, des cars bondés. Si les lacs et les bois n'étaient clos de hauts murs, le paysage, comme au désert de la forêt d'Ermenonville serait maculé de vieux journaux, de coquilles d'œufs, de boîtes à sardines et de bouteilles de sodas — le fumier des foules de banlieue.

Un jour, j'ai poussé jusqu'à Loisy. Le petit hameau semble encore surgir d'un XVIII[e] siècle de conte de la Mère l'Oye. Sa rue en cul-de-sac, sa place ombragée de marronniers bas à fleurs roses, les pierres disjointes de ses petites maisons grises au seuil usé ont l'air d'attendre pour s'éveiller et chanter, le passage d'un tambour de la Grande Armée ou la visite d'un jeune romantique à gilet rouge au bras d'une Cydalise.

La propriété de Saint-Sulpice en est proche. Elle longe la route, mais d'un autre côté ses murs suivent un sentier forestier qui traverse les bois pour atteindre une clairière. Là, devant un pavillon vide de garde-chasse, de grandes grilles ferment l'accès à une allée. On dirait le domaine abandonné du *Grand Meaulnes*. Décor rêvé

our la fête étrange! Lieu secret, où Gérard semble
narcher sur les feuilles mortes du sous-bois. En face, au
ommet d'une colline, trois cèdres montent en bouquet
our lui rappeler l'image des Druses et parfumer son
ouvenir d'effluves orientaux.

Et la maison de l'oncle Boucher, dans le parc de
Ime de Feuchères, près de la fontaine?

Il y a une dizaine d'années, le château — qui existe
ncore — a été acheté par des religieuses. Les restes de
a maison de l'oncle, visitée par Aristide Marie vers
914, menaçaient ruine. C'était l'occasion unique de la
elever, d'en épauler discrètement les murs. D'agir
omme les Allemands le firent pour la maison de Gœthe
Francfort ou les Français aux Charmettes. Quel déli-
ieux musée Gérard de Nerval une supérieure intelligente
urait pu installer! Au mur, le médaillon de Jean du
Seigneur, le cliché de Nadar, les gravures anciennes
lu pays, celles de Moreau pour l'*Emile,* quelques livres
le Gérard, de Rousseau, de Saint-Martin, de Cazotte.
Des meubles du XVIII[e] siècle. Sous une vitrine des
bjets trouvés dans la région : médailles, statuettes.

Sans aller jusqu'à cette intelligente piété envers le
patrimoine et l'âme de la France on pouvait du moins
respecter la ruine. La laisser doucement s'écrouler.
Eh bien! il y a trois ou quatre ans, les religieuses ont
choisi de l'abattre. On l'a saccagée et éventrée sans
même récupérer le terrain pour le potager. D'informes
débris de tuiles sont encore éparpillés sur la plaie béante
des fondations, derrière lesquelles se dresse un absurde
garage.

Le jardin reste. Des roses et des pivoines couvrent le
carré où Gérard avait tracé son petit jardin d'enfant.
Les fleurs ont seules gardé le souvenir du poète!

On pense au verrier Le Vieil qui sur l'ordre des cha-

noines de Notre-Dame brisa au début du XVIII[e] siècle le vitrail merveilleux de Suger représentant le triomphe de la Vierge, aux barbares qui à la fin du XIX[e] siècle démolirent à Clermont la maison natale de Pascal, à Michelin faisant abattre le château de Bien-Assis (où Pascal venait en villégiature) pour y installer ses usines à pneus. Les bonnes sœurs n'avaient pas le droit d'abattre la masure où Gérard de Nerval passa son enfance. Ces murs ne leur appartenaient pas. Ils étaient le bien de la France. Étaient-ils trop pauvres ? Raison de plus pour les respecter. Ils tombaient en ruines ? Belle occasion de les relever.

Quand une sœur vint me permettre fort aimablement, devant la pelouse du château, de visiter le parc, je lui exprimai mon étonnement devant cet acte de vandalisme, elle parut surprise, rentra, alla retrouver sa supérieure et sa communauté. Peut-être fit-elle part à toutes de ma remarque ? J'entendis, peu après, d'une fenêtre ouverte fuser un multiple et frais éclat de rire.

Il vaut mieux visiter Mortefontaine la nuit; du moins la peine qu'on peut y éprouver s'atténue et l'injure s'estompe. Le village mutilé, privé de son haut-lieu, remplacé par le panneau réclame d'une auberge, ressuscite en ombres chinoises aux lueurs d'un passé magique. Qu'on y vienne en bicyclette, c'est là un instrument poétique, les pneus glissent en silence et font moins de bruit sur un sentier qu'une rame dans l'eau d'un lac. Les étangs luisent entre les arbres; c'est le moment, entre tous, où le poète errait au bord de la forêt, proie d'un songe qui continue de nous hanter.

A l'heure où j'achève ce pèlerinage, l'aurore grelottante, à travers le bois humide, se lève sur le site éventré de la petite maison de Gérard.

Prophétiquement le poète se nommait : « Le prince
quitaine, à la tour abolie. » La tour du château
thique des Labrunies en Aquitaine n'est pas tombée
ruines, puisqu'elle n'existait qu'en rêve, mais la mai-
nette de l'oncle maternel a glissé au néant, poussée
une main religieuse et sacrilège. Mortefontaine est
ix fois morte, quand disparaît la nuit bienveillante aux
bres.

Demain, rentré à Paris, j'irai au Père-Lachaise. On
uvit l'escalier vers la chapelle, puis on oblique dans
petite allée vers la gauche, pour atteindre la tombe
pauvre suicidé qui, dans *Aurélia*, chantait le triomphe
Christ.

Comme les morts sont bizarres! Thiers, le gnome à
ettes, s'est fait élever un énorme mausolée, une
sante bâtisse carrée, prétentieuse et bête qui doit un
u, je pense, lui écraser les os. Gérard de Nerval repose
us une colonne aussi fine que l'une de ces petites
nées qui montent l'hiver dans le ciel, des toits
is de Paris. Doux Gérard, dont le léger squelette fut
ssemblé dans un petit cercueil d'enfant [11], à trois pas
Balzac endormi! Comme ce voisinage doit lui plaire
ciel! L'âme de Mortefontaine s'abrite entre ces
rres moussues. Que leur poids soit léger aux cendres
plus pur de tous nos poètes!

JEAN STEINMANN.

11. Lors d'une exhumation dont on trouvera les macabres détails
ns le livre d'A. Marie.

POURQUOI JE SUIS ALLÉ A BERLIN

*Les 8, 9 et 10 novembre s'est tenu à Berlin un congrès contre le réarmement allemand. Plutôt que d'en donner un simple compte rendu, nous avons demandé à notre ami J.-M. Domenach, rédacteur en chef d'*Esprit, *qui fut l'un des principaux artisans de cette conférence, de situer son effort au sein de la politique internationale.*

Il me semble qu'il y a dans la question allemande, telle quelle se pose depuis quatre ans, deux ordres de considérations qu'il faut distinguer, mais qui ne sont pas sans rapports.

Le premier est un ordre moral, un ordre de conscience, qui concerne les devoirs que nous avons envers nous-mêmes et ceux que nous avons envers les Allemands. Je sais bien qu'en parlant ainsi je ferai sourire quelques-uns. La politique, jadis considérée comme un art royal, est devenue pour beaucoup de nos contemporains une habileté servile, fruit de la souplesse du domestique dans l'application des ordres et de ses ruses mesquines pour retarder ou adoucir l'inéluctable. Ce genre de politique que pratiqua Vichy trouvait alors une excuse dans l'évidence de la situation : nous étions vaincus, occupés, et il fallait effectivement choisir ; le choix était visible à tous les yeux. Cette même politique est beaucoup plus grave aujourd'hui, parce qu'elle se couvre du voile tricolore de l'indépendance et qu'elle est menée par des hommes qui ont installé leur pouvoir sur le combat qu'ils ont mené ou disent avoir mené contre Vichy. La démoralisation se double et s'aggrave d'une mystification.

Les armées alliées sont entrées en Allemagne pour la militariser et la dénazifier. C'est écrit dans l'Accord Potsdam. Nous avons expliqué sur tous les tons aux lemands qu'ils avaient trop aimé la guerre et qu'ils ne ucheraient plus de longtemps une arme à feu. A la fin l'année 1949, encore, M. Robert Schuman mettait en ırde l'Assemblée contre un réarmement qui lui paraisit immoral et dangereux[1]. Or, pour des considérations politique réaliste que je n'examine pas pour l'instant, engagement international et national est en passe être violé par les mêmes hommes qui l'ont pris solen:llement.

Quand M. A Frisch écrit, page 46 du numéro précént de cette même revue : « *L'Armée européenne n'est ı'un accessoire du réarmement allemand qui a été dé·é et imposé par les États-Unis* », il a le mérite de ·véler quelque chose que nos dirigeants n'osent pas re, et qui ressort à l'évidence de l'histoire et de la ıture de la prétendue « Communauté européenne de éfense ». Et quand M. A Frisch écrit quelques lignes us bas : « *La possibilité d'action de la France est en)re plus limitée que celle des Allemands* », il dévoile le :cond axiome d'une politique, qui se renie en effet, ırce qu'elle s'imagine n'avoir plus de possibilité d'acon ou n'a pas le courage de saisir les possibilités d'acon.

1. « Je demande à ceux qui seraient tentés d'envisager une partipation militaire active de l'Allemagne au système de défense de Europe de réfléchir aux conséquences d'une telle politique. Non ulement elle serait à l'encontre de ramener l'Allemagne au service :clusif des œuvres de paix, mais elle conduirait à une tension ımédiate dont la France ne veut assumer ni les risques ni la resonsabilité » (*Appl. au centre et à gauche*). Deuxième séance du novembre 1949.

M. Robert Schuman, dont l'honnêteté ne fait question pour perınne, a, le premier, négligé son propre avertissement : symbole une politique dont les « échappées sur l'avenir » sont au moins ntradictoires.

Je ne crois pas abuser du rapprochement historique en affirmant que cette proposition maintenant complète : « Nous nous renions, mais il n'y a pas moyen de faire autrement », est exactement celle qui a couvert ce qu'on appelle aujourd'hui la démission, ou même la trahison, de Munich. En réalité, cette proposition, sincère chez beaucoup, recouvre chez d'autres la même intention politique qui avait déjà servi de thème à Munich : orienter contre l'Union Soviétique le dynamisme allemand.

J'ajouterai encore, et non pas pour dramatiser, que nous nous trouvons en face d'une décision qui, comme celle de Munich, porte en elle une évolution propre, qui est irréversible.

En 1938, pour sauver la sécurité française, notre gouvernement abandonnait un morceau de la Tchécoslovaquie aux Allemands : ces quelques milliers d'hommes sacrifiés n'étaient en réalité que le symbole et le commencement d'un sacrifice qui devait nécessairement englober bientôt la Tchécoslovaquie entière, puis tous les voisins de l'Allemagne. Suivant l'évolution d'une société qui intériorise ses problèmes à mesure qu'elle développe ses moyens d'action, ce ne sont plus des étrangers que nous sacrifions aux Allemands, mais des Allemands que nous sacrifions à d'autres Allemands — et par un geste si définitif, si tranchant (puisqu'il inclut un reniement), qu'il ne sera pas davantage possible d'échapper à ses conséquences, c'est-à-dire d'abord à l'écrasement des hommes libres d'Allemagne sous le poids du militarisme, ensuite à l'écrasement de la liberté en Europe occidentale sous le poids des armements.

La démonstration du premier point est inutile. Déjà un haut fonctionnaire du (futur) ministère de la Guerre allemand vient de démissionner pour protester contre la réintroduction de l'esprit prussien dans la discipline et le code de justice militaire. Rien n'est prévu dans le Traité de Paris pour la formation d'officiers allemands dans un esprit nouveau. Par contre, en abrogeant cer-

taines lois de la Commission de Contrôle, il consacre la réhabilitation du nazisme — réhabilitation qui est en marche partout en Allemagne occidentale[2]. Je m'étonne seulement que les appels au secours poussés par nos amis allemands, des catholiques comme Reinhold Schneider[3], Ludwig Zimmerer, Wilhelm Elfes, un protestant comme Niemöller, ne rencontrent pas plus d'échos dans les milieux chrétiens, à qui les épreuves de la guerre auraient dû apprendre le prix de la fraternité, et l'expérience de Vichy les dangers d'un pseudo-réalisme.

Quant au second point, on aperçoit immédiatement que l'édifice formel de la prétendue Communauté européenne de Défense ne pourra résister à la force de rupture qui y est incluse. Léo Hamon l'a souligné dans son intervention au Conseil de la République[4]. Lorsque l'Allemagne occidentale aura cinq ou six divisions, l'Allemagne orientale en aura levé autant. En admettant que celle-ci, moins peuplée, ne puisse continuer son effort, elle sera épaulée par la Pologne et la Tchécoslovaquie, et les enchères monteront vite. Lorsque l'Allemagne occidentale possédera ses douze divisions, l'équivalent au moins en aura été fourni par ses vis-à-vis de l'Est. Que fera-t-on alors ? Y aura-t-il une raison de ne pas user de l'argument même dont on prétend justifier le réarmement allemand : qu'il faut faire flèche de tout bois et feu de tout soldat, que la seule loi est de grouper le plus de troupes possible contre les Russes ? On en sera au même point qu'aujourd'hui, et la seule barrière

2. Je n'ai pas la place de citer ici d'innombrables exemples. Les illustrés allemands sont remplis d'histoires à la gloire des généraux hitlériens. On objecte que Bonn résiste à ce courant. Oui, mais mollement. Sait-on qu'en août dernier, M. Adenauer se faisait photographier au milieu des jeunes gens du B.D.J., cette ligue néo-nazie subventionnée par les Américains, à l'activité de laquelle un ministre hessois courageaux est parvenu à mettre fin.

3. Voir son texte « die Freiheit », traduit dans *Esprit*, n° 11.

4. Séance du 12 juin 1952.

à franchir concernera la fameuse égalité maintenue à grand'peine[5] entre contingent allemand et contingent français. S'il faut alors, pour s'assurer la « supériorité des forces », une division allemande de plus, on la lèvera et nous devrons, nous aussi, en lever une autre ou perdre notre rang, et ainsi de suite — jusqu'où ? Ce qu'il adviendra cependant de la modernisation, du logement, des écoles, du niveau de vie, des libertés civiles et ouvrières, il n'est pas besoin de le dire — et lorsque nous serons tous rassemblés dans les casernes, à l'exception de ceux qui travailleront sous le contrôle de la police, ce nous sera une consolation vraiment mince que de porter, de chaque côté du Rhin, le même uniforme.

Voilà pourquoi, entre autres raisons, il faut dire non — un non primordial, qui est prononcé antérieurement à tout le réalisme politique du monde, mais qui doit être aussitôt suivi de l'effort le plus réaliste pour chercher une autre solution. C'est pour ne pas aller à Munich que des chrétiens sont allés à Berlin. C'est pour faire l'épreuve d'une solution pacifique que nous avons organisé cette Conférence de Berlin, et que s'y trouvaient Jean Baboulène, Paul Ricœur, Henri Bouret, l'abbé Pierre, le pasteur Trocmé, etc., pour rencontrer des hommes des deux Allemagnes, en compagnie de délégués de douze autres pays d'Europe. Les noms que je viens de citer — et d'autres comme ceux du pasteur Niemöller et de Mme Fassbinder, pour l'Allemagne occidentale — suffisent à indiquer qu'il s'agissait non pas d'une « Conférence communiste camouflée », comme l'a imprimé la presse allemande de l'Ouest[6], mais d'une confrontation égale, qui fut parfois véhémente et toujours loyale.

Certains se moqueront peut-être de semblables ren-

5. Parce que se poursuit la guerre d'Indochine, autre contradiction de la politique française.

6. Qui est tombée, sauf rares exceptions, à un degré de corruption et de bassesse encore supérieur à celui de la grande presse française.

ontres où une partie des délégués au moins viennent ouer aux diplomates sans mandat. A une époque où la iplomatie capitule devant la brutalité, où l'opinion se ésintéresse des grands problèmes, de tels « jeux » sont ncore ce qu'on peut faire de plus sérieux pour rendre ens et consistance à la politique.

Quand on parle d'une solution de compromis sur l'Allemagne, il faut, à mon avis, distinguer deux plans, d'abord le contenu de la négociation, ensuite les voies et moyens de cette négociation.

Sur le contenu, nous ne connaissons à l'heure actuelle qu'une seule proposition, celle de l'Union Soviétique, qui, grossièrement exposée, se résume ainsi : renoncez à l'intégration militaire de l'Allemagne occidentale et abandonne le satellite allemand ; mettons-nous d'accord sur une Allemagne réunifiée dont : 1) les frontières actuelles seront garanties, 2) les forces armées seront limitées et ne pourront s'agréger à aucune coalition militaire.

Personne n'a encore réussi à démontrer en quoi une telle solution est inacceptable pour la France, pour la bonne raison qu'en cette affaire la diplomatie française a accepté la perspective américaine : contre le bloc soviétique les Américains jouent de l'irrédentisme allemand, or cette menace deviendra impossible le jour où existera une Allemagne unifiée, militairement neutralisée, et dont les frontières seront garanties. Nous n'avons pas l'habitude de poser la question allemande sous un angle nationaliste, mais il faut bien dire quand même que jouer ainsi de l'irrédentisme allemand c'est à long terme jouer contre la France. Des déclarations, dont l'une, célèbre, d'un ministre de Bonn fut citée ici même[7], nous avertissent suffisamment que l'irrédentisme ne se détaille pas.

7. *La Vie Intellectuelle*, janvier 1952, p. 146.

En spéculant sur la division de l'Allemagne, nous jouons un jeu contre nature, immoral et dangereux. Le nouveau président du parti social-démocrate allemand, Erich Ollenhauer, l'a dit en termes discrets mais fermes dans le remarquable discours qu'il a prononcé à Dortmund[8], le 25 septembre 1951. « Les efforts pour assurer la défense occidentale se fondent, dans une très large mesure, sur l'existence des tensions causées par la division de l'Allemagne... La politique américaine a commis une erreur grave lorsqu'elle a suggéré en 1950 que l'Allemagne, quoiqu'elle soit divisée, dépourvue de puissance et placée sous l'occupation des vainqueurs, participe à la défense militaire du monde occidental. »

Il est donc évident que la seule transaction de fond a été proposée jusqu'à maintenant par l'U.R.S.S, et qu'on n'a opposé à une solution favorable à l'intérêt français et à l'intérêt général que la nécessité d'un enrôlement aveugle de toutes les ressources disponibles au profit de la soi-disant « défense européenne ».

Les difficultés auxquelles M. A Frisch a fait allusion concernent les voies et moyens de la négociation. Elles n'en sont pas moins graves, car on y retrouve, sous l'opposition des « ordres du jour », les préoccupations politiques fondamentales. Les Américains placent au premier rang des *élections libres* préalables à la formation d'un gouvernement avec lequel les quatre Puissances signeraient le *traité de paix*. Procédure apparemment logique : en réalité, son dessein est de placer les Soviétiques, au moment du traité de paix, en face d'une Allemagne réunifiée, tout entière intégrée à la coalition atlantique. (Autrement dit, les Soviétiques n'auraient entamé la négociation que pour tout abandonner sans contrepartie, alors que l'Allemagne, en tant que nation vaincue, relève également de quatre vainqueurs.) La ruse est grosse. Pour y parer, les Soviétiques proposent

8. Voir *S.P.D. Nouvelles d'Allemagne*, 4e année, n° 33.

en première ligne la préparation du traité de paix, ceci conformément aux accords de Potsdam et à la procédure déjà employée avec les autres nations vaincues.

Par contre, en seconde ligne, les Soviétiques proposent la formation d'un gouvernement *pour toute l'Allemagne*. Et, ici, leur position paraît, elle aussi, inadmissible. Quelle peut être l'origine et l'autorité d'un tel gouvernement ? Les Occidentaux objectent justement que le pouvoir de la « République démocratique » n'est pas issu d'élections libres, et qu'un tel gouvernement, d'ailleurs pratiquement impossible à constituer, serait de nature artificielle.

L'opposition est-elle sans issue ? Il faut remarquer d'abord que cet ordre du jour représente un plan de discussion plus qu'un ordre d'opération, et que par là un compromis est plus facile. Ce compromis, Paul Ricœur, en accord avec plusieurs membres de la délégation française, le proposa à la tribune de la Conférence[9]. Il se résume ainsi :

1) *Discussion du traité de paix*, avec la participation d' « experts » délégués par les deux Allemagnes.
2) *Élections libres*, sous le contrôle d'un organisme quadripartite, ou d'une commission d'experts neutres agréés par cet organisme et acceptés par les deux parties de l'Allemagne.
3) *Formation d'un gouvernement et signature du traité de paix.*

Comme l'a fait remarquer Paul Ricœur, une telle procédure n'aurait rien d'inacceptable pour les deux parties. La mise au point du traité de paix interviendrait *avant* la formation d'un gouvernement, ce qui est une garantie donnée aux Soviétiques. Les élections libres[10]

9. On trouvera dans le n° de décembre d'*Esprit* le texte de l'intervention de Ricœur.

10. La formule de transaction proposée par M. Ricœur pour la surveillance de ces élections n'a malheureusement pas été retenue dans la résolution.

précéderaient la formation d'un gouvernement, ce qui semble, à juste titre, indispensable aux Occidentaux.

La résolution finale n'a pas repris aussi nettement que nous l'espérions les grandes lignes de ce compromis. L'essentiel s'y trouve du moins indiqué :

> Il faut souhaiter ardemment que les conversations entre Allemands progressent et qu'une Commission mixte ou générale, formée de représentants autorisés, puisse participer à la préparation du traité de paix.
>
> En outre, il est indispensable que les quatre Puissances et les Allemands préparent dans les plus brefs délais des élections générales en vue d'instituer un gouvernement pour toute l'Allemagne, qui puisse assumer la responsabilité de conclure un traité de paix.

Ces quelques lignes reprennent effectivement l'ordre de priorité proposé par Paul Ricœur. Contresignées par les dirigeants de la « République démocratique allemande », on peut les considérer au moins comme une disposition de compromis dont il faut se féliciter. Et comme la preuve (contrairement à ce qui a été écrit imprudemment dans un journal respecté) que les chrétiens qui sont allés à Berlin non seulement n'ont pas capitulé devant les thèses soviétiques, mais ont fait prévaloir une bonne part de leur motion de compromis.

Il resterait à démontrer maintenant que ce compromis, qui amorce une solution pacifique de la question allemande, ouvre aussi une « possibilité d'action pour la France ». On commet une erreur grave, que ne font pas les Américains avertis, comme Walter Lippman, en affirmant que les États-Unis procéderont de toute façon au réarmement allemand, et que la France n'y peut rien. Je n'ai pas la place d'exposer ici pourquoi une telle affirmation est psychologiquement et stratégiquement fausse. Je me contenterai de poser la question suivante : si vraiment la France ne peut rien ou presque rien dans une question qui la concerne au premier chef, n'est-il pas vrai que nous sommes tombés au dernier échelon de

la servitude, que nous sommes une nation occupée, impuissante ? Mais cela je ne le crois pas. Il existe, à l'intérieur même du système atlantique, des possibilités pour une politique française de faire entendre sa voix. Si elle ne les saisissait pas, alors, cette fois, nous serions pris dans un étau germano-américain où notre effacement serait durable.

Cette Conférence de Berlin peut servir d'enseignement à notre action pacifique. Un groupe s'était dénommé, il y a quelque temps, les « Artisans de la Paix ». L'intention parodique était évidente, mais le mot était juste. Alors que la guerre consacre le triomphe de la technique de masse, la paix demeure une œuvre d'artisans. Elle réclame des hommes patients, que ne lasse pas le détail ; elle réclame des hommes à la tête froide, qui parlent le moins possible de la « Paix », ce mot bourré d'explosifs, mais cherchent à la faire, point par point. Le réalisme, à mon avis, est là, et non dans les constats d'impuissance et les conseils de démission. Le réalisme est là, tout près de la charité, pour nous pousser à la médiation. C'est un travail en lui-même assez difficile pour que nous n'éprouvions pas de la tristesse à le voir méprisé et calomnié par nos frères. Tout chrétien a le droit de critiquer les solutions politiques que nous esquissons. Mais tout chrétien devrait réfléchir avant de donner sa voix à ce concert d'intimidations et de mensonges déchaînés contre ceux qui ne se résignent pas à voir les hommes s'enterrer, de chaque côté du rideau de fer, dans leurs futures tranchées, dans leurs futurs tombeaux.

Jean-Marie Domenach.

LE PARI FRANÇAIS ET L'AVENIR DE LA FRANCE

RÉPONDANT à M. Charlemagne le 6 mai 1834[1], Thiers disait à la tribune de la Chambre : « Je me suis souvent défini l'opposition... parlant des faits sans les connaître et ensuite proposant un but sans vouloir les moyens de l'atteindre. » On en pourrait dire autant des critiques les plus acerbes contre la politique du gouvernement Pinay, qui n'égalent en vanité que celles adressées après coup aux prédécesseurs de l'actuel président du Conseil, dont ce dernier était d'ailleurs le collaborateur solidaire, par une nouvelle majorité plus soucieuse de trouver une cohérence dans les reproches que d'arriver à pouvoir construire un programme positif.

Il est en effet dans l'essence même de tout gouvernement de poursuivre en économie deux séries d'objectifs, généralement contradictoires. D'abord, il doit traduire dans les faits la volonté de l'opinion (ou, plus exactement, des groupements politiques formant sa majorité) de tendre vers certains objectifs, souvent définis avec imprécision il est vrai, mais répondant néanmoins à des préoccupations concrètes : progrès économiques, justice sociale, indépendance du pays vis-à-vis de l'étranger, etc.

La poursuite de ces objectifs nécessite à la fois de grosses dépenses et une intervention croissante de l'État dans l'économie. C'est à cela que s'oppose le deuxième souci de tout président du Conseil : maintenir tous ces

1. Cité par M. R. Langeron.

orts dans des limites telles qu'ils ne fassent pas cra-
er les cadres de l'économie et, en particulier, qu'ils ne
traduisent pas par une atteinte au niveau des prix ou
a stabilité monétaire. Ces deux ordres de préoccupa-
ns sont opposés, non seulement pour donner une note
nsemble à la politique du gouvernement, mais encore
ns toutes les nuances dont ils affectent les actions
otidiennes des ministres.
La recherche de l'équilibre apparaît naturellement
nservatrice à qui rêve de progrès rapides. Elle affecte
vent l'apparence d'une dernière digue contre la catas-
phe. Il n'est que de relire les journaux des trente der-
res années pour constater que constamment les rédac-
rs présentaient la situation qui leur était contempo-
ne comme le dernier pas avant l'abîme. Les termes
lesquels étaient décrites les difficultés financières que
contrait le gouvernement Tardieu apparaissaient hau-
ent comiques sous l'occupation, époque à laquelle on
nait alors au mot catastrophe son sens plein.
En réalité, en décembre 1952, la situation économique
ut être considérée comme normale, c'est-à-dire qu'il
t tous les jours défendre un équilibre monétaire, par
inition précaire, et une activité industrielle dont on
ort de penser que la Providence assure une croissance
ntinue.

Dans ces conditions, les critiques adressées au gouver-
ent actuel pourraient se résumer en un souci trop
nd de l'équilibre immédiat et, principalement, de
quilibre monétaire, aux dépens des efforts de progres-
n. En d'autres termes, le président du Conseil actuel
comme ces débutants à bicyclette qui regardent cons-
ment l'axe de leur roue avant pour maintenir un
uilibre difficile et ne voient pas le poteau indicateur
leur permettrait de prendre la bonne direction.
Cette critique contre le président du Conseil ou, plus
ctement, contre M. Pinay, ministre de l'Économie

nationale, est mal formulée. L'attention qu'un homme politique porte respectivement au maintien de l'équilibre et à la marche en avant peut se traduire approximativement par la proportion des dépenses courantes et des dépenses exceptionnelles qu'il impose au budget de l'État. Or, parmi les confusions qui ont présidé au début de l'expérience Pinay, la plus tenace, qui persiste encore maintenant, a été l'image du nouveau gouvernement relâchant l'effort demandé au consommateur français. En mars 1952, le nouveau gouvernement a accepté en réalité la plupart des missions que lui avait transmises le gouvernement précédent. Ce n'est pas sa faute si les engagements pris par la France à Lisbonne imposaient une répartition fâcheuse de la part du revenu national péniblement prélevée sur la consommation. Les cris de triomphe des libéraux, il y a dix mois, ont fait oublier que les dépenses nationales qu'ils prenaient joyeusement en charge constituaient une note sévère. Certains d'entre eux voyaient même un motif de satisfaction dans la concurrence que faisait l'armement, apparaissant presque une dépense saine, aux investissements nationaux symbolisant fâcheusement un dirigisme résolu. Sur le conseil de certains industriels, le gouvernement français a accepté des charges militaires importantes et a même proposé, pour l'année 1952, une contribution exceptionnelle d'une cinquantaine de milliards. Il est juste de dire que notre participation efficace dans l'Alliance atlantique ne pouvait être gratuite, et que la poursuite de notre guerre en Indochine ainsi que la nécessité de nous approvisionner en dollars réduisait singulièrement le degré de liberté de nos négociations. Néanmoins le choix entre les investissements et l'armement n'est pas une nécessité économique, c'est une décision de politique pure, qui apparaissait, pour des raisons fort différentes, conforme aux vœux de la nation.

Mais il est une chose de désirer un programme d'armement et il en est une autre d'accepter les moyens de

e financer et de le réaliser matériellement. Le drame le la majorité actuelle ou, du moins, d'une large partie le cette majorité, est d'avoir gardé en participant au gouvernement ce caractère de l'opposition que définissait si bien Thiers, de proposer un but sans vouloir les moyens de l'atteindre.

Le président du Conseil a déclaré le 11 novembre que a France devait redevenir une nation de premier rang. On ne peut que l'en féliciter. Mais il n'est pas sûr qu'il ait traduit la véritable volonté d'un grand nombre des quarante millions de Français qui les mandatent. Certains d'entre eux veulent d'abord conserver les situations acquises; d'autres, fort différents, pensent avant tout à maintenir des conquêtes sociales, et on ne saurait le leur reprocher. Les voix qui se portent à l'extrême droite ou à l'extrême gauche nous forcent à constater que bon nombre de Français ne croient pas cette régénération possible dans les cadres actuels. Tous ces contribuables ne demandent pas mieux évidemment que la France redevienne une nation de premier ordre, mais ils ne le veulent pas avec suffisamment de force pour reléguer au second rang leurs autres préoccupations. Or, ne redeviennent puissants, au milieu du XX^e^ siècle, que les pays qui y mettent le prix.

Dans ces conditions, à moins d'exiger de lui qu'il donne au pays une volonté absente, on ne peut pas reprocher au gouvernement d'avoir fait un choix, car il en a fait un et, avec lui, non seulement la majorité qui le soutient, mais même bon nombre de compagnons de route très provisoires. Ce choix est très précis : sacrifier un avenir lointain à la défense de notre pays pendant quelques années. Si une guerre devait se déclarer demain, la disposition d'une division supplémentaire serait préférable à l'ouverture d'un chantier de barrage. Ceci est évident; est également vrai un autre aspect moins connu de l'option : si notre comportement dans l'Alliance atlantique contribue à éloigner le conflit dans

les cinq années qui viennent (et si c'est vrai nous ne le saurons jamais, puisque nous ne pouvons connaître ce qui se serait passé avec une autre politique que celle qui a été pratiquée), alors la politique actuelle serait encore la bonne, même si la France devait abandonner à cet effet, non pas le premier rang qu'il est illusoire de réclamer pour elle, mais un honnête standing de deuxième rang parmi les puissances mondiales.

Par contre, s'il n'y a réellement pas de danger de guerre, ou si notre attitude est indifférente au déroulement des événements, nous gaspillons probablement dans un effort excessif les chances qui nous restent d'assurer en France à la fois la paix sociale et le progrès économique.

La conclusion est sévère et l'on peut peut-être reprocher à la majorité actuelle de créer une certaine confusion autour de l'option qui la groupe. Mais avant de critiquer une prise de position qui, pour être implicite, n'en est pas moins nette, il est loyal de s'interroger et de scruter le pari que chacun de nous a fait au fond de sa conscience.

JACQUES DUMONTIER.

★ ★ ★ ★ ★

Pour Noël
offrez à vos amis
un abonnement à
La Vie Intellectuelle

★ ★ ★ ★ ★

SYNDICALISME « CHRÉTIEN » ET SYNDICALISME « CONFESSIONNEL »

ACHANT l'intérêt que les lecteurs de la Revue portent aux problèmes syndicaux, nous sommes persuadés 'ils n'auront pas manqué de suivre dans la presse otidienne ou hebdomadaire les échos des différends i mettent actuellement aux prises, à l'intérieur de la F.T.C., « majoritaires » et « minoritaires ».

Dans le passé nous avons déjà eu l'occasion de prénter ces « tendances » : la première héritière du vieux ndicalisme chrétien d'employés, la seconde plus jeune, ssemblant les principaux syndicats ouvriers et le synat de l'Éducation Nationale. Leur rivalité n'est pas cente, mais les heurts semblent s'être multipliés depuis ielque temps ; c'est le dernier en date qui vient de proquer une crise spectaculaire.

Le 18 octobre, la majorité au Bureau confédéral (orne suprême de la C.F.T.C.) a adopté une résolution ajoritaire qui a entraîné deux conséquences :

— la démission des membres « minoritaires » du Bureau confédéral ;

— l'organisation, improvisée par ces « minoritaires », une « tendance » au sein de la C.F.T.C. « Tendance », parait-il, et non « fraction » : aucune pensée, en effet, scission éventuelle, mais un effort plus méthodique our échanger des informations, des idées.

Bien que la résolution en cause soit d'ordre intérieur,

à la suite des informations parues dans la presse (en particulier l'article du *Monde* du 25 octobre) les services confédéraux viennent de faire parvenir le texte intégral de cette résolution à toutes les Unions départementales. Le débat se trouve ainsi porté à la base.

Voici cette résolution :

RÉSOLUTION D'ORDRE INTÉRIEUR

Le Bureau confédéral, réuni les 17 et 18 octobre 1952,

— AFFIRME la nécessité, plus urgente que jamais, de resserrer l'unité du syndicalisme chrétien pour lui permettre de faire face à toutes les éventualités;

— CONSTATE que certains militants et même quelques organisateurs affiliés prennent des attitudes ou marquent des positions qui pourraient laisser croire à une dissociation du mouvement, par la tendance à des contacts trop étroits avec des formations animées d'un autre esprit;

— RAPPELLE que les statuts confédéraux modifiés par le vingt-troisième congrès national, en 1947, débutent par une déclaration qui contient, notamment, ces deux paragraphes :

— La Confédération se réclame et s'inspire, dans son action, des principes de la morale sociale chrétienne. Les positions qu'elle prend devant les problèmes de l'organisation économique et sociale, avec le souci de la prospérité de la nation, soient donc dictées par la préoccupation de préparer le triomphe d'un idéal de paix en faisant prévaloir l'esprit de fraternité et les exigences de la justice...

— ... Décidé à utiliser au maximum les ressources éducatives propres au mouvement syndical, elle entend, d'autres part, faire appel au concours des forces intellectuelles, morales et religieuses susceptibles de servir la formation des travailleurs en fonction démocratique de la vie professionnelle et économique.

Que le rapport moral, adopté à la quasi-unanimité par le même congrès, renfermait cette précision :

« ... Étant donné... que nous vivons en France, la morale chrétienne, pour un très grand nombre de nos adhérents, s'exprimera par les enseignements positifs de l'Église catholique; ceux-ci, d'ailleurs, notamment sous la forme des encycliques ou d'autres messages pontificaux, fournissent une splendide contribution au progrès social. »

– MANDATE la présidence et le secrétariat général :
) pour prendre toutes informations utiles auprès des indivi-ilités et groupements en cause, afin de permettre un exa-n des différents cas par le B. C., dans le sens de sa déci-n du 17 février 1952;
) pour rechercher auprès de toutes les autorités qualifiées : rales, spirituelles et religieuses, les contacts opportuns en de faire connaître notre mouvement et de favoriser, en ticulier, le recrutement et la formation de militants;
t passe à l'ordre du jour.
ette résolution a été adoptée par vingt et une voix pour, itre cinq et une abstention.

Double orientation :
1) Vers des décisions d'ordre disciplinaire visant cer-ns militants et même quelques organisations affiliées.
2) Vers des décisions relatives au mode de recrute-nt et à la formation des militants.
Nous laisserons de côté le premier aspect, au sujet du-el on manque d'informations sûres. D'autant plus 'en ce qui concerne ce chapitre la résolution renvoie à e décision du Bureau confédéral du 17 février 1952, cision dont nous n'avons pas encore pu nous procurer teneur (elle viserait le raffermissement de la discipline, tamment en ce qui concerne les relations extérieures).

Voici, simplement, quelques remarques relatives au cond point, sur lequel porte sans doute le principal du fférend.
1. A lire la résolution et les commentaires du Secré-riat confédéral qui l'accompagnent on pourrait croire une crise des effectifs à la C.F.T.C.
Cela peut surprendre le lecteur non averti qui, toutes s semaines, découvre dans son journal de nouveaux ogrès de la C.F.T.C. à l'occasion d'élections aux Co-ités d'entreprise, d'élections de délégués au person-l... (On pense à de récentes consultations chez Miche-n, chez Renault, etc.) De toutes les centrales syndicales nçaises, la C.F.T.C. semble la seule aujourd'hui qui réussi, malgré la crise du syndicalisme, non seule-

ment à maintenir ses effectifs cotisants, mais aussi à étendre son influence.

Pourtant l'optique du lecteur non averti n'est pas la même que celle du dirigeant confédéral de la C.F.T.C. « majoritaire ». Car, si les effectifs globaux semblent se maintenir, la qualité des adhérents — et celle des sympathisants : adhérents éventuels — se modifie.

Les exemples que nous citons plus haut, ceux qui frappent l'opinion, ressortissent aux secteurs ouvriers dans les grosses industries. Ici l'ouvrier non communiste pour lequel la C.G.T. est devenue insupportable ou incompréhensible, qui est cependant pénétré par la propagande de celle-ci relative au caractère « jaune » de F.O. (parfois inconnue dans ces secteurs), est attiré dans les sections syndicales C.F.T.C., ou, du moins, dans des élections d'entreprise, donne son bulletin aux candidats C.F.T.C. ; il a été conduit à apprécier le dynamisme et la compétence de dirigeants souvent jeunes, issus ou non de la J.O.C.

La situation est totalement différente dans les milieux « employés » ou « cadres ». Là, le dirigeant est généralement plus âgé, il est souvent plus proche de l'homme d'œuvres que du dirigeant syndical (d'où l'accent mis sur le problème de la formation). Par ailleurs, dans ces milieux, la turbulence même des syndicats ouvriers se battant sous l'étiquette C.F.T.C. a inquiété. Peu à peu la C.G.C., les syndicats « indépendants » ou « autonomes » de toutes sortes se sont développés aux dépens de la Centrale chrétienne (on nous signalait récemment que, dans tout le bassin métallurgique de l'Est, la C.F.T.C. cadres est à peu près inexistante). C'est dans cette perspective d'ensemble qu'il faut apprécier sans doute la remarque au Secrétariat confédéral relative à la stagnation des effectifs : développement progressif des syndicats ouvriers, affaiblissements parallèles des syndicats d'employés et de cadres. La minorité paraît, elle aussi, avoir compris la question. C'est sur les remèdes que la divergence est fondamentale.

2. Pour remédier à la crise de recrutement dans les nilieux « cadres et employés », crise qui, à la longue, nenace la position personnelle des actuels dirigeants onfédéraux, la minorité propose des réformes de struc-ure : qu'un syndicalisme par branche d'industrie rem-)lace l'actuel syndicalisme par catégories sociales, et ılors les cadres et les employés bénéficieront du dyna-nisme ouvrier au lieu d'en souffrir ; à l'appui de leur hèse ils citent l'exemple d'autres organisations ou nême des expériences qu'ils ont tentées dans différents ;ecteurs, à la Régie Renault entre autres.

La majorité, au contraire, derrière Gaston Tessier et Bouladoux, songe à faire appel aux convictions religieu-;es d'un grand nombre de cadres ou d'employés qui s'orientent actuellement vers la C.G.C. ou les syndicats ndépendants pour les amener à la C.F.T.C. Ceci expli-que le second point de la résolution du 18 octobre :

Mandate la présidence et le secrétariat général .....
b) pour rechercher auprès de toutes les *autorités* qualifiées : norales, spirituelles et religieuses, les *contacts* opportuns en vue de faire connaître notre mouvement et de favoriser, en particulier, le recrutement et la formation de militants.

A cette résolution, la minorité oppose les statuts de la Confédération, remaniés déjà sous son influence, en 1947. Ces statuts, dans leur article 1, dont la résolution majoritaire ne voudrait être que l'interprétation, com-prend ce passage :

Décidée à utiliser au maximum les ressources éducatives propres au mouvement syndical, elle entend, d'autre part, faire *appel* au concours des *forces* intellectuelles, morales et religieuses susceptibles de servir la formation des travailleurs en fonction des responsabilités qui leur incombent dans une organisation démocratique de la vie professionnelle et éco-nomique.

Et, précision ultime :

Bornant strictement son action à la défense et à la repré-

sentation des intérêts généraux du travail, la Confédération assume la pleine responsabilité de cette action, qu'elle détermine indépendamment de tout groupement extérieur, politique ou religieux.

Sans vouloir nous immiscer dans un débat que les uns et les autres souhaitent voir demeurer interne, on est obligé de constater les différences existant entre les deux textes : les statuts évoquent un *climat*, la résolution suppose des *rapports personnels* entre des hommes appartenant les uns à la hiérarchie syndicale, les autres à la hiérarchie de l'Église, les premiers sollicitant, semble-t-il, l'appui des seconds.

3. C'est là que nous voyons le danger le plus grave. Faut-il aller chercher à l'étranger des exemples qui viennent aussitôt à l'esprit ?

Un syndicat moderne, s'il veut être autre chose qu'une inoffensive association professionnelle, est conduit à prendre des options économiques, sociales, parfois même politiques, essentiellement discutables. S'il a des rapports étroits avec l'Église, jusqu'où ne risque-t-il pas de la compromettre, de créer des *confusions* ?

Et n'est-ce pas pour éviter ces confusions qu'a été récemment créée en France l'*Action catholique ouvrière* où doivent se rencontrer les chrétiens « engagés » (pour employer une terminologie à la mode) sans que, pour autant, l'Église se trouve liée directement ou indirectement par les « options temporelles » des organisations auxquelles participent ces chrétiens ? Orientation d'esprit tout autre que celui qui conduit à demander le concours des autorités religieuses pour « favoriser le recrutement et la formation de militants... » de la C.F.T.C.

Nous touchons un problème de fond que les majoritaires ne semblent pas avoir envisagé dans son ampleur.

JACQUES PERROT.

Les Signes du temps

Propos sur M. Pinay

M. Pinay tombera-t-il avant ou après le budget ? Ce qui intéresse dans son cas, ce n'est pas sa chute, mais son ·vation. Il ne s'agit pas de savoir comment il perdra le uvoir, mais comment il l'a pris et, jusqu'à présent, gardé. Il a un Parlement qui ne l'aime pas et qui le supporte de ins en moins. Il a un gouvernement où il ne compte pas e des amis. Au dire de ses adversaires, il ne s'impose pas il ne plaît pas. Et pourtant, depuis huit mois, il tient.

Quel est donc le secret de son succès ? Cherchons-le moins ns sa personnalité que dans la représentation qui s'en est pagée à travers une opinion publique dont nos hommes litiques feraient bien d'étudier le comportement.

Demandons-nous d'abord en quoi cette opinion publique ut jouer un tel rôle.

Elle n'est plus faite par les journaux de Paris, ni même, province, par les journaux locaux. La France se détache l'imprimé quotidien. Elle ne lit plus. Elle écoute la radio, i est parole d'État.

Il y a les partis politiques, et l'on a cru que la IV^e^ Répuque aurait une structure de partis, plus forte, mieux organi-, que sous la III^e^. Mais aux récentes élections partielles, les du Nord, comme celles du Lot, tous les grands partis nt en régression. Ils perdent des voix, au profit d'indépenits, et surtout par un jeu d'abstentions dont le nombre ru indique la sourde scission qui se produit entre le peuple le système électoral.

La presse peut bien critiquer M. Pinay; les partis, manœur pour l'abattre. Ni presse ni partis ne frappent l'opinion

autant que l'image qu'elle se fait de lui. Oh, ce n'est pas l'image d'un dictateur ! Si l'opinion prête à M. Pinay une certaine autorité, c'est qu'il rappelle la manière honnête d'un Poincaré. Mais ce genre d'autorité ne suffirait pas à expliquer la faveur de M. Pinay. En réalité, il existe entre le petit industriel de Saint-Chamond et l'opinion quelque chose qui touche à la nature même de l'instinct de conservation d'une France ruinée.

Les gens en France sont apeurés devant un monde qu'ils ne comprennent plus : Union Française, Europe nouvelle, puissances américaines et soviétiques, Islam en transe, inconnues d'Extrême-Orient. Les gens de France se recroquevillent pour ne pas voir ce qui leur semble un chaos. Et ils sont reconnaissants à M. Pinay de les rassurer en parlant de stabilité des prix — et des idées.

Ils essaient de refaire leur substance, comme ils l'ont toujours fait aux époques de catastrophe et de détresse, en ne bougeant pas, en ne se livrant pas à des efforts qui pourraient être le salut novateur, mais qui pourraient aussi provoquer des ruptures mortelles dans un organisme épuisé. Et ils sont reconnaissants à M. Pinay de ne pas leur assigner prématurément un devoir de grandeur qui les sortirait de leur mentalité d'hibernants.

Quand ces lignes paraîtront, les parlementaires auront peut-être renversé M. Pinay. Mais les causes qui l'ont amené au pouvoir, et qui l'y ont maintenu pendant huit mois, ne tomberont pas avec lui.

LÉONARD CHEFNEU.

Tunisie et Maroc à l'O.N.U.

Le gouvernement français a certainement éprouvé une dure déception devant le vote américain en faveur de l'inscription à l'ordre du jour de la plainte des pays arabes et asiatiques. Il a ressenti comme un

« lâchage » un geste qui, pour constituer surtout un marchandage diplomatique, n'en administre pas moins la preuve que la position française dans le débat (sinon en Afrique même) ne vaut pas qu'on lui sacrifie d'autres intérêts, même momentanés. Ce n'est sans doute pas un revirement vis-à-vis de la France et il est douteux que les États-Unis acceptent finalement de voter en faveur de l'envoi en Tunisie et au Maroc d'une commission d'enquête. Cependant, l'on est en droit de supposer qu'à l'avenir, les États-Unis n'hésiteront pas, si les circonstances paraissent l'exiger, à donner satisfaction aux pays arabes au dépens des positions françaises.

Il n'apparaît pas à cet égard que le triomphe de « Ike » soit prometteur des changements que le quai d'Orsay pourrait souhaiter. Si l'anticolonialisme américain trouve son expression la plus nette au sein du parti démocrate, il constitue aussi bien une ligne de fond de l'attitude américaine, sinon à l'égard des peuples dépendants, du moins vis-à-vis des puissances coloniales européennes. Le général Eisenhower, qui a abrité son commandement près de trois années en Afrique du Nord, pourrait avoir conservé le souvenir des incohérences auxquelles aboutit sur le plan des décisions la dualité des pouvoirs et des prestiges que se partagent ou se disputent sultan ou bey et résidents généraux. Commandant du Shape, le général pouvait aussi bien déclarer que le nationalisme musulman de Casablanca à Djakarta était assuré de toute sa sympathie.

En 1952, aux yeux des Américains, l'Afrique du Nord représente essentiellement en son pourtour les limites sud-est de la zone de défense méditerranéenne. Le point de vue de défense d'intérêts commerciaux, au Maroc surtout, cède assurément le pas au point de vue stratégique. Tant pis s'il pousse vers une nouvelle colonisation purement périphérique, ignorante ou incompréhensive des problèmes du dedans.

A l'heure où nous écrivons, on assure que la déléga-

tion américaine se bornera à soutenir une motion manifestant l'espoir que France et Tunisie en reviennent à des négociations directes. Il se peut en effet, il est vraisemblable, que la montagne accouchera d'une souris.

Il est donc certainement vain d'épiloguer sur le problème de la compétence ou de l'incompétence de l'O.N.U. Il importe peu, à notre sens, de savoir qui, dans un domaine pavé d'illusions et d'arrière-pensées, a tort ou raison : tous les arguments juridiques avancés ne sont que prétextes recherchés en vue d'étayer des positions politiques.

En revanche, on ne peut ignorer ni que les États arabes, et donc le nationalisme nord-africain, aient marqué un point, ni que le gouvernement français se soit replié sur une position purement négative, aussi négative que toute sa politique nord-africaine.

Les États arabes et les nationalistes nord-africains attendaient-ils plus que le débat à l'O.N.U. n'a de chance de leur apporter ? C'est possible, mais nullement certain, au moins en ce qui concerne les leaders destouriens. Ce débat aura en ce qui les concerne des répercussions sérieuses. Qu'ils aient, pour la première fois, même de façon éphémère et incomplète, rallié à leur cause une majorité internationale, est un fait qu'il faut évaluer. Comme l'écrivait excellemment Margery Perham dans le *Times* (28 oct.), la colonisation ne peut plus prétendre être le seul facteur d'évolution en Afrique : il faut encore compter avec l'influence internationale et américaine. Ce qui est vrai de l'Afrique centrale dont parlait l'auteur l'est bien plus encore de l'Afrique blanche. Le nationalisme nord-africain va se trouver fortifié parce que sûr d'une audience extérieure, plus résolu à la lutte, et fatalement plus entraîné à l'agitation interne.

Les informations qui nous parviennent de Tunisie et du Maroc sont loin, à cet égard, d'être rassurantes. Les meilleurs observateurs des choses marocaines nous par-

lent, en dépit d'une récente déclaration modérée du sultan, d'un climat psychologique chargé d'électricité. Dans la régence, les attentats connaissaient ces temps derniers une certaine recrudescence, et l'on apprend, bien que la presse n'ait sans doute pas été autorisée à en faire état, que tous les auteurs n'en sont pas tunisiens ni les victimes toutes françaises.

Le débat à l'O.N.U. ayant des chances de tourner court, nous pressentons le soulagement du gouvernement français. Et de nouvelles illusions! La position de la France à l'O.N.U. aura sans doute eu, en cette matière, le mérite de la netteté, mais aura été d'une intransigeance lourde de conséquences. Qu'elle n'ait guère contribué à relever le prestige, hélas! chancelant de l'Organisation internationale, qu'elle ait rangé la France aux côtés de l'Union sud-africaine, est secondaire pour notre propos. La France, dira-t-on, n'aura pas fait figure d'accusée, ce qui est contestable. Elle n'aura sans doute pas à subir d'*ingérence* de la part de l'O.N.U, sous la forme de l'envoi d'une commission d'enquête qui eût placé la France dans une situation peu avantageuse. La France en éprouvera donc une demi-satisfaction. Et après ?

Après, l'on retombera dans l'impasse même dans laquelle on s'est aventuré depuis le 15 décembre dernier. Impasse encore aggravée. Le problème marocain va se trouver de plus en plus lié à celui de Tunisie, alors qu'une politique positive dans la régence eût permis de poser en face du sultan d'utiles distinctions. Et en Tunisie, l'on se retrouve en face de M. Baccouche, premier ministre désavoué dont on ne peut décemment attendre qu'il parle au nom d'un peuple dont nous refusons à reconnaître la souveraineté. Les résolutions de l'O.N.U. feront pourtant obligation, au moins morale, au gouvernement français de reprendre des négociations. Le problème essentiel sera de provoquer une détente, tant du

côté tunisien que français. N'est-ce pas attendre trop de sagesse de part et d'autre, alors que le climat psychologique paraît impropre à toute construction et qu'il s'impose, avant toute chose, avec un minimum de courage, de proclamer solennellement la reconnaissance de la souveraineté tunisienne et le respect des aspirations nationales légitimes, quitte à imposer un délai de quelques mois avant l'ouverture d'une conférence franco-tunisienne chargée de préparer la constitution d'un gouvernement représentatif tunisien et l'élaboration d'un nouveau traité garantissant les droits des minorités ? L'avenir seul peut nous répondre, le passé inclinant à peu d'optimisme. Mais il n'est pas exagéré de soutenir que faute de définir une politique cohérente et novatrice, faute de profiter du répit obtenu à court terme sur la scène internationale, nous nous enfoncerons dans une impasse définitive, susceptible de dégénérer en débâcle.

P. Albin-Martel.

Eisenhower vainqueur

Une fois de plus les élections américaines ont dérouté les prévisions. On annonçait une lutte serrée : or le général Eisenhower l'emporte par six millions de voix, et il enlève tous les États du Nord, et dans le Sud il s'adjuge la Virginie, la Floride, le Texas et le Tennessee. Les premières impressions restaient les bonnes. Eisenhower partait gagnant : j'écrivais en juillet que ses chances accumulées, dans les diverses régions, paraissaient bien difficiles à renverser; les défections qui se sont produites depuis lors, la plus notoire étant celle du sénateur Morse, ont été amplement compensées par le ralliement de personnalités telles que M. Byrnes; et la preuve est donnée une fois de plus que les mots d'ordre syndicalistes n'ont pas grand effet.

Ce résultat justifie, dans l'ordre pragmatique, la tactique ivie. Elle a diminué la popularité du général chez les Euro- ens. Ils jugeaient M. Stevenson plus compréhensif et ancé. Mais il ne s'agissait pas de se concilier l'Europe, il gissait de gagner une bataille aux États-Unis. Et le général senhower savait que ses compatriotes prennent en mauvaise rt une attitude d' « intellectuel », que les slogans massifs frapperont plus que les arguments, que ses deux prédécesseurs à la tête du parti, Dewey et Willkie, avaient succombé faute de s'être entendus avec la vieille garde, et que pour ter une rupture et l'échec il lui fallait effacer les rancunes M. Taft, voire tendre la main à Mac Carthy. En ramenant si en lice à ses côtés ses adversaires de la veille, il risquait s'aliéner des indépendants ? Les chiffres ont répondu.

Le vote, convenons-en, signifie avant tout que l'électeur éricain reste très sensible au prestige d'un grand nom. si Franklin Roosevelt a bénéficié, à sa première élection, souvenir de Théodore. Il existe aux États-Unis une tenance plébiscitaire. Et bien qu'Eisenhower ait entraîné les publicains dans sa victoire, leur succès est loin d'égaler son omphe personnel. Le Sénat reste coupé en deux moitiés sque égales; la majorité de la Chambre n'est que de quelques voix. C'est pourquoi le président garde une liberté de nœuvre presque considérable, d'autant que les deux partis renferment chacun une droite et une gauche et que les es enjambent presque toujours leur ligne de démarcation.

En dehors de ce prestige, la victoire républicaine tient à taines causes générales. Les démocrates régnaient depuis gt ans : et si la politique française nous enseigne les inconvénients de l'instabilité, la politique d'outre-mer peut nous éler ceux d'une stabilité devenue stagnation. Si les républicains, une fois de plus, avaient été battus, le système des ux partis semblait définitivement compromis et la domination d'un parti unique s'implantait. De nombreux scandales, ns doute grossis pour les besoins de la cause, réels tout de me en grande partie, soulignaient ce qu'elle a de fâcheux. l est temps que cela change », répétaient les républicains. quoi les démocrates répliquaient par une autre formule lapire : « Cela n'a jamais été aussi bien »; mais le souvenir la crise de 1929, qu'ils évoquaient, impressionnant pour les

électeurs relativement âgés, n'avait guère de prise sur les jeunes.

D'autant que les jeunes ressentent cruellement les effets de la guerre de Corée. Pour la première fois en temps de paix — mais est-ce la paix ? — ils sont astreints au service militaire : en 1948 on votait encore dans l'euphorie du rapatriement des G.I., maintenant les G.I., repartent et se font tuer, et les impôts s'aggravent, et l'on ne voit pas quand cela finira. Le général Eisenhower a eu beau jeu de reprocher au gouvernement les déclarations situant la Corée hors de la zone de protection américaine, qui ont pu faire croire qu'on l'attaquerait impunément, et, auparavant, l'armistice imposé à Tchiang Kaï-Chek momentanément vainqueur des communistes, et la perte subséquente de la Chine; qu'il ait ou non sanctionné ces actes ou ces paroles — là était son point faible — il avait assurément raison de les critiquer. Il promettait d'étudier les choses par lui-même et d'aller personnellement en Corée chercher un moyen de sortir de l'impasse : quelle que soit là dedans la part de démagogie et si médiocres que soient les chances de succès, les électeurs ont pensé qu'au moins il tenterait du neuf alors que ses prédécesseurs semblèrent réduits à la paralysie.

N'en concluons pas, bien sûr, qu'ils aient voté pour un rapprochement avec la Russie; ce serait plutôt le contraire. L'anticommunisme domine leur psychologie. Sans prendre à leur compte les exagérations du sénateur Mac Carthy — elles auraient fait du tort à sa cause, semble-t-il, malgré son triomphe dans son fief électoral, comme celles du président Truman ont nui à M. Stevenson — ils se sont persuadés que des influences suspectes ont agi sur le département d'État, que des secrets ont été trahis, qu'un penchant vers l'extrême-gauche a faussé la saine vision des choses; ils réagissent, à distance, contre Yalta. La hantise que les Américains baptisent « chasse aux sorcières » risque d'en être encouragée, la xénophobie aussi. Tout au plus notera-t-on que les deux candidats se sont montrés d'accord pour désavouer la loi sur l'immigration qui porte le nom du sénateur démocrate Mac Carran.

Nous n'en pouvons tirer d'ailleurs que peu d'indications sur la politique à venir. Le vague même que l'on reprochait au programme d'Eisenhower achève d'ôter leur portée à ses

clarations électorales. Dans la mesure où les termes de gauche » et de « droite » ont un sens en Amérique, il se tue un peu plus à gauche que la moyenne des républicains, Stevenson un peu plus à droite que la moyenne des démo-ates, en sorte que leurs lignes sont bien près de coïncider. a campagne nous révèle cependant un pragmatisme encore us marqué chez lui que chez ses compatriotes; l'affaire Dar-n en avait donné le premier exemple; il choisira l'allié le us propre à lui assurer une victoire rapide aux moindres ais, sans s'embarrasser de préférences morales ou senti-entales. A la France de se rendre indispensable et de se rap-ler que la franchise et la dignité, loin de nuire, peuvent ules lui attirer l'estime due à un partenaire égal.

AUGUSTE VIATTE.

Libertés contrôlées et liberté provisoire

Si dans le meilleur des nouveaux mondes la concurrence existe — ce qui est déjà chose enviable, — le partage s moyens de la soutenir se fait selon des proportions fort sproportionnées. Ce qui fait que toutes sortes de compéti-ons ne manquent pas d'être très imparfaites.

On sait que la sympathie des journalistes américains pen-aient plutôt vers Stevenson. Mais on sait aussi que l'opi-on exprimée par les journaux n'est pas uniquement fonc-on des sympathies des journalistes. Selon *Editor and Pu-isher*, 81 % du tirage global des États-Unis était engagé au rvice du candidat républicain, moins de 10 % de la presse utenait le démocrate. Déjà les prédécesseurs plus heureux Stevenson avaient dû en passer par là. En 1932, Roose-lt n'était appuyé que par 40 % de la presse, en 1936, par %; en 1940 par 20 %, en 1944 par 17 %; en 1948, Truman avait guère pour lui que 10 % du tirage. Dans un pays à deux rtis, et aux techniques d'opinion puissamment perfection-es, ce sens unique ne laisse pas d'inquiéter.

Car lorsque la liberté saute à cloche-pied, elle risque d'être ise de vertige, et de s'évanouir.

JEAN THOMAS.

Chaïm Weizmann d'Israël

Weizmann était un homme entièrement tendu vers un seul but. Il ne s'intéressait qu'à la chimie et au sionisme. Homme de science, il avait réalisé des applications très importantes pour l'industrie de guerre pendant le premier conflit mondial. Il avait un véritable attachement à la science. Mais avant tout il était sioniste. On ne peut pas dire qu'il avait un sens très profond de l'histoire du peuple juif ou de l'Écriture sainte : il s'intéressait très précisément à l'édification du centre national juif à Jérusalem, au sionisme dans le sens le plus étroit, le plus précis du terme.

Weizmann avait une personnalité extrêmement attrayante, un grand charme, une manière de persuader très ferme, allant au cœur de la question, sans aucun ménagement apparent. Au contraire, une manière assez provocante de séduire en attaquant. On connaît la façon dont il convainquit Balfour de la nécessité de faire de la Palestine même le centre du mouvement sioniste. C'était à l'époque où l'Angleterre avait offert l'Ouganda au congrès sioniste de Bâle. La grande majorité des membres de ce congrès, à l'encontre des désirs exprimés par Herzl, avaient refusé l'offre de l'Angleterre, à une époque où le sionisme était un petit mouvement presque sectaire et sans aucune importance. Un jour Balfour demanda à Weizmann de lui expliquer ce refus. Weizmann lui répondit : « Voyons, si une partie de l'Amérique du Sud ou de l'Afrique vous était offerte à la place de Londres, est-ce que vous accepteriez ? » — « Mais l'argument ne tient pas, puisque nous avons Londres. » — « Et bien nous avions Jérusalem quand Londres n'était qu'un marais. » Cet argument fit une grande impression sur Balfour.

Weizmann avait une autre tactique très efficace : Dans ses campagnes, en Amérique surtout, en Angleterre et dans tous les pays où les juifs riches n'étaient pas particulièrement portés vers le sionisme, c'est à eux qu'il s'adressait d'une façon spéciale, précisément en leur faisant valoir que leur condition heureuse, la liberté dont ils jouissaient, leur attache-

ent même à ce pays, leur faisaient un devoir d'aider ceux
ui n'avaient pas de pays ou, minorité persécutée, ne pou-
ient avoir d'attachement au pays dans lequel ils résidaient.
gument si efficace que non seulement il obtenait des fonds
our l'établissement des Juifs en Palestine, mais qu'il conver-
ssait au sionisme un grand nombre d'indifférents.

Weizmann fut bien plus qu'une « figure ». Il fut vraiment
omme qui découvrit tout ce qu'il fallait mettre en œuvre.
e passage d'un sionisme théorique, presque chimérique, à
n sionisme réel lui est dû. Sans Weizmann qui avait un
ns extrêmement précis, presque infaillible des réactions des
res, rien n'aurait été fait.

Weizmann était né et avait passé son enfance dans un
hetto russe. Il avait les sentiments, la façon de penser, de
agir au monde environnant, d'un juif de ghetto. Sa grande
nacité, qualité propre au juif russe, le rendait assez mé-
isant à l'égard des juifs des autres pays, notamment à
gard des juifs méditerranéens et orientaux qui auraient pu
re un trait d'union entre le monde juif européen et le monde
abe dans lequel le sionisme devait s'installer.

C'est avec Weizmann que le sionisme se transporte d'Alle-
agne et d'Europe centrale où il est né, en Occident. Avant
guerre de 1914, le sionisme avait un caractère assez alle-
and. C'est grâce à Weizmann surtout que le centre de
avité sioniste se transporta de Berlin ou Francfort à Lon-
es et plus tard à New-York. C'est là un fait extrêmement
nportant : il explique que les destinées historiques du sio-
sme aient été et soient demeuré liées aux vainqueurs de
18. Elles portent la marque de l'époque. La plupart des
oblèmes politiques posés viennent de là.

Tout juif russe qu'il était, Weizmann s'était assez vite
apté à la vie politique anglaise et américaine. Il savait fort
en manœuvrer dans les milieux diplomatiques anglais. Il
ait appris d'eux des modes de temporisation, de compromis-
on, des méthodes dilatoires qui, mêlés à sa manière assez
tte, assez tranchante, lui constituaient une personnalité très
rticulière. Si bien que, vers la fin de l'époque du mandat,
vant des manifestations de violence, qu'elles vinssent de
oite ou de gauche, de partis communistes ou très profondé-
ent religieux, Weizmann se trouva en désaccord, non seule-
ent au point de vue des idées, mais par tempérament, avec

ces mouvements qui devaient, en fin de compte, gagner la partie.

Bon nombre des reproches que l'on a pu adresser à Weizmann, concernant son attitude envers les Arabes, relèvent de cette attitude empruntée à la diplomatie du jour. Il avait encore les idées et la manière d'agir d'une époque où les diplomates s'entendaient autour d'un tapis vert, où, même surpris par les actes de violence d'un mouvement populaire, les diplomates arrivaient tout de même à l'encadrer, à le restreindre, à le digérer. Si bien que, pour lui, la solution du problème arabe dépendait beaucoup moins de l'attitude profonde des Arabes, que de leurs rapports avec le reste du monde, et de la manière dont « les Puissances » leur accorderaient leur autonomie, moyennant marchandages, promesses et compromis. Si Weizmann a extrêmement bien compris les aspirations sionistes d'un grand nombre de juifs, il a totalement méconnu l'importance et le sérieux du monde arabe. Il n'a pas du tout vu qu'il était de l'intérêt même d'Israël d'avoir à qui parler, — non pas comme on parle à l' « indigène », au *native*, comme à des gens qu'on peut acheter ou menacer ou vis-à-vis desquels on peut susciter des interventions. Il aurait certainement été intéressant d'avoir à côté de ce petit peuple d'Israël qui renaissait, des mouvements arabes où l'élite se serait formée dans une sorte d'émulation sans caractère d'hostilité. D'autant plus que beaucoup de jeunes Arabes admirent le sionisme tout en condamnant la réalisation du sionisme sur le territoire qu'ils considèrent comme leur pays. En réalité il n'y a pas eu de contact réel du sionisme avec le monde arabe dans lequel il avait à s'insérer. Il apparaissait comme un colonialisme; non pas, sans doute qu'il y ait jamais eu en Palestine l'ombre de ce qui s'étale dans telle « colonie de peuplement », mais on ne peut pas dire qu'on ait cherché à bâtir des ponts : il s'agissait de faire ressusciter une culture et avant tout une langue qui, pour être proche de l'arabe, n'en est pas moins une langue très différente, et se développait comme une langue moderne à l'usage d'une civilisation déjà moulée selon le type occidental. Si le sionisme a eu à lutter contre un certain nombre de maux qu'il ne pouvait pas ne pas provoquer du fait même qu'il s'installait dans un pays déjà occupé, il s'est heurté aussi à des obstacles qu'il avait lui-

me créés, en accentuant encore la différence de niveau de ture entre nouveaux arrivants et autochtones. Weizmann vait pas le sens des réalités arabes, ni des problèmes poli- ues, ni du monde spirituel musulman où il ne voyait que adence.

Quant au monde chrétien, il y voyait soit une puissance èrement sinistre, en tout cas hostile : le catholicisme; soit e sorte de biblisme diffus et, par conséquent, favorable : le nde anglo-saxon.

Même comme juif, Weizmann considérait la religion comme ose secondaire et les rabbins orthodoxes lui reprochaient de tre pas pratiquant. Pourtant, les sympathies de personnes Weizmann allaient plutôt à un vieux juif orthodoxe de etto qu'à un juif assimilé : c'est qu'il reconnaissait dans ces ieux d'Europe orientale une sève, une vitalité, un courage ucoup plus grands que chez les juifs plus policés. Impres- n esthétique plutôt que véritable perception des valeurs reli- uses en jeu. Ce avec quoi il ne comptait pas, c'est, une fois tat d'Israël réalisé, que les partis religieux se trouveraient fait plus puissants, plus libres de s'exprimer sans risquer ormais de nuire au sionisme, et ne manqueraient pas de nstituer en face du socialisme une opposition assez forte ur chercher à imposer un certain esprit religieux dans la nstitution de l'État comme dans la vie courante.

Entre la génération de Weizmann et la jeune génération les férences furent donc considérables. Il y eut tout d'abord, en 3, ce phénomène très nouveau d'une immigration massive, is non volontaire, l'arrivée des juifs d'Allemagne très ignés de l'esprit de pionniers des premiers juifs de Russie, Pologne, des Balkans, venus en 1920, assez peu en sym- hie avec eux, et d'un niveau de vie tout différent, puis- ils arrivaient, sinon avec des capitaux, du moins avec des hniques et de la culture. Puis il se produisit, il se produit ore actuellement, un phénomène inattendu, l'arrivée en aël de nombreux juifs orientaux, Yéménites, Persans, Ira- ns, Nord-Africains, Égyptiens, juifs méditerranéens qui aient pu, vingt ans auparavant, réaliser cette symbiose re l'Orient et l'Occident juifs, mais qui actuellement re- sentent une catégorie nettement « inférieure » aux juifs Europe. Avec eux s'implantent en Israël, à la fois un véri-

table Orient, et un judaïsme religieux qui vient grossir les rangs de l'orthodoxie.

Ce sont là des développements que Weizmann n'avait pas envisagés. D'autre part, les jeunes ont été élevés dans des idéologies qui ont été celles de l'Europe de 1930 à 1940, nationalistes, orgueilleuses, autarciques. Les juifs en ont été doublement les victimes : ils en ont souffert dans leur chair, mais également dans leur esprit. L'esprit de Weizmann n'avait pas été entamé; il était resté essentiellement un juif de la Galuth, de l'exil. La génération israélienne qui monte, née en Palestine, est en somme peu ouverte aux questions qui dépassent l'horizon national. Au moment de la fondation de l'État d'Israël, l'esprit de Weizmann était déjà dépassé. Mais au cours de ses trois années de présidence, ce fut lui qui, avec quelques intellectuels, sut le mieux exprimer cet idéal de paix, de liberté et de respect d'autrui qui avait inspiré les véritables artisans du peuplement israélien.

XAVIER RABOT.

Simoniaques ou ingénus?

Nous avons insisté en son temps [1] sur le danger de récits où l'imaginaire se marie au documentaire et qui, de l'actualité de ce dernier, tirent un succès de vente dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'est pas toujours du meilleur aloi. Nous n'avons pas été tendre pour Gilbert Cesbron... Et voilà qu'il va falloir l'être encore moins aujourd'hui après la lecture du deuxième roman sur les prêtres-ouvriers, celui de Jean Anglade, intitulé : *Le Chien du Seigneur* (Plon).

Tant pis pour les intérêts lésés, puisqu'il s'agit en effet d'intérêts, et des moins vénérables ! Un jour qu'on lui parlait du *Christ* que Salvator Dali céda pour quinze millions au musée de Glasgow, Cocteau bien inspiré aurait dit : « Il y a de la hausse depuis les trente deniers de Judas. » Or, ces der-

1. Voir *La Vie Intellectuelle*, nº de juillet 1952.

ères années, toute une production religieuse, située à mi-emin entre Saint-Sulpice et M. Cecil B. de Mille, se dis-ngue par le chiffre des tirages et l'engouement d'un certain ublic.

Qu'un film tel que *Monsieur Vincent* ait rapporté plus que en attendaient les réalisateurs, cela va sans scandale, car le sque joyeusement accepté était gros et les bénéfices répartis tre pas mal d'ayants droit. Mais il faut dénoncer en littérature exploitation rationnelle d'un thème à la mode (thème que ctualité a rendu et continue de rendre particulièrement brû-nt) : l'existence et les raisons d'être du sacerdoce ouvrier. vec Cesbron, nous avions un roman sans grande valeur lit-raire, mais non dépourvu de technique. Nous avions aussi livre vrai — partiellement, mais honnêtement. Jean An-ade, lui, malgré sa bonne foi (dont nous n'avons pour l'ins-nt aucune raison de douter), brosse un tableau fictif, mala-roit, involontairement outrageux.

Seulement, il s'agit d'un prêtre-ouvrier, entendez-vous, ou ieux, selon la prière d'insérer : *du « problème » des prêtres-uvriers*. Il s'agit de ces aventuriers d'un genre nouveau, ont le bourgeois inquiet imagine, avec un mélange d'admi-tion et de tremblement, qu'ils combattent aux frontières de foi, francs-tireurs du surnaturel, irréguliers tout juste tolé-s par la hiérarchie. Il s'agit de ceux dont on a tant parlé, de si romanesque façon, de ces gars qui ont maille à partir vec la police et qui semblent tellement à l'aise dans les rangs s perturbateurs de l'ordre public... N'est-ce pas ? Cela vaut peine d'en reparler, encore et toujours. Peu importe com-ent.

Peu importe qu'on fabrique un dominicain farfelu, au cœur us gros que la tête, sentimental comme une jeune fille, avec beau parleur et convertisseur en diable ! Exemple de ses éthodes d'apostolat missionnaire. A un couple ayant aban-onné toute pratique religieuse, qui manifestement ne sait as, ou ne sait plus, ce que sont les sacrements, à cet homme à cette femme, dont un enfant est mort en bas âge, le . Moel tient à peu près ce langage : « Votre gosse est avec s anges, là-haut. Vous le retrouverez un jour si vous méritez ciel. Pour cela, il faut aller à la messe. » Et le ménage uvrier va à la messe. Même façon d'agir pour justifier l'exis-ence des *classes* dans la célébration des mariages ou enterre-

ments religieux. « Il faut que les prêtres aient de quoi manger. Et d'ailleurs, ce qui compte, c'est la bénédiction rituelle, ce sont les prières... » Était-il nécessaire de se faire missionnaire en usine pour répéter ces truismes ?

Aussi piètres paraissent ses arguments dans les discussions politiques ou syndicales. Parlant du repos dominical, le P. Moel ne trouve rien de mieux à révéler que : « C'est à Dieu qu'on le doit. Lorsqu'il a créé le monde, après avoir travaillé six jours, il s'est reposé le septième. » Ce qui lui attire cette repartie : « Dommage qu'il n'ait pas également prévu les congés payés. » C'est une preuve du vice de cet ouvrage qu'on soit tenté de dire cette réplique méritée. Que penser, enfin, des discours où le dominicain-ouvrier use contre la Russie d'astuces à la Jean-Paul David ?

Ce n'est pas tout. Le livre de Jean Anglade ne fait pas que falsifier l'authenticité de l'apostolat missionnaire. Il défigure jusqu'à l'âme sacerdotale qu'il prétend analyser : il campe un prêtre faux, le met dans des situations dont nous ne pensons pas qu'elles soient irréalisables, ni même irréalisées, mais au sein desquelles le P. Moel se conduit comme n'importe qui, sauf comme un prêtre tant soit peu informé de la théologie. Qu'il couche et recouche avec une pauvre souillon — mise à part l'insistance qu'on met à nous le représenter se damnant délicieusement — c'est le droit du romancier (encore faudrait-il que ce dernier ne prétendît pas ici au documentaire). Mais qui croira qu'un P. Moel *sain d'esprit* puisse songer à se mutiler pour racheter ses faiblesses, qu'il s'y résolve enfin et que la tentative se termine par la mort — c'est-à-dire par quelque chose qui ressemble fort à un suicide ?

Il y a mieux, il est vrai : un moment, notre missionnaire supputa les chances d'un meurtre. « Si je la tuais ? » Et d'organiser mentalement le crime. « Car il ne fallait pas que la police découvrît qu'il était le meurtrier : quand on connaîtrait sa qualité de prêtre, il en résulterait un épouvantable scandale. Il fallait donc que le crime ressemblât à un accident... Il se lèverait un soir sans la réveiller, ouvrirait le robinet du gaz et s'en irait avec discrétion. » L'horreur d'un tel acte l'effleure à peine. « Quand je serai libéré, je confesserai tout en bloc. »

Pareille attitude n'est pas qualifiable. Ne cédons pas au vertige romanesque : le P. Moel n'existe pas. Mais la caricature

n prêtre en usine existe, elle, tirée à quelques milliers exemplaires, alléchante pour les raisons données plus haut. serait difficile de nuire plus parfaitement (et plus inconemment, sans doute) à l'apostolat missionnaire. Les calomes d'*Aspects de la France,* les insinuations du B.E.I.P.I., les ieçons » que le préfet de police donne à l'archevêque de ris, tout cela ne vaut que sous l'étiquette anticommuniste et nophobe (l'étiquette permettant de juger le produit sans ques de surprise). Tandis que le « document capital » que us livre Jean Anglade a tout ce qu'il faut pour engendrer suspicion dans les esprits les moins prévenus.

Ne jouons pas les juges téméraires. Il se peut que l'au-r [2] ait cru faire œuvre sinon pie, du moins constructive. Le ulheur est qu'il ait mal visé, que la publication d'un roman le sujet choisi soit — qu'on le veuille ou non — une éven-elle bonne affaire, et que les bonnes affaires réalisées sur le npte des prêtres ouvriers, et de la façon que nous avons e, tournent tout de suite à la mauvaise action. Il ne nous partient pas de nous prononcer entre l'ingénuité et une pèce de simonie assez à la mode; mais c'est bien de l'une de l'autre qu'il s'agit en définitive.

MAURICE CHAVARDÈS.

AZIMUTS

Hérétique, il y a bien des manières de l'être. La palme la virtuosité dans cet art paraît revenir à des Italiens, nme il sied, du XVI[e] siècle cependant, si l'on croit le long npte rendu que dans *Annales* (A. Colin, 1952, n° 2, . 191-198) A. Tenenti consacre au livre de D. Cantimori, ru en 1939 sous le titre *Eretici italiani del Cinquecento,* rétiques, ici, définit des

rebelles à toute forme de communauté ecclésiastique »... Sortii

2. Il semble avoir pour lui la connaissance directe de l'univers vrier, où il est né, où il a travaillé comme manœuvre avant de lever dans la société par les paliers universitaires (instituteur, is professeur agrégé).

d'une Église — l'Église — mais ne pas vouloir en constituer une autre, refuser même d'adhérer pleinement à celles qui venaient de se former en Europe, et d'accepter leur *Credo,* telle fut l'originalité de ces hommes. Leur hérésie s'exprime sans doute en termes de théologie; mais elle est avant tout une affirmation individuelle de forces morales conçues comme supérieures en valeur aux doctrines et aux pratiques confessionnelles; elle est, non moins, une légitimation éthique des exigences sociales des classes inférieures (p. 191).

Cantimori s'attarde peu aux avant-coureurs de la Réforme italienne parmi lesquels il cite Valla, Ficin, Savonarole même; il laisse de côté l'histoire péninsulaire, celle en particulier du puissant anabaptisme italien. C'est dommage; les divers anabaptismes, latins ou germaniques, certains de leurs adversaires, intéresseraient nos contemporains; si l'on disait à quels désirs critiques ou positifs ce mouvement dut sa fortune provisoire, quelles en furent les infra et les supra-structures, quelles contre-attaques il eut à subir, pour quels motifs et mobiles. J'aimerais aussi savoir si certains protestants en font pénitence à son propos, comme certains catholiques de la Saint-Barthélemy.

Cantimori étudie plutôt l'émigration et les migrations de ces réformés à qui l'atmosphère italienne était irrespirable.

Le livre est envahi par ces émigrés, ces voyageurs en quête d'une paix intérieure qui leur échappe trop souvent, et d'une paix extérieure que le destin leur refuse, aussi bien à Zurich qu'à Bâle, ou ailleurs... Par leur fuite, comme par leurs échecs, ces exilés disent assez bien, à leur façon, le succès, puis peu à peu l'insuccès des doctrines nordiques en Italie. En vérité, si les exilés que l'Inquisition éloigne de leurs foyers représentent la note la plus aiguë et la plus riche de la sensibilité religieuse italienne au XVI^e^ siècle, leur incapacité à s'aligner sur les protestants étrangers ne signifie-t-elle pas l'impuissance du protestantisme d'outre-monts à conquérir les consciences de la Péninsule (p. 192).

Quelles sont les raisons de la faillite des novateurs italiens? La première raison, pour Cantimori, c'est

le caractère réactionnaire de la Réforme à ses débuts, dans sa tendance à étouffer à nouveau « les possibilités élémentaires de recherche indépendante de la vérité et de jugement critique qui avaient commencé à s'affirmer dans le siècle précédent ».

Seconde raison : le manque de... cet appui qui aurait pu constituer pour les réformés.... une Italie où la nouvelle foi eût mani-

sté sa force et entretenu leur activité en gardant avec eux un con-
ct vivifiant (pp. 192-193).

Sans doute, dans les procès de l'Inquisition italienne, se
udoient de fervents hérétiques de toutes cultures et classes,

ulement une fois devant le tribunal, ils ne faisaient guère attendre
e abjuration plus ou moins résignée; s'il y a un pays du nicodé-
isme en Europe, c'est bien l'Italie (p. 193).

Tenenti ajoute ici, sans un linéament d'explication, et c'est
mmage, que la Réforme ne rencontra point en Italie la
njoncture favorable dont elle jouit ailleurs; ni la faveur des
inces, ni l'appui d'organisations artisanales fortes et indé-
ndantes.

Mais l'échec eut aussi d'autres raisons qu'italiennes. Dans
s pays conquis par la Réforme où ils émigrent

ur extrémisme mettait en danger, avec les bases de la sécurité
istante, la nécessité même de la Réforme et l'affirmation de ses
igences fondamentales... Les Églises réformées appuyèrent l'État
rritorial et son absolutisme, ou la bourgeoisie des villes — ces
issances étaient seules capables en échange d'accomplir des
ansformations et des transformations efficaces — tandis que l'insa-
sfaction des classes populaires et des esprits les plus radicaux,
xprimée par l'anabaptisme, était destinée à marquer le pas devant
s forces adverses. Ces hérétiques (et les Italiens en particulier) se
éduisirent donc à un groupe agité et irrésolu qui foncièrement eut
our seule fonction de critiquer du dedans la Réforme, de se prépa-
r à l'illuminisme... Ils se trouvèrent ainsi plus poussés vers la
nstitution de petites sociétés de « parfaits »... ils élaborèrent les
remiers modèles grossiers de sectes clandestines, qui resteront à
origine des sociétés secrètes modernes (p. 193).

Avant de se disperser, soit le long du Rhin d'abord, puis
squ'en Angleterre, soit le long du Danube, d'où on les
erra bifurquer, soit en Transylvanie, soit en Pologne cra-
ovienne, nos émigrés font escale, et se trouveront, entre
547 et 1563, regroupés en Suisse, qui leur offre du travail
hez les imprimeurs, un croisement de routes commerciales
t d'influences idéologiques et spirituelles. Ils comptent dans
eurs rangs l'ex-capucin Bernardino Ochino et Lelio Soz-
ini, oncle du fameux Fauste Socin, cher à Bossuet. Bâle
t Zurich les attirent d'abord, Genève les repousse. Socin
nvoie bien à Calvin quelques épîtres où il attaque les grau-

des questions par leurs bas-côtés, incidieusement. Cet échange reste unilatéral, si je puis dire : Calvin n'accorde rien. Il y aura même conflit ouvert, lorsque l'antitrinitarien Servet aura été condamné au bûcher en 1553. En cette occasion

> la voix des Italiens se fit entendre forte et unanime contre le régime absolu de Genève. Ils publient la même année à Bâle le brûlant (*sic*) opuscule « Faut-il persécuter les hérétiques ? », anonyme, mais fruit de la collaboration de Castellion, de Sozzini et de Curione. Ils y revendiquent... pour la vie religieuse l'autonomie complète que Machiavel avait revendiquée pour la vie politique. Mais en face de l'humanitarisme et de la tolérance le calviniste Théodore de Bèze avait des arguments autrement décisifs. Éliminer tout élément politique de la vie religieuse signifiait réduire celle-ci à un mouvement purement intérieur et spirituel, possible peut-être pour quelques humanistes ou initiés mais dépourvu de force. S'ils avaient accepté la position des hérétiques italiens, les chefs protestants auraient compromis le rôle de la Réforme, à un moment où la force brutale jouait encore un rôle essentiel dans le succès de leur doctrine (p. 195).

Il semble ressortir de pareils faits que, fatiguée par sa lecture passionnée des premiers chapitres de l'Épître aux Romains, la Réforme, au chapitre XIII, se soit contentée de reprendre, j'allais dire fâcheusement, les ornières médiévales. Bientôt luthériens et zwingliens se montreront sévères aussi à l'égard des Italiens, les accuseront de papisme, d'indifférence aux confessions et organisations ecclésiastiques. Nos humanistes, eux reprocheront à la Réforme une fâcheuse tendance à cristalliser en orthodoxies protestantes. Bref, la Suisse leur devient à son tour inhospitalière; ils se disperseront donc, hérauts de la liberté et de la tolérance, sacrifiant volontiers le patrimoine dogmatique en vue d'avancer la réalisation pratique de la solidarité chrétienne. L'un d'eux en Transylvanie, vers 1575, instaurera un équilibre politique parmi les violentes discussions théologiques, il réussira à faire vivre ensemble des gens que divisent profondément, qu'opposent leurs raisons de vivre et de faire mourir : la démocratie occidentale n'est-elle pas née de là ?

Après ces esquisses historiques, Cantimori passe aux éléments essentiels du message de ces novateurs. Ils sont pour élargir le Royaume de Dieu. Leur « docte ignorance » réduit le christianisme à l'élan mystique d'un côté, à la simple moralité de l'autre. Leur imitation du Christ accentue les

aits les plus humains, les plus accessibles, quitte à laisser mber sa divinité et donc la Trinité.

La supériorité de l'intérêt éthique sur l'intérêt doctrinal... déjà rtement manifestée au Moyen-Age... porte maintenant Curione à clure de la vraie vie morale ceux qui ne travaillent pas de leurs opres mains,... Lelio Sozzini juxtapose la richesse et la puissance rrestre du faux Christ à la pauvreté et à l'humanité du vrai hrist, attributs entièrement humains et envisagés sous l'angle de vie sociale. Grâce à l'intuition que l'humanité du Christ était lle des humbles et des pauvres, et non celles des riches et des issants, l'idée de la dignité humaine est dépouillée de tout élé- ent aristocratique — qui aboutissait souvent à la célébration straite de l'homme en tant que microcosme ni souffrant ni vivant. e thème profond accueille en soi les anxiétés et les espoirs du ouvement anabaptiste et lui donne sa plus grande vigueur . 197).

Quelques phrases achèveront de montrer l'intérêt de ce vre pour l'histoire du protestantisme et celle de l'époque es « Lumières ».

La conclusion de D. Cantimori est que l'effort de ces hommes ortés... à passer dans le camp des réformés n'atteignit pas son but nmédiat, qui était de faire prévaloir l'esprit de la Renaissance à intérieur de la religiosité protestante... Ils arrivèrent néanmoins ... miner les nouveaux principes que la Réforme avait produits et les acheminer vers le déisme et l'illuminisme...

A cette époque,... la catholicité est brisée; chaque pays ou pres- ue a son Église particulière... Brisure qui coïncidant avec la illite de l'idée impériale de Charles-Quint, arrive à doter chaque onfession de l'apport direct d'une structure sociale de pays, et ême de classe ou de groupe. Ainsi la religion devient consciem- ent politique, dans le sens moderne du mot (p. 198).

Voici maintenant, de nos jours, et à l'autre extrémité de a notion d'hérétique, celui qui s'affirme hétérodoxe dans on église, et veut néanmoins y rester, à ce titre, et avec un tatut quasi officiel. Cette récente et curieuse mutation ne ecoupe pas celles dont on a parlé ici, il y a quelques mois à a suite du P. Rahner, ni les ultimes comportements de New- nan avant son départ de l'anglicanisme, ni, *si licet parva omponere magnis*, la dissimulation de Fra Paolo Sarpi, istorien et homme politique de la Venise du XVII^e^, ont lord Acton analysait autrefois la perfidie (*Essays on*

Church and State, pp. 251-259). Cette mutation donc, nous la voyons apparaître chez un théologien luthérien, le Pr., Lic., dr., Paul Schütz, lequel, après avoir enseigné trente ans à Marburg l'exégèse et la patristique, puis exercé le pastorat d'une des quatre principales églises de Hambourg, et publié il y a quelques années un livre : « Pourquoi je suis encore chrétien », s'est récemment démis de ses fonctions. A la demande de ses confrères, il a publié une rapide explication de son dissentiment dans la *Deutsches Pfarrerblatt* (n° 17, 1er septembre). Le titre qu'il donne à son article : « Sur le Problème de la norme doctrinale dans les Églises de la Réforme », montre l'ampleur du problème que soulève son acte.

Après quelques remarques préalables, où il s'interdit tout pathos de revendication, pour ne laisser s'exprimer que la cogence intime de son cheminement personnel, il entra dans son sujet :

> La tentative d'examiner de nouveau une fois encore la Révélation biblique m'a amené à me trouver en contradiction avec les confessions de foi réformées, auxquelles je suis lié par ma promesse d'ordination.

De ce conflit nous sont brièvement exposés les deux aspects théologique et ecclésial. Voici du premier les données principales :

> Dans ma déclaration de dissentiment j'exprime que mon évolution personnelle m'a conduit aux grands symboles de l'Église ancienne, et m'a fait reconnaître en eux la formule valable... la totalité de la Révélation biblique, que je ne puis reconnaître dans les confessions de foi. — Dans les quarante ans de travail théologique que j'ai consacrés à la Bible, je n'ai pu me débarrasser de l'impression que la doctrine réformée de la justification ne contient pas l'Évangile total, mais un aspect seulement. La confession trinitaire de l'Église ancienne m'a appris que la Révélation biblique est amputée dans l'interprétation christocentrique que l'on donne de l'Évangile. Ç'a été l'illumination spéciale des anciens Pères, que la divine sagesse a préservé la plénitude de la Révélation, non en un article, mais en trois. Ce qui a en même temps préservé la réalité totale, le monde de la Création et de l'Histoire. Ce ne sont pas les pêcheurs, mais le monde que Dieu a « tant » aimé, « afin que le monde jouisse du salut ».
>
> La doctrine chrétienne sur Dieu est une théologie, non une christologie... En se tournant vers le « Christ seul », la Réforme... déplace sur l'homme le centre de gravité. De là l'interprétation de

foi chrétienne comme d'une religion individuelle. Toute « l'épo-e moderne » est là contenue, la destinée occidentale s'est là déci-e... Il est logique dès lors, qu'aujourd'hui, à la fin de cette évo-ion, l'individu se trouve devant Dieu dans le Rien, sans monde, ns histoire, pour, au terme de toutes choses, survivre dans ce désespoir confiant ».

Voici l'aspect ecclésial du conflit vécu par le professeur hütz :

Ce qui a soulevé ce conflit c'est le fait que la confession de foi it une ordonnance obligatoire en vertu du droit ecclésiastique; ce i l'a résolu logiquement c'est que cette confession soit la norme ligatoire de la doctrine... Dans mon évolution cependant intervint facteur qui exige discussion... : La place de la Sainte Écriture. ai déclaré que mon dissentiment à l'égard des confessions de foi nait de ce qu'elles laissent échapper la totalité de la Révélation, lle que l'assure la formule trinitaire. Or, les confessions de foi ne rmettent d'exposer l'Écriture que selon les règles d'interprétation nctionnées par elles. Dans mon dissentiment j'ai donc pris parti ur les trois grands symboles, car eux garantissent le principe de « Écriture seule », tandis que les confessions de foi la mettent question par leur principe de « la foi seule ».

Le reste de son commentaire sera consacré à développer tte antinomie qu'il discerne à la base même de la Réforme dont « la résolution aidera la Réforme à être elle-même, ur autant qu'elle est encore « Réforme de l'Église », et elle n'a pas sombré complètement dans le stade secondaire « une auto-affirmation historique ».

C'est une des fatalités tragiques de la théologie protestante elle soit forcée de désavouer... son principe. « L'Écriture seule » : it qu'elle parte de la confession de foi qui impose aux croyants... lire l'Écriture comme la comprennent les confessions de foi : la signifie, si les mots ont un sens, la soumission de l'Écriture à confession de foi — soit qu'elle parte de l'exégèse critico-historie, qui pour la seconde fois fait de l'homme protestant... par une onie cruelle à son égard, le maître de l'Écriture, à partir cette is de la « foi seule » (entendue par exemple existentiellement)... épithète « seule », dit de l'Écriture, est mis en contestation par autre « seule », celui de la foi, qui lui fait concurrence... ou alors faut pour que l'Écriture garde sa dignité, ôter à la foi son épiète « seule ».

Ici Schütz soulève des considérations intéressantes pour la ructure ecclésiastique du luthéranisme.

On pourrait dire qu'il y a une vérité théologique, et une vérité ecclésiastique; grâce à quoi chacune a développé diverses possibilités en soi (ce qui se manifeste, par exemple, dans la controverse entre les facultés et les écoles supérieures ecclésiastiques). Le danger de l'anarchie des normes guette la largeur de « l'Écriture seule »; le danger de l'usurpation des normes par un principe théologique guette l'étroitesse de « la foi seule ». Largeur anarchique et étroitesse étouffante se manifestent dans le côte-à-côte du concept libéral de la science, des luttes entre orthodoxes et théologiens d'école, d'une part, des constitutions des sectes et des tendances romanisantes des Églises institutionnelles, d'autre part.

Et après avoir indiqué l'importance de cette antinomie contemporaine de la Réforme et l'urgence, après quatre siècles, de la résoudre, le professeur Schütz termine en définissant sa situation :

Lorsque je décide contre « la foi seule » pour la dignité de l'Écriture sous le signe des trois grands symboles, rien n'est plus loin de ma pensée que la prétention d'avoir ainsi trouvé une issue à cette perplexité capitale. Ma décision comporte purement et simplement, devant l'insolubilité manifeste du problème depuis quatre siècles, le projet de retrouver le point de départ qui préserve intégralement l'horizon primitif de la révélation dans la Bible et le symbole de l'Église ancienne.

Le lien de la décision, pour un chargé de fonctions et un professeur de théologie, n'est pas un lien théorique..., ni littéraire, mais existentiel. Il y a des cas où il faut... couper sa main droite si l'on veut entrer dans la vie. C'est par là que se constituent les conditions favorables à la décision. Il appartient à ces conditions que l'on demeure là où il vous échoit de discuter. Abandonner son Église héréditaire serait fuir l'enclos de la constestation. Il faut rester, même s'il ne vous est possible de demeurer là que dans l'état d'hérétique. Que cette nécessité existe aujourd'hui — non seulement dans l'Église luthérienne, mais ailleurs aussi — cela met au jour quelque chose de la véritable situation en notre temps de toutes les Églises historiques. Il y a là du danger. Mais là justement s'inscrit l'espérance.

Un non-luthérien entrera difficilement dans les profondeurs de ce cas de conscience. S'il m'est néanmoins permis d'en dire quelques mots, j'ai été surpris que par « la foi seule », le professeur Schütz entende la confession de foi, plutôt que l'attitude de confiance exclusive dans les mérites du Christ, opposés aux mérites des bonnes œuvres. Sur le rôle aussi des confessions de foi dans le protestantisme, je n'ai pas d'idée

·s nette, ni de leur rapport aux symboles primitifs; j'ai l'im-
ession cependant que les symboles, à des niveaux et avec
s perspectives différentes, sont comme les confessions du
VI°, du côté de « la foi seule » telle que paraît l'entendre
hütz. Et quant à l' « Écriture seule » je confesse, même
ıès avoir lu attentivement, avec mes moyens, l'article sur la
ırté de la Bible, de Th. Süss, paru dans *Le Semeur* (mai-
in 1951, pp. 435-443) n'avoir pas là-dessus beaucoup de clar-
s. L'Écriture exigeant dialectiquement la lecture; je me de-
ande s'il n'arrive pas à des réformés de protester un peu
ntre l'Esprit-Saint, pour s'être abstenu de donner avec la
ble, dehors ou dedans, le mode d'emploi simple et pratique,
s règles indispensables à l'intelligence authentique d'un re-
ieil si divers, si peu systématique, — ce n'est pas un grief,
recueil, si je puis dire, de livres d'occasions. Bref, le canon
l'Écriture appelle le canon de la Lecture. Et si l'Écriture
le donne pas, que vaut le principe de « l'Écriture seule »,
ı moins si l'on veut sur lui bâtir une Église?

Il ne me reste plus qu'à employer une formule qui devient
i classique; si la place ne m'était heureusement mesurée,
aurais aimé vous parler encore... aujourd'hui d'un article
lmirablement équilibré, ou balancé, comme on voudra, du
. de Lubac, sur « nos tentations à l'égard de l'Église »
Revue de l'Action populaire, août-octobre 1952, pp. 481-497),
ıtre qu'il eût montré à mes lecteurs protestants, s'il y en a,
ıe nous avons nous aussi nos difficultés ecclésiales, il aborde
ır un biais différent le thème ici évoqué. D'un ton pacifiant,
ın irénique au sens péjoratif du terme, il décrit diverses ten-
tions et indique leurs origines et remèdes, tentations de se
ervir de l'Église en affirmant la servir, de la critiquer sans
scernement; inquiétudes trop vives de son inadaptation, de
ın inefficacité, de sa médiocrité apparentes.

Il y a bien longtemps aussi que je n'ai parlé de *Lumière et
ie* et de ses cahiers sur le mariage, sur le sens du péché, ni
u *Supplément de La Vie Spirituelle,* ni de l' *Art sacré,*
ıutes revues dont on loue communément la valeur, et même
ıez les dominicains. Remplirai-je ma dette à leur égard en
ous souhaitant pour la nouvelle année de vous y abonner,
près vous être réabonné à *La Vie Intellectuelle.* Cette publi-
té rédactionnelle, spontanée, fraternelle, fractionnelle, est,
élas, gratuite.

A.-Z. SERRAND.

★ *L'INDUSTRIE FRANÇAISE* ★
EST-ELLE DÉCADENTE?

Ce n'est pas répondre que d'accepter la question. C'est encore moins y répondre par l'affirmative. Aucun des participants au colloque dont nous reproduisons les éléments n'ignore que tout ne va pas mal dans l'industrie française. Que sur quelques points la France pourrait donner des leçons, même au « grand modèle ». Que les effets d'un effort considérable de modernisation et d'équipement déjà se font sentir et se manifesteront de plus en plus. Et que pour corriger des lunettes trop roses, il y a mieux que de chausser un complexe d'infériorité. Mais des faits crient, et il est toujours urgent de donner audience aux faits.

Le débat est parti d'un fait flagrant : le déclin de la production aéronautique. Il s'est élargi par achoppement à une multitude de faits qui contestent que l'industrie française fasse tout son possible, voire ce qui est nécessaire, pour croître au rythme d'une économie mondiale en expansion. Si la critique est parfois sévère et toujours exigeante, c'est qu'elle est sans désespoir : un diagnostic franc faisant confiance à un patient qui a de la ressource et peut mieux que de s'en tirer.

Cet ensemble ne prétend aucunement être l'étude exhaustive de la question. Ce sont des aperçus, quelquefois des clins d'œil, ce n'est pas une synthèse. Chacun parle de ce qu'il connaît, réservant la théorie générale à une sagesse ultérieure. Au risque d'en bousculer les pierres d'attente, et de mettre à découvert que la vie constatée prend parfois quelques libertés avec les systèmes les mieux conçus. C'est tout à l'avantage de l'enquête et de la mise en question. A condition de ne pas oublier qu'en économie tout se tient et que finalement il s'agit de l'homme. Même si au delà d'un maximum on vise un optimum (tenant compte de la qualité requise aussi bien que de la quantité produite par unité de temps), la productivité n'est pas encore l'économie : où tous *les coûts importent, y compris tous les renoncements à vivre humainement. Une fois réveillée de son engourdissement, la France aura mieux à faire que d'imiter des préférences sommaires. Hélas! le plus urgent est qu'elle s'éveille avant la vingt-cinquième heure.*

J. T.

★ *L'aviation française en perte de vitesse* ★

L'un des aspects les plus saisissants de la décadence française est l'éclipse de son industrie aéronautique. Sans remonter à Montgolfier, Giffard, Renard et Krebs, Ader, qui réalisèrent le premier ballon (1783), le premier dirigeable à moteur thermique (1852), le premier ballon dirigeable ayant évolué en circuit fermé (1884) et le premier avion monté ayant décollé par ses propres moyens (1890), sans même insister sur l'essor de l'aviation naissante et la première traversée de la Manche par Louis Blériot (1909), on doit cependant rappeler qu'en 1918 l'industrie aéronautique française sortait quatre mille avions par mois, fournissait nos alliés américains et cédait des licences de construction de moteurs en Angleterre. Plus près de nous, en 1937, la France avait, la première, établi un service transatlantique aérien avec les avions Dusinet (Arc-en-ciel) et Farman, avec les hydravions Latécoère et Blériot. Le nom de Mermoz reste attaché à cette phase légendaire de notre histoire. En regard, il est entendu que l'aviation française a été, en 1940, écrasée par la Luftwaffe et qu'en 1952 nous faisons encore figure de parents très pauvres à l'égard des U.S.A., de la Grande-Bretagne et de l'U.R.S.S. Quelles sont les causes profondes de ce renversement extraordinaire et que peut-on faire pour y remédier ? Tel est l'objet de cette étude.

Il semble qu'on doive, sur le sujet, séparer l'avant-guerre de l'après-guerre. La carence observée en 1940 s'est trouvée essentiellement due à deux causes : l'insuffisance de l'équipement industriel français tant général qu'aéronautique et le retard à la mise en route du réarmement. Il est bien établi maintenant que si nos matériels en 1936-1937 étaient bien inférieurs, en qualité et en nombre, à ceux des Allemands en plein effort de préparation (nous avions encore des Potez 25 et des Lioré 20 en service) la courbe de redressement suivie à partir de 1938-1939 a été des plus remarquables. Ce n'est que en 1938 que les moyens ont été donnés au ministre de l'air de réaliser les investissements industriels nécessaires et grâce à l'impulsion énergique et éclairée de l'ingénieur en chef Bois, la mise en œuvre des moyens nécessaires a été telle

qu'en 1940 nous produisions déjà cinq cents avions par mois. Si le réarmement avait été commencé avec une telle vigueur deux ans plus tôt, l'armée de l'air française aurait probablement tenu en échec la Luftwaffe, dont la reconstitution remontait à 1935. Du moins doit-on rendre cet hommage aux aviateurs français que, par leur action désespérée à un contre cinq ou contre dix, ils ont suffisamment affaibli la Luftwaffe pour permettre à nos alliés de gagner la bataille d'Angleterre.

Tout autre était la situation en 1945. La guerre était terminée victorieusement par nos alliés, mais nos usines étaient détruites, notre économie exsangue, nos transports immobilisés, l'énergie faisait défaut. L'ennemi était abattu et l'on pouvait se demander dans quelle mesure il y avait urgence à rétablir une grande aviation française. Certains hommes cependant ont cru à cette nécessité et ont lancé un vaste programme, trop ambitieux peut-être, mais qui avait le mérite de maintenir ce qui existait encore (en continuant la fabrication pour nos propres besoins des matériels sous-traités par l'occupant allemand) et qui visait à redonner à notre pays la puissance aérienne sans laquelle on ne peut, dans les conversations internationales, être un partenaire écouté. Bien entendu, une telle politique supposait de lourds sacrifices et une continuité de vues (je dirais un acharnement) analogue à celles dont font preuve les Américains, les Britanniques, l'U.R.S.S. Or, deux facteurs, l'un psychologique, l'autre politique, sont intervenus à partir de 1947-1948 pour modifier profondément cette orientation.

Le premier est né de l'inquiétude croissante qui s'est manifestée au Parlement devant l'ampleur des sacrifices demandés et la modestie des résultats obtenus. Des hommes probablement bien intentionnés mais peu au fait des délais qu'exigent, dans une industrie convenablement équipée, la conception, la réalisation, la mise au point et la sortie en série de matériels aériens, commençaient à s'étonner, moins de trois ans après le lancement du programme, de n'en point voir les résultats. S'ils avaient été mieux informés et si, de plus, ils avaient pu juger l'effort immense à accomplir pour combler le retard technique dû à cinq années d'inactivité, pour relever les usines, pour recréer les équipes, ils auraient certainement reconnu que l'effort devait être poursuivi sans relâche au moins jusqu'en 1951 pour que les résultats qu'ils atten-

ent puissent se manifester. Malheureusement il n'en a été ainsi et des pseudo-techniciens, discourant dans les assemblées parlementaires, écrivant dans la presse spécialisée et dans la presse d'information, se répandant en remarques rudes, ont commencé à donner à l'opinion l'impression que l'aviation était pour la France un gouffre sans fond dont il ne sortirait jamais rien.

Une autre circonstance, psychologique elle aussi, est venue aggraver la situation. Parmi nos dirigeants, beaucoup avaient été personnellement en contact durant les années de guerre avec nos alliés, soit qu'ils fussent mobilisés, soit qu'ils se trouvassent à Londres ou à Alger. L'énormité des moyens mis en œuvre par les Anglo-Américains, la perfection de leur organisation, le bon fonctionnement de leur matériel parfaitement mis au point grâce aux immenses séries fabriquées, contrastaient si fort avec ce dont nous disposions en 1940[1] que ces Français avaient fini par se demander si nous pourrions jamais atteindre un tel niveau. D'où la naissance d'un véritable et très grave *complexe d'infériorité* que l'inexacte appréciation des efforts réalisés entre 1945 et 1948 a renforcé au point qu'il est pour beaucoup devenu un dogme que la France est hors course et que nos efforts sont voués à l'échec. Cette tendance est tellement marquée qu'un journal de l'aéronautique qualifie cette fraction de l'opinion de « défaitistes du ciel ».

Le facteur politique est d'une espèce différente, mais il est venu jouer dans des circonstances telles qu'il a multiplié dans des proportions incroyables les effets nocifs du facteur psychologique. Le gouvernement de la Libération avait confié le ministère de l'Air, puis le ministère de l'Armement à des ministres rattachés au parti communiste. Ces derniers, pour des raisons d'ordre patriotique et peut-être aussi pour monter l'efficacité de leur parti à des postes de gouvernement, avaient pris leur tâche très à cœur et avaient conçu le vaste programme dont il a été question plus haut. Que celui-ci ait été mal équilibré et parfois mal conduit nul ne le contestera, encore qu'il ait été accepté par le Parlement; mais il n'en

1. Les Anglais et les Américains n'étaient, en 1940, guère mieux pourvus que nous. En 1945, la situation avait évidemment bien changé.

reste pas moins que l'effort entrepris était, dans son ensemble, valable et qu'on aurait dû le conduire à son terme. Or le parti communiste ayant été écarté de la majorité, on s'est efforcé de justifier cette décision purement politique en jetant le discrédit sur tout ce qu'avaient fait ses ministres. D'où une très violente campagne de dénigrement soutenue principalement par la presse anticommuniste, qui passait à la fois les bornes de la décence et du simple sens national. On a, d'une main légère, annulé la plus grande part des efforts accomplis, fermant des usines pendant des mois et parfois définitivement, arrêtant les prototypes les plus valables et proclamant aux yeux du monde entier stupéfait la nullité de nos ouvriers, de nos techniciens, de nos dirigeants, qu'on a souvent présentés comme des trublions dépourvus de tout sens national, tout cela afin de convaincre l'opinion de la nocivité du parti communiste.

Cette phase est heureusement passée, mais les effets s'en feront encore sentir bien longtemps, car elle a fixé d'une façon très stable le complexe d'infériorité dont nous avons tant souffert et qui pèse encore sur beaucoup de Français. On en trouve des preuves évidentes quand on voit un ministre de la Défense Nationale, si peu confiant en ses techniciens et en l'expert français qu'il avait lui-même désigné pour choisir entre la poursuite d'un matériel français ou son remplacement par une licence d'un matériel étranger similaire, qu'il n'a pas hésité, pour arrêter son choix, à nommer un deuxième expert étranger et qui plus est de la nationalité du matériel opposé mis en concurrence. Nous n'insistons pas sur les résultats d'une telle initiative. On en trouve d'autres preuves quand on constate qu'après les avoir violemment dénigré à l'origine, la Compagnie Air-France se sépare seulement en 1952 après six ans de bons et loyaux services des quadrimoteurs français Languedoc que le ministre de l'Air de l'époque lui avait imposés et qu'elle avait alors déclarés inexploitables. On le constate encore quand on observe avec quel sentiment de soulagement les services de l'Air avaient réussi à mettre au rebut nos gros hydravions hexamoteurs de soixante-dix tonnes Latécoère 631 après deux accidents retentissants. Il a fallu toute la foi d'un petit groupe d'hommes étrangers aux services officiels pour que ces appareils, qui valaient plusieurs milliards de francs, soient tirés de leur

bandon et remis en service à la satisfaction des utilisateurs. Et le même état d'esprit explique la regrettable décision l'arrêt de la construction de sept Armagnac sur quinze lancés, alors que cet appareil est ce que nous avons produit de mieux en matière de transport et qu'il va falloir en amortir l'étude sur un nombre ridiculement faible de machines. De même en est-il de la mise au pilon de bien des prototypes valables construits aux frais des contribuables, sur programme de l'Air, dont, par exemple, le Grognard qui pourrait avec la plus grande aisance battre à plus de mille kilomètres à l'heure le record du monde de vitesse sur mille kilomètres, performance qu'on interdit en haut lieu de tenter.

Ces exemples et mille autres que pourraient citer tous les industriels de l'aéronautique manifestent de la façon la plus directe le pessimisme et le manque de foi de nos dirigeants politiques et techniques. Mais ce complexe d'infériorité revêt aussi une forme plus pernicieuse et plus insidieuse. Le moindre échec, le moindre accroc, *a fortiori* l'accident, sont un prétexte pour arrêter. On déclare la machine dangereuse ou mal réussie et l'on couvre son pessimisme d'une apparence technique. Faut-il en regard rappeler l'immense effort des Américains maintenant le Boeing Stratocruiser sur les lignes de l'Atlantique et le déclarant le meilleur avion du monde alors que l'insuffisance de ses moteurs était telle qu'en 1950 on constatait deux cent treize avaries de cylindres pour mille heures de vol et que finalement le constructeur des moteurs dut procéder à des modification qui lui coûtèrent dix millions de dollars (3,5 milliards de francs)[2] ? Faut-il aussi rappeler la persévérance anglaise qui ne se dément point même après l'accident spectaculaire de Farnborough, et les soixante-cinq accidents mortels enregistrés sur avions à réaction dans ce seul pays entre janvier et septembre 1952 ?

En regardant cette situation, que peut-on espérer ? Tout d'abord il faut observer que l'organisation actuelle est décourageante, non seulement à l'égard des constructeurs, mais même à l'égard des fonctionnaires animés des meilleures intentions. La division des services de l'Air en plusieurs départements ministériels (Air, Marine, Terre, Travaux pu-

2. *Institut français du transport aérien*, publication parue en septembre 1951.

blics et Transports), l'institution d'un nombre croissant de commissions plus souvent consultatives que douées de pouvoirs de décision, la méconnaissance réciproque et souvent l'opposition des Services, font que l'avis des fonctionnaires ne peut prendre d'effet à leur échelon que s'il est négatif. Il faut entendre par là que la moindre décision suppose l'accord d'un nombre toujours croissant d'individus, et que, si chacun peut arrêter l'affaire en refusant son accord, aucun n'a le pouvoir de décider seul qu'elle se fera. N'a-t-on pas vu ces derniers temps des marchés établis dans le cadre du budget voté, revêtus de toutes les formes administratives, proposés par le ministre compétent, stoppés parce qu'il fallait une décision du Conseil des ministres ? Quelles peuvent être dans ce régime l'autorité et la responsabilité d'un directeur d'administration centrale, d'un directeur de service ou d'un simple fonctionnaire ?

En supposant qu'on revienne à une organisation plus raisonnable, dans laquelle chacun aurait le droit et la responsabilité de trancher positivement ou négativement dans le domaine qui lui a été attribué, on n'aura progressé que dans la mesure où les responsables, à quelque échelon qu'ils soient, se seront débarrassés de cet absurde complexe qui empoisonne tout et se seront persuadés que, dans le cadre d'une politique raisonnablement choisie, rien n'est impossible aux Français. S'il en était ainsi, on ne verrait plus abandonner successivement des études, non parce qu'elles sont mauvaises, mais parce que le dernier article paru dans une revue étrangère laisse à penser que peut-être nos alliés ne travaillent pas dans la même direction. Nous saurions, dans les discussions internationales à défendre notre matériel, non par devoir, mais par conviction, ce qui est d'une efficacité bien supérieure. Nous aurions peut-être un jour la satisfaction morale et politique de voir un de nos appareils retenu pour équiper les forces internationales et les lignes de l'Union française parcourues par des appareils nationaux.

Pour le pays qui a construit il y a moins de vingt ans le plus grand, le plus beau, le plus rapide, le plus luxueux des paquebots du monde, *Normandie,* est-ce un rêve impossible à réaliser ?

J. I.

★ *Défauts d'organisation* ★

De nombreux observateurs étrangers ont constaté que la France produit des prototypes d'avions excellents d'une classe internationale incontestable, mais que, par la suite, leur fabrication en série à des conditions économiques acceptables devient impossible. L'aviation n'est pas un cas exceptionnel. On pourrait citer de nombreux autres exemples qui s'expliquent très largement par des défauts d'organisation, dont nous voudrions mettre en évidence seulement deux aspects particuliers.

Le premier concerne l'artisanat. Une industrie moderne ne saurait fonctionner sans l'aide d'un artisanat approprié. Or, en France, l'artisanat n'a pas suivi l'évolution industrielle, mais au contraire, il s'est enfermé dans une mentalité protectionniste contraire à tout progrès. Ses tarifs sont excessifs et grèvent probablement beaucoup de prix de revient français plus lourdement que les impôts ou les salaires, dont on parle si fréquemment. Ce sont donc en dernier lieu les frais de travail artisanal qui, en France, rendent la construction si coûteuse. Par ailleurs, il manque d'efficacité. Pour l'exécution du moindre travail, il faut souvent attendre plusieurs jours et même des semaines. Une industrie moderne ne peut pas se permettre le luxe de laisser freiner son appareil de production par un artisanat mal organisé. La réparation des machines est en France presque une affaire d'État et exige des délais très longs, alors que l'industriel américain, anglais ou allemand est sûr d'être dépanné en quelques heures, en quarante-huit heures au grand maximum.

Le deuxième aspect touche les industries d'accessoires qui ne sont souvent pas très éloignées de l'artisanat. Les produits industriels ne sont que rarement entièrement composés de pièces fabriquées dans une seule usine. Or, si l'industriel étranger n'éprouve aucune difficulté à se procurer dans des conditions satisfaisantes et à des prix acceptables n'importe quel accessoire dont il a besoin, son collègue français se trouve, une fois de plus, en présence de problèmes souvent presque insolubles. De nombreuses sociétés étrangères ont renoncé à l'installation de filiales en France, parce qu'elles

estiment que l'insuffisance des industries accessoires et complémentaires gênerait trop fortement l'évolution des entreprises envisagées.

Citons, pour terminer, un exemple caractéristique. Un client sud-africain aurait voulu commander en France un article en bois muni de petites charnières chromées. L'usine en question ne fabriquait cet article qu'avec des charnières nickelées et a dû refuser la commande parce qu'il lui était impossible de trouver à Paris un atelier lui effectuant le chromage des petites charnières à un prix raisonnable.

A. F.

★ *Illustration à la lueur d'un bec de gaz* ★

Il est parfois dangereux de faire à un pays sous-développé des injections de techniques ultra-modernes. Je me suis laissé ainsi raconté l'histoire d'un laboratoire universitaire sis au centre de Paris qui s'était acheté un magnifique spectrophotomètre à gaz, d'origine étrangère. Seulement la pression et la composition du gaz de ville de Paris n'étaient pas assez constantes pour qu'il pût fonctionner sans perturbation. Solution : le laboratoire s'est abonné au gaz Butane.

H. M.

★ *Bonne qualité et mauvaises dispositions* ★

On enseigne à chaque Français comme une vérité de fait et comme un dogme national digne d'une foi définitive, qu'il vit dans un pays tourné par tradition et par vocation vers les productions de qualité. Mais cet enseignement est rapidement ébranlé et remis en question dans la conviction de chacun, dès lors qu'il a pu, à l'occasion, franchir les frontières et ouvrir ses regards à l'industrie d'autres pays. C'est sans doute que l'industrie du monde d'aujourd'hui, et plus encore

lle du monde de demain, ne se satisfont plus de la qualité ui n'est pas la haute qualité.

Ainsi la France qui, jusqu'en 1914 avait été le pays de horlogerie et des industries de précision d'alors, s'est-elle issé largement distancer dans plusieurs des domaines qui aient les siens et dans la course à la haute qualité. Ainsi t-elle perdu, et sans doute de manière définitive, au bénéce de la Suisse, de la Hollande et d'autres, la place qui rait pu être la sienne dans certains domaines des industries écaniques ou des industries de l'électronique. Pays de faible opulation, peut-être a-t-elle également confié avec quelque nprudence une trop large part de son avenir industriel au éveloppement de sa sidérurgie et de son industrie lourde, ns le temps même où elle préparait les voies à un marché une concurrence européenne difficiles à tenir à long terme, uelles que soient ses autres cartes, si elle ne dispose pas, ce à l'Allemagne, de celle du nombre d'hommes.

Aussi serait-il aujourd'hui, plus sans doute que jamais, sinulièrement urgent et essentiel de poser un diagnostic précis es conditions impérieuses qu'exigerait dans notre pays le éveloppement suffisant d'une industrie de haute précision. 'autres essaieront ici même, sur ses divers terrains, de poser diagnostic. L'objet de cette courte note est simplement de arquer de quel poids redoutable pèse, dans ce domaine, insuffisance de qualité des logements français.

Car une industrie de qualité ne peut naître et ne peut vivre la main-d'œuvre dont elle dépend est entassée dans des gements obscurs, mal équipés et insalubres; si cette main-'œuvre qui, par instinct profond, serait consciencieuse, se ouve soumise à des conditions d'habitat et de vie des siens lles qu'une réconciliation profonde entre elle-même et ses nployeurs, entre elle-même et son pays soit devenue si difcile. Ainsi le problème du logement apparaît-il au moins ntant qu'un problème social, comme un problème économiue dont l'importance à ce titre n'a sans doute pas été suffiamment mesurée. Raison de plus pour essayer désormais le faire, car, sous cet aspect nouveau, l'expression familière quand le bâtiment va, tout va » reçoit un sens d'un retenssement autrement plus profond que celui qui lui est ordiairement accordé.

R. P.

Aménagement et dérangement

On refuse à Renault le droit de s'agrandir à Billancourt. Raisons valables : gaspillage humain, technique, économique de la concentration urbaine. Il doit chercher, près d'une ville de province, terrain, facilités d'approvisionnement, main-d'œuvre.

La région de Rouen offre un terrain, la voie fluviale de la Seine, une main-d'œuvre abondante, libérée par la crise du textile (chômage partiel endémique, bas salaires par suite de la concurrence).

Mais des parcelles du terrain choisi par Renault sont achetées à prix d'or, afin de rendre l'installation impossible. Raison : l'opposition patronale craint une hausse de salaires à la suite d'une augmentation de l'emploi dans la région.

J. A.

★ *Défiances ouvrières* ★

L'ouvrier n'a rien contre l'augmentation de son rendement. Loin de là. Mais il a quelques raisons sérieuses de se méfier.

Il craint le chômage, catastrophe pire que toute autre pour lui. Que celui-ci soit d'origine technologique, économique ou commerciale, peu lui importe : il sait qu'il en est la victime toute désignée. Il sait aussi que cette épreuve atteindra plus cruellement et de préférence ceux de ses compagnons qui sur le marché du travail seront les moins aptes à se défendre, c'est-à-dire les faibles, les malades, les diminués, les inadaptés, les tout jeunes et les vieux. Il serait sans doute présomptueux d'affirmer que le développement de la productivité pourra être réalisé dans toutes les professions sans un effort de normalisation, de mécanisation et sans une étude nouvelle des postes, qui aboutira dans un grand nombre d'entre elles à de nouvelles spécialisations et, le cas échéant, à une compression des effectifs en surnombre. Il est possible par contre de ne procéder aux compressions qui se révéleraient

cessaires qu'avec le plus grand ménagement et suivant des odalités établies en accord avec les ouvriers. Les gains réasés par la productivité accrue pourraient, dans une certaine esure, être affectés à la constitution de pécules destinés à ciliter le reclassement des ouvriers victimes de ces compresons. Enfin la profession comme les collectivités ne devraient ouvoir éluder le problème du réemploi de ces chômeurs vicmes de la productivité dont elles sont en définitive bénéfiaires. Une politique de la main-d'œuvre de large envergure révèle à cet égard nécessaire, où les ouvriers auraient certaiement leur mot à dire, mais où les perspectives « au jour jour » du clocher et du métier devraient parfois céder le pas l'intérêt général et où les facteurs de finances à courte ue devraient tenir compte de l'élément humain en jeu : on eut envisager la construction d'ateliers spécialisés dans le emploi, la mise en œuvre de grands travaux, etc.

L'ouvrier redoute les cadences accélérées qu'il qualifie d'inernales. Il les redoute non pas tant en raison de l'effort hysique qu'elles pourront exiger de lui, mais à cause de état d'oppression où elles risquent de l'emprisonner pour ongtemps en amenuisant sa résistance spirituelle, en détruiant la solidarité ouvrière et en portant atteinte à sa dignité. oujours possible. Souvent ignorées à l'échelon directorial, ces adences risquent d'être fort réelles à l'échelon d'exécution : ouvrier le sait bien, sans qu'il puisse toujours s'en plaindre uvertement. En permettant aux commissions d'hygiène et de écurité, voire à des commissions spécialisées, de signaler les xcès dans ce domaine, on pourra cependant prémunir les uvriers contre ces « cadences infernales ».

L'ouvrier doute qu'on ne puisse jamais faire appel à sa ollaboration autrement que dans un langage ou plutôt un ionologue d'exploitant à exploité où le droit de réponse ne ui est pas accordé. Il est indispensable de créer un climat noral de confiance et de loyauté à l'intérieur de l'entreprise. l est indispensable de proposer des formules simples d'intéessement à la production, facilement compréhensibles, aisément contrôlables et en tous cas exemptes de chausse-trapes; a formule « de verre » est la meilleure d'où sont éliminés ous éléments pouvant prêter à contestations ou décrivant de 'oukase patronal tels que les notions d'amortissement, d'inestissements ou même de résultats d'origine spéculative. La

formule employée ne doit pas aboutir à une restriction des avantages actuellement recueillis, mais s'y ajouter, faute de quoi elle serait un attrape-nigaud. Enfin la formule doit avoir un caractère de constance indiscutable en ce sens qu'elle ne puisse être modifiée avant un certain temps préalablement déterminé. Il est certain que l'ouvrier ne saurait accepter une formule dont le maintien serait conditionné par le bon vouloir patronal. Il va sans dire que la révision impromptu d'une formule dont l'application se serait révélée comme largement bénéficiaire pour l'ouvrier, ne pourrait être considérée par lui comme régulière et anéantirait la confiance respective nécessaire.

P. F.

★ *La ruche et les réseaux* ★

Si l'on demande à l'industriel moyen d'aujourd'hui comment il se représente les techniques d'accroissement de la productivité, il est bien rare qu'il ne réponde pas tout d'abord en invoquant Taylor, Ford et le travail à la chaîne. Pour sa propre part, d'ailleurs, il se reconnaît fort peu taylorisé; son entreprise, de dimensions modestes, ne lui donne pas l'occasion de fabrications en chaîne bien spectaculaires. De plus, il est bien rare qu'il n'ait pas, contre le taylorisme et le travail à la chaîne, quelque bonne réserve d'arguments humains et spiritualistes... En quoi, dit-on, il se rencontre avec une réaction instinctive de l'ouvrier lui-même, qui craint de voir le thème de la productivité industrielle se traduire, en ce qui le concerne, par un peu plus d'asservissement, et freine en conséquence.

Mais c'est au fond une vue des choses déjà fort archaïque. C'est en 1920 qu'il était naturel de conjuguer de la sorte productivité, taylorisme et travail à la chaîne. Taylor et Ford avaient conçu l'usine comme une ruche. En 1952 ce n'est plus du tout aussi vrai, et cela risque de l'être de moins en moins. Tout simplement parce que le machinisme lui-même évolue et qu'en 1952 on peut mettre en œuvre, et surtout *concevoir*

ype d'équipement machiniste qui permette la production grande quantité, avec beaucoup plus de précision s'il est oin, et sans du tout exiger l'asservissement ouvrier auquel utit le taylorisme.

e taylorisme était une étape nécessaire du progrès de la ductivité. Car il a été la première analyse rationnelle des naînements de gestes nécessaires à une fabrication com-e. Mais précisément il a fourni sa matière au machi-ne d'aujourd'hui. Car l'idée animatrice de celui-ci est que un de ces gestes peut le plus souvent être substitué par tion d'un mécanisme possédant en lui-même les régula-s qui assureront l'exécution optimum du geste en question. nt aux chaînes géantes, il n'est pas sûr que le machi-ne à venir en ait toujours besoin. De sorte que, bien com-et judicieusement organisé, ce machinisme pourrait bien tituer une vitalité nouvelle aux entreprises de moyenne ension. La production en grande partie ne s'en poursuit t que mieux, et l'homme, à proportion, se verrait réservées âches de contrôle global, plus intéressantes et plus libres.

e problème de la productivité est désormais un événement ain captivant pour quiconque veut en tirer quelque leçon les réformes souhaitables... de notre propre entendement. , à la vraie échelle humaine d'aujourd'hui, qui est mon-e, nous ne pourrons dominer le problème si nous ne savons tre sur pied un type vraiment nouveau de pensée logique fficace.

a productivité est, en effet, essentiellement une affaire de aux bien construits et bien réglés. Il s'agit en effet pour mme de faire des objets complexes, de réaliser des dis-tifs complexes, d'assurer des distributions et des équilibres complexes. Mais la complexité en question n'est plus tique complexité, confuse, appréciée qualitativement par oup d'œil global de l'expert qui évalue; ce doit être une plexité pensée dans son unité, mais dont toutes les com-ntes sont dominées par l'esprit et distinctement évocables olonté, suivant les besoins et les circonstances qui com-dent le recours aux détails. Or il est un appareil mental précisément permet cela : c'est le *réseau*. Les mathéma-es commencent à s'apercevoir de l'intérêt de ce thème ude désormais surgi à leur horizon.

On peut s'apprendre à soi-même à penser par réseaux. C'est peut-être un secret instinctif des grands hommes d'action, obligés qu'ils sont d'en dominer d'assez haut tous les fils. Mais il semble qu'aujourd'hui, à une échelle plus modeste, l'esprit humain ait besoin de s'ouvrir un peu plus à cette forme de la pensée. Car il est des réseaux cohérents et efficaces. Mais ceux que l'on construit un peu au hasard à partir d'un système de pensée exclusivement conceptuelle sont, très souvent, grossièrement défectueux.

Nous sommes habitués au concept, tant comme outil de prise sur les choses, que comme reflet d'une conscience individuelle. Notre double tradition grecque et cartésienne nous a donné cette tournure première de l'esprit, qui certes a fait ses preuves. Mais aujourd'hui il n'est plus de mise que l'entendement humain se fige dans cet acquis. Sinon nous verrons échapper indéfiniment à notre intelligence et à nos actions les objets qu'il est désormais vital pour notre humanité de dominer.

D. D.

★ *Le droit et le fait* ★

Vers l'an 1945/1946, la mode était aux nationalisations, au point qu'à un grand concours d'accès à un grand corps d'État, on posa, paraît-il, la question suivante : Rédiger une loi (avec son exposé de motifs) de nationalisation de la sidérurgie.

A l'une de ces épreuves, un de nos collaborateurs rencontre un brillant impétrant qui paraissait fort satisfait (et à juste titre, car il fut reçu) du sujet et de la façon dont il l'avait traité. Notre collaborateur, fort ignorant (il y a des ignorants même à *La Vie Intellectuelle*), compatissait aux difficultés du candidat. « Mais vous aviez appris où se trouvait la sidérurgie française ? Vous vous souveniez de la distribution des entreprises suivant leur volume de 1 à 20.000 ouvriers ? Vous vous y connaissiez en produits sidérurgiques ? Nationalisez-vous jusqu'au fini, au demi-fini, aux industries de transformation ? etc. » Le candidat balaya toutes ces inquiétudes :

Aucune importance, il n'y avait qu'à se souvenir de la tionalisation des banques, des assurances, des mines, de lectricité, du gaz, etc., et j'avais étudié tout cela. C'est ctualité. J'ai transposé. Ce qui importait c'était la forme idique. »

Indication pour rassurer les âmes anxieuses. La France ne que pas demain la dictature des technocrates.

H. M.

★ *Beau départ, freins puissants* ★

La modernisation de l'industrie française se heurte à de nbreuses résistances d'origines diverses : la vanité natio- e des Français, leur peu de sympathie pour les chiffres, nertie des patrons, encouragée par le protectionnisme dont ont su s'entourer, l'inertie des masses ouvrières et, enfin, sécration suprême d'une matière importante, une légis- ion fiscale méticuleusement rétrograde.

Dans les conférences où des « missionnaires » américains ontent leurs voyages, la réaction du public est trop souvent e pour partie d'esprit critique et pour partie de vanité ionale froissée. La France n'a rien à apprendre, dit-on, is, au contraire, c'est nous qui devrions donner des conseils 'étranger. Et de rappeler que pendant la guerre 1914-1918 is étions l'arsenal des Alliés. Faute de comprendre l'évo- ion économique des quarante dernières années, on se use à voir notre retard. Et plus le milieu est cultivé, plus te réaction est vive. Parler de productivité devant un litoire polytechnicien, c'est faire surgir cette peur du ridi- e qui est toujours prête à se manifester en de tels lieux.

Un semblable respect humain s'attache en France à tout qui est chiffres et statistiques. Grâce à une formation pure- nt juridique, les économistes préfèrent en général ne sidérer ni les faits ni les chiffres, mais partir sur de ndes idées pour résoudre les problèmes concrets. A la une du Conseil économique, le représentant des petites et

moyennes Entreprises, devant une argumentation serrée
chiffrée de M. Philip, a proclamé ne pas connaître l'enivrar
volupté des chiffres et s'en est tenu à des arguments pu
ment abstraits. Ce mépris de la connaissance des fai
chiffrés ou non, est partagé par le budget qui refuse systém
tiquement des petites sommes pour des enquêtes qui perm
traient d'en économiser de bien plus grandes. Bref, l'étu
systématique des faits répugne au tempérament françai
Établir directement des normes pour des vêtements de trav
rationnels au lieu de prendre celles des habits du dimanch
même si cela permet de gagner cinquante pour cent
temps de coupe et de couture, apparaît toujours un thème
chansonniers plutôt qu'une chose sérieuse.

C'est peut-être parce qu'il est environné d'une telle atm
sphère, que le patronat répugne à prendre des mesures
rationalisation; c'est aussi parce qu'il bénéficie de protectio
de toutes sortes. A côté de toutes celles dont nous avons dé
parlé [1], se manifeste même un phénomène curieux et p
connu qu'a révélé la mesure systématique de la productivi
des entreprises. Quand une section d'usine particulièreme
bien organisée par un ingénieur permet des gains substanti
sur les prix de revient, il est bien rare que les autres dépa
tements ne profitent pas de cette position favorisée po
« jouer sur le velours » et ne pas se moderniser. Ainsi, te
usine de chaussures, imbattable sur la semelle, se traîne-t-e
lamentablement en queue de ses concurrents pour la tige
l'assemblage : elle peut néanmoins tenir le prix du marc

Il est juste de dire que les résistances syndicales so
nombreuses et particulièrement mal venues. Que le progr
soit la chose du patron, c'est évident, mais l'atmosphère
collaboration et d'équipe dans laquelle il doit être acquis
mal compris de la masse. La productivité apparaît trop so
vent aux ouvriers comme une monnaie d'échange pour d
plus hauts salaires et non pas comme la cause unique de
hauts salaires, ce qu'elle est. Trompée par la propagan
d'extrême-gauche, qui a toujours pour effet de faire m
poser les problèmes, et dégoûtée, à juste titre, de certai
trains de vie et de certaines attitudes, la classe ouvrière n
pas encore compris qu'à longue échéance, quel qu'en soit

1. Voir *Le problème social est mal posé*, dans *La Vie Intell*
tuelle, avril 1951.

bénéficiaire immédiat, l'augmentation de la productivité ne peut que lui profiter. Or, avec le syndicalisme faible que nous connaissons en France, les dirigeants sont pris entre leur désir d'augmenter la productivité et la revendication de leurs adhérents. Les dirigeants compréhensifs risquent de perdre le contact de leurs troupes, tant du militant de base, attaché à la lutte de tous les jours, que de l'organisation locale ou spécialisée, forcée de surenchérir sur les autres syndicats. Telle est l'explication de la crise que vient de subir ces jours-ci la C.F.T.C.

Enfin, *last but not least,* le fisc étouffe les quelques velléités de progrès qui auraient survécu à ces épreuves systématiques. Deux exemples : la taxe à la production frappe doublement l'outillage et, de ce fait, rend inintéressant tout gain de rendement qui n'atteint pas son taux, c'est-à-dire seize pour cent. Par ailleurs, la définition fiscale de l'artisan comprend la condition qu'il n'utilise aucun moyen mécanique de production. Et sous le regard bienveillant des élus du peuple et de la direction des impôts, ces textes continuent à arrêter l'expansion industrielle française.

La gravité du mal vient de ce que les causes sont multiples : il faut bien du courage et du temps pour agir sur les unes et sur les autres. Néanmoins, depuis deux ans, un effort considérable a été fait, qui a eu des résultats appréciables. Certes, le rendement n'a pas augmenté d'une quantité considérable en France, mais le climat général, tant du public que des patrons, des syndicats et même de l'administration, a changé. Quelques réalisations ont même été entreprises. C'est pourquoi, ce n'est pas au moment où l'avenir apparaît enfin assuré qu'il faut perdre espoir et jeter le manche après la cognée.

J. D.

Cet ensemble a été composé par :

Jean Albert, Dominique Dubarle, Jacques Dumontier, Paul Fresnes, Alfred Frish, Jacques Icard, Henri Muller, René Parès, Jean Thomas.

FRANÇOIS MAURIAC, PRIX NOBEL

Après Faulkner voici Mauriac. L'académie chargée de distribuer le prix Nobel aime vraiment la diversité. L'art de notre romancier bordelais, avec sa manière nette, précise, directe et rapide de fouiller les âmes impures et de peindre les paysages étouffants, est très éloigné de l'art du romancier américain procédant par grandes vagues verbales, par longues descriptions concentriques dans son approche des forces élémentaires et sacrées qui animent les personnages simples de ses livres. Et si nous remontons encore de quelques années le palmarès Nobel, quelle distance ne trouvons-nous pas entre Mauriac et Gide, qui pourtant furent amis, entre celui qui accepte, l'âme en sueur, une lueur de malice au coin de son œil vif, d'être chrétien, et celui qui ne voulut jamais se contraindre qu'à porter les croix naturelles ; entre le vieil abonné bourgeois du trajet Paris-Bordeaux et le Normand qui, toujours hésitant, revenait d'Italie, d'Arabie ou de Russie ; entre le romantique dépouillé et le pur classique dont le visage pourtant était trempé de larmes.

Oui, Mauriac, comme tous les êtres de feu, comme toutes les âmes complexes, est difficile à situer, à retenir ou à fixer. Il est nerveux, sensible, sincère. Il gagne sur tous les tableaux, et pourtant il met toute sa mise sur un seul, mais c'est un tableau qui lui est personnellement réservé. Il est excellent poète et grand prosateur. Il nous a conquis d'abord par ses romans brusques, brefs et vifs, chargés d'électricité, dans lesquels il libérait son insupportable tourment d'être inexorablement, depuis son enfance et jusqu'à la mort, chrétien, bourgeois et bordelais. Nous avons aimé ses livres de critique et ses articles. Nous avons applaudi ses pièces de théâtre. Et la chance n'a jamais abandonné ce prince

des lettres et des vignes depuis le jour où Barrès l'accueillit magnifiquement alors qu'il débarquait à Paris n'ayant pour tout bagage dans sa valise, en dehors de son inscription à l'École des Chartes, que le manuscrit des Mains jointes, *jusqu'à ce prix Nobel qu'il n'a point demandé, mais qui vient couronner un talent d'écrivain incontestable, une œuvre tout entière consacrée à la difficulté d'être homme et de vivre en chrétien, puis une sorte de génie moraliste qui, tout en s'inscrivant naturellement dans notre tradition, la renouvelle et fait lever en nous le souvenir de ce Pascal et de ce Racine qu'il aime. Toujours le double registre, le registre réservé qui lui fait placer de pures clartés au cœur d'une œuvre sombre, celles qu'on trouve, par exemple, dans son livre sur* Le Jeudi saint *ou dans son roman sur* Le mystère Frontenac. *C'est sans doute l'admirateur et l'émule français du Rembrandt aquafortiste que l'académie suédoise récompense aujourd'hui.*

Ici, il nous plaît aussi de nous souvenir que François Mauriac fut toujours un écrivain engagé, un homme qui ne savait se servir que de sa plume sans doute, mais qui mit celle-ci sans relâche, avec une totale indépendance, au service de toutes les causes, même apparemment contradictoires, qui successivement lui parurent justes. Il osa dans Temps Présent, *alors qu'il venait de finir d'apprendre son métier de polémiste à* L'Écho de Paris, *livrer bataille contre le fascisme et contre Franco, déchaînant à ses chausses la meute de tous ceux qui pensent peut-être bien mais qui réagissent mal. La Résistance le trouva à son poste. La Libération lui ayant définitivement conquis ce haut-parleur qu'est* Le Figaro *tiré à 400.000 exemplaires, il l'utilise à prêcher la clémence d'abord, à lutter contre le communisme ensuite, avec une verve intarissable, avec cette même sensibilité frémissante et trop personnelle qu'il apporte à écrire chacun de ses articles.*

Ce grand passionné calculateur est certes engagé à

fond. Mais il reste libre dans toutes les batailles qu'il mène, libre de regretter s'il comprend qu'il a été injuste envers un homme, libre de se reprendre s'il voit qu'il s'est trompé. Ses regrets comme ses reprises n'altèrent pas sa ligne de vie, car ils trouvent leur raison d'être dans un sens profond de l'humain. Et nous nous souvenons de cet extraordinaire enterrement d'Emmanuel Mounier dans la petite église de Châtenay-Malabry, où tous les jeunes hommes d'une génération, croyants ou incroyants, s'étaient précipités pour rendre un dernier hommage à celui dont la mort soudaine les laissait désemparés. Mauriac, qui quelques semaines avant ferraillait durement contre Mounier, était là. Il y eut même, au cours de cette cérémonie, un moment à la fois grandiose et misérable, celui où le corbillard quittant l'église, on appela d'abord, selon le protocole, les académiciens, si bien que Mauriac se trouva tout à coup seul, devant nous, à conduire vers sa dernière demeure, sur cette triste route de banlieue, mince et voûté dans son inévitable pelisse, celui qu'il attaquait la veille encore, mais qui restait, et cela il l'avait senti profondément, son frère dans la foi au Christ.

Inclassable et grand Mauriac! je l'imagine au lendemain de ce prix Nobel, qui le réjouit et qui l'accable, fuyant Paris, prenant comme de coutume la route de Bordeaux, retournant vers son enfance, retrouvant avec joie Malagar, ses vignes, ses charmilles, son potager et sa terrasse d'où l'on aperçoit la sombre cime de la forêt landaise, secouant les tracas comme un pur sang les mouches qui l'agacent, reprenant force jour après jour auprès de cette terre chaude et sèche dont il n'a jamais pu s'arracher longtemps, et goûtant enfin, dans la modeste église de son village, la vanité de ces grands honneurs inutiles et brillants qu'il a tout de même amoureusement savourés.

GEORGES HOURDIN.

Chroniques

LITTERATURE

Les romans

Parvenu aux « œuvres complètes », François Mauriac ne emble pas pour autant voué à compléter son œuvre, c'est-à-ire à ne lui ajouter que pour montrer qu'elle est déjà faite. lle se fait toujours. Le vingt-troisième roman n'est pas un out de chaîne qui pend, attendant d'être réuni à l'autre et e clore à jamais. La seule question qui se pose clairement st celle-ci : François Mauriac est-il avec nous, avec nos sou-is, avec notre temps ? Ou bien surplombe-t-il notre monde, à éfaut de pouvoir y vivre ? *Galigaï* [1] m'assure, quant à moi, ue le roman (quelle que soit l'idéologie) installe le romancier u plus profond du fossé, et le rive à la commune existence, t le force à déguster la boue de tous. Il faut ne pas vouloir ire pour croire que le monde du roman de Mauriac est un *utre,* n'est pas celui qu'on appelle ici « noir », là « existen-ialiste », ailleurs « néo-naturaliste » ou bien « américain ». es appellations incontrôlées n'ont pas de sens. On prête au nonde plusieurs significations, il ne nous prête à nous qu'un eul contenu.

Galigaï est l'histoire d'un ignoble marché entre un couple mpêché de s'aimer par le bon goût des autres et un couple mpêché de s'aimer par le dégoût de l'un des partenaires. Si Nicolas accepte de se fiancer à Agathe qu'il hait et qui l'aime,

1. François Mauriac, *Galigaï* (Flammarion).

Marie pourra se rendre au rendez-vous de Gilles. Le récit est bref comme une tragédie réduite à la pointe des passions. Mais quels coups assène Mauriac et quelle longue torture il inflige en si peu de mots aux êtres qu'il invente ! Le fibrome de la page 1, les mouches et les détritus de la page 2, le cou décharné de la page 3, la vieille chouette de la page 4 (etc., etc.), comment pourrions-nous nous y tromper ? François Mauriac est bien de notre temps, Mauriac est avec nous. Qu'on décrive la bourgeoisie par le dessous, comme lui, ou par le dessus, comme Sartre, c'est toujours la même fureur implacable. Mauriac est un pamphlétaire. Il peint des êtres écrasés, mais il a participé à leur écrasement. Ces êtres gluants comme des mouches à demi mortes, il les accable d'odeurs, de moisissures, de serviettes souillées, car il manie le croupissement aussi bien que Giraudoux le cristal. *Galigaï* n'est pas le roman de la chair, mais, du côté du romancier, le roman de la férocité, et celui du dégoût du côté des personnages. Le mot *pourri* cent fois revenant, croyez-vous qu'il soit là pour donner du relief ? Non, il manifeste l'essence d'un monde répétant son « rôle de cadavre ». Il pourrait être l'éternuement d'Asmodée, ayant soulevé le couvercle, il respire le marécage qu'il a juré de regarder jusqu'au bout. Et il est plus difficile de parler de ce marécage que de celui de Miller.

On pourrit aussi à l'air libre. La littérature aime les cadavres et révère la mort. Mais oserions-nous lire pour nous parfumer ? Nous ne comprenons rien à rien quand nos narines sont flattées et nous n'expliquons rien dans l'euphorie. Du dernier roman de Manès Sperber [2], que dire après Malraux, qui en écrit la préface et qui ne s'est dérangé que pour D. H. Lawrence et Faulkner ? Que c'est un chef-d'œuvre ? Assurément, on peut toujours le répéter. C'est vrai, c'est trop vrai. Qu'il faut absolument le lire, comme il fallut lire Lawrence et Faulkner ? Naturellement. Mais comment donner envie de le lire ? Quand j'aurais dit que cela se passe dans une Pologne vidée de ses Juifs par les Allemands et sous leur règne, entre Juifs qui acceptent dans leur propre extermination la vengeance de Dieu et Juifs qui n'acceptent que l'œuvre de l'homme et sa révolte contre le malheur, j'aurais peut-être

2. Manès Sperber, *Qu'une larme dans l'Océan* (Calmann-Lévy).

mesuré l'importance du sujet. Je puis ajouter que rien n'intéresse d'aussi près (*à brûle-pourpoint,* exactement) les chrétiens que nous sommes. Manès Sperber est un événement. Dans ses cadavres sur la neige, dans la nudité de son tragique, dans la force incomparable de son écriture, on ne cessera jamais de *reconnaître.* De reconnaître Malraux à qui il est lié par une extraordinaire parenté en profondeur qui n'a rien à voir avec une filiation ou une imitation. De reconnaître l'odeur même, le geste même du drame sans lequel notre siècle est un autre, est n'importe quel siècle. De reconnaître l'effort des meilleurs d'entre nous qui grattent les pierres noircies des ruines pour essayer d'y lire les inscriptions laissées par l'histoire.

Le XIX[e] siècle français et anglais est plein à craquer d'enfants misérables. Ce fut bientôt la mode du temps, comme aujourd'hui de faire du prêtre un héros romanesque. Une certaine nausée nous en est restée. Le romancier parlait de sa chambre bien chaude et mesurait la misère à l'aune de son ventre trop plein. Mohammed Dib [3], écrivain d'Algérie, ne nous donne aucune nausée. Son petit Omar grandit au fond de la faim, au fond du malheur, au fond de l'injustice et Mohammed Dib est avec lui. Omar vit avec sa mère, ses deux sœurs et sa grand'mère dans une grande maison sordide, *Dar Sbitar.* A l'école il récite : « La France est notre mère patrie », et décrit « une veillée au coin du feu ». Chez lui, la police et la misère, le froid et les ventres vides. Omar mendie des croûtons de pain. Sa mère, tuée de travail, l'insulte quand elle n'a plus d'espoir au cœur et il insulte sa mère quand il ne mâche plus que de l'angoisse. La grand'mère infirme pourrit et attire les chiens. Des arrestations donnent leur spectacle. Le militant Hamid parle au coin des rues. Les vieilles femmes disent qu'il met du vent dans les crânes. L'hiver ankylose, l'été terrifie. Omar a si faim que sa salive se durcit en écume. Il se pose des questions sur la révolte, sur la peur, sur la justice. Oh, il y a des joies dans la maison : quand arrive la tante et son paquet de croûtes de pain, quand le cousin offre un panier plein, quand l'idée de contrebande donne espoir, quand la récolte des poubelles est bonne. La vie continue.

Ce livre tout simple est terrible. Il tient sa force de sa voix

3. Mohammed Dib, *La Grande Maison* (Éd. du Seuil).

basse insistante, non des hautes déclarations. Mohammed Dib est un Dickens sans pitié ou un Jules Vallès plus ému. Il a voulu écrire le roman de la conscience algérienne, il y est parvenu.

Il est émouvant que ce soit en langue française.

GABRIEL VENAISSIN.

Les essais

Olga Womser raconte qu'une jeune ouvrière parlait ainsi à son bébé : « Tu vois, je n'ai jamais le temps de raccommoder les chaussettes. Ça ne fait rien, nous raccommoderons les chaussettes quand nous serons heureuse ! » Si le mari s'était trouvé entendre la réflexion, peut-être qu'il eût remarqué : « Visser des boulons du matin au soir, crois-tu que c'est plus drôle ? » Mais il se fût révélé injuste, car la plainte de l'ouvrière ne concernait pas le ravaudage des chaussettes, mais les chaussettes-en-plus-du-travail-salarié. S'il nous fallait un symbole de la condition féminine, nous pourrions donc très gravement le trouver dans les chaussettes... Ceci pour tout de suite dire combien l'écriture d'Olga Womser est directe, familière. Qualité qui n'ôte rien au sérieux du raisonnement, à laquelle plutôt nous devons la force de conviction de cet essai, *La Femme dans l'Histoire* [1], dont le but est ainsi défini dès l'Introduction : « ... Déterminer l'apport féminin à chaque époque, mais sans le couper du contexte, dans ses imbrications avec l'évolution du monde. »

Car la femme est faite pour rester femme. Loin du féminisme qui déféminise, masculinise, tend à amputer l'humanité de sa moitié constitutive ! Des suffragettes sans grâce aux gestes garçonniers pouvait-on attendre beaucoup plus que la revendication d'un code et la proclamation de stériles

1. *La Femme dans l'Histoire*, par Olga Womser (chez Corrêa), troisième volume d'une collection dirigée par l'auteur et à laquelle nous devons le remarquable essai sur *L'Homme et la Mort dans l'Histoire*, d'Edgar Morin, dont il a été rendu compte dans *La Vie Intellectuelle* (octobre 1952).

m'as-tu vue » ? Quand George Sand parle des droits que le ariage *seul* enlève aux femmes, que le célibat leur conserve, 'oublie-t-elle point que la femme célibataire n'est guère ieux dotée que l'épouse (surtout dans la société de 1848...) ? e doute-t-elle que — dans ses écrits et dans ses actes — le renforce l'alternative de Proudhon : « Ou ménagère ou ourtisane ? »

Qu'est-ce à dire, sinon que d'aspirer à des modifications de seule condition féminine, non seulement limite les chances e succès, mais aussi mutile ce que l'on veut épanouir ? « Si onvaincues qu'aient été les suffragettes de tous les pays, écrit lga Womser, elles ont été plus ou moins de grands Don Quiotte se battant contre de tout petits moulins qui ne leur ont is toujours servi la meilleure farine, même quand elles ont é admises elles-mêmes à souffler sur leurs ailes. »

Le problème de la dignité féminine ne doit donc pas être éparé du problème de la dignité humaine. De fait, les régies, les époques où quelques hommes en briment un grand ombre d'autres se trouvent être les plus injustes à l'égard e la femme. Cependant que les sociétés de plein développeent cessent de confiner la femme dans ses traditionnelles ttributions (les trois K de la trilogie allemande : Kinder, Kirche, Küche — enfants, église, cuisine), lui accordent utant qu'à l'homme contre un service égal. Le travail des emmes a ses laudateurs partout, aussi bien dans les pays où s'ajoute pour la plupart d'entre elles aux besognes domestiues (France, Italie, Angleterre) que dans ceux dont l'équilire social ou le confort ménager (U.R.S.S., Amérique) garanssent un délassement à l'ouvrière. L'examen des conditions e vie de la femme américaine et russe n'aboutit point quand ême à un enthousiasme délirant. Il y a progrès, incontesablement, et surtout garantie d'élargissement de ce progrès. lais on peut se demander, avec Olga Womser, si une cerine incompatibilité entre le travail extérieur et les responsailités maternelles n'est pas, au fond, liée à la condition même e la femme. Une solution, ou plusieurs, sont sans doute posbles. Nous ne pensons pas que ce soit seulement du côté des rèches, des maisons d'enfants dont s'enorgueillissent les pays ocialistes.

Les trois cent cinquante pages de cet essai — l'un des deux u trois meilleurs de l'année — ne concluent point. Le sens

du progrès y est esquissé. Cela suffit. Il y aura longtemps encore des chaussettes à repriser dans tous les ménages. Un jour viendra où la femme ne jugera pas ce travail pire que n'importe quel autre (le même jour — pourquoi pas ? — où l'homme fera la vaisselle de bon cœur). Ce n'est pas à dire — et Olga Womser ne le dit pas — que « la vie humble au travaux ennuyeux » suffira pleinement à la générosité humaine. Mais l'ampleur de chaque destin s'accommodera des petites corvées, proportionnées qu'elles seront aux forces et non aux privilèges de chacun. L'héroïsme aura peut-être pris alors un autre visage.

L'héroïsme, à la lumière de la littérature présente et après lecture de l'essai de Charles Baudouin, *Le Triomphe du Héros* [2], il semble qu'on n'en connaisse le visage qu'au fond du passé, que l'avenir se doive de le débaptiser et, pour lui donner un nouveau nom, attende qu'il ressuscite des limbes contemporaines. Le temps du héros est l'imparfait. Selon Charles Baudouin (dont le propos est la psychanalyse du mythe héroïque), le lieu privilégié pour l'étude du héros est la poésie épique. Il s'y meut, quant à lui, avec aisance, compare, empile, déroule, examine à la loupe, prend du recul, attrape au vol les causes naturelles, les décortique, joue du symbole et de l'illusionnisme sans jamais pourtant nous faire sourire. Tout lui est bon : Valmiki, Homère, Lucrèce, Virgile, Dante, Milton, Klopstock, Gœthe, Hugo (bien sûr) et Spitteler. D'une matière riche, il tire des éclairs peu artificiels, par frottement, par choc, sûr de lui, rompu aux exercices psychanalytiques.

Le mythe, dit-il, a échappé manifestement à l'esprit du poète, qui a cru faire œuvre tantôt historique, tantôt morale. Qui a effectivement fait à la fois œuvre morale et historique. Au-dessus — ou au-dessous — de la conscience poétique, le mythe héroïque a étalé un réseau des radicelles tenaces, habilement mises à nu par Charles Baudouin. Unité donc, dans la diversité. Ou « inconscient collectif ». Après les travaux de Jung et d'Otto Ranck, *Le Triomphe du Héros* a le rare mérite de n'avoir pas même les défauts de ses qualités. Plus la fouille est acharnée dans le terreau épique et plus les joyaux déterrés sont éclatants... Science, sans doute, mais dans la clarté d'images non équivoques.

2. *Le Triomphe du Héros*, par Charles Baudouin (Plon).

Ceux d'entre nos contemporains qui ont besoin de héros se urnent vers Closterman ou Herzog s'ils aiment le muscle, rs le Dr Albert Schweitzer s'ils sont pour la primauté de sprit. Schweitzer, Alsacien, médecin, théologien protestant organiste, a été par Einstein décrété « un grand homme » juché par Gilbert Cesbron — qui s'y connaît en *saints* — r les autels de la vénération juvénile[3]. Nous, on veut bien. ce que le médecin de Lambaréné dit de lui-même dans *l'orée de la forêt vierge*[4] ne contredit pas tout à fait ces sertions (le musicien y est discret, le théologien prudent, le édecin indubitablement dévoué), rien ne nous paraît par ntre porter au-dessus de la moyenne les vertus du colon. Le contact des Noirs du Gabon avec l'intelligence du Schweitzer a donné des découvertes qui vont du sensa- nnel (le travail des indigènes serait payé *bien plus qu'il ne ut*) au cynique (« Je reste près d'eux et je les fais tant tra- iller que leur peau brune ruisselle de sueur »), en passant r un conservatisme obscurantiste du genre de : « A mon is, il ne serait pas nécessaire de donner une instruction ès poussée aux indigènes des peuples primitifs » — car « le classement par le haut est un malheur pour beaucoup des eilleurs parmi eux ».

Le « bon » docteur qui prêche l'amour universel a le cœur sez vaste pour déplorer les malheurs des colonisés tout en fendant les nécessités de la colonisation et du capital. Afin ue celui-ci, investi dans les entreprises coloniales, produise n intérêt, il faut « produire le plus possible ». Conséquen- s : travail forcé et importation d'eau-de-vie. Responsabi- és ; nulle part, dit le fondateur de Lambaréné, puisqu'il y a, dans son esprit, pas la plus légère ombre de soupçon sujet des *nécessités* capitalistes. Voilà comment on satis- it tout le monde et son père... C'est un signe de l'époque, rès tout, que l'on mette au pinacle un brave homme pourvu un peu de bonne volonté et de beaucoup de bons sentiments.

MAURICE CHAVARDÈS.

3. *Le grand Docteur blanc*, par Marianne Monestier, préface de lbert Cesbron (La Table ronde).

4. *A l'orée de la forêt vierge*, par Albert Schweitzer (Albin ichel).

Notes de lecture

Destins exemplaires, par André Maurois (Plon). — A la lumière de Napoléon, de Vauvenargues, de Tchékhov, un destin au moins se révèle comme exemplaire : celui de l'auteur...

Le pont de la rivière Kwaï, par Pierre Boulle (Julliard). — Si le Pirée n'était pas un homme, un pont-modèle, celui du colonel Nicholson, est pourvu à la dignité de principal héros de roman. Le sens de l'Histoire.

L'étoile de Jean Cocteau, par J.-P. Millecam (éd. du Rocher, Monaco). — « Les miroirs feraient bien de réfléchir avant de renvoyer les images. »

Joies et douleurs d'une belle excentrique, par Élise Jouhandeau (Le Portulan-Flammarion). — Élise tire son style de ne point en avoir et sa notoriété de la lessive en famille.

Le fichier parisien, par Montherlant (La Palatine). — S'il y a une justice en enfer, Montherlant se verra condamné à avoir une toupie pour âme, cependant que son corps tourbillonnera en sens inverse. — Application infernale du principe d'Alternance.

Le monde du sexe, par Henry Miller (Corrêa). — « Je n'omets pas que le sang de cochon sert à fixer l'or » (Claudel).

Poèmes choisis, par Géo Libbrecht (P. Seghers). — Chacun de ses vers est une phrase assommée par un diamant.

Le style au microscope, par Criticus (Calmann-Lévy). — Cherche des puces dans les crinières des poux.

THEATRE

Si l'on excepte Pirandello, qui n'est plus tout à fait un contemporain, les auteurs italiens d'aujourd'hui sont peu joués à Paris. Profitons de l'occasion que nous offrent aujourd'hui le Théâtre de la Renaissance en montant *Madame Filoumé,* de l'acteur-auteur napolitain Eduardo de Filippo, et le jeune Théâtre Babylone en présentant *Velca,* de Tullio Pinelli.

Le second spectacle nous semble plus intéressant que le premier. Il s'agit d'un drame de la vie paysanne dans le style « vériste » de certains films italiens. Une jeune fille renonce à son fiancé pour épouser un riche propriétaire beaucoup plus âgé qu'elle; « avoir du bien » est en elle une passion si profonde qu'elle trahit son mari pour avoir l'enfant que celui-ci ne peut lui donner et qui sera avant tout « l'héritier »; ensuite elle se fera complice du meurtre qui doit la débarrasser du père, son ancien fiancé. La première partie de *Velca* est une espèce de tragédie campagnarde, dont la lenteur est exigée par la violence même de l'action; le metteur en scène, M. José Quaglio, a très heureusement fait ressortir le drame sur un fond paisible de vie quotidienne; il a tiré le meilleur parti d'une jeune troupe qui, visiblement, aime le travail bien fait.

La seconde partie montre la revanche de l'amour. La passion d' « avoir » n'a pas déshumanisé la jeune femme : elle ne peut survivre à celui qu'elle a condamné. Le metteur en scène et les acteurs ne sont pas en cause : l'œuvre ne s'impose plus; l'action s'exténue en explication.

Quant à *Madame Filoumé,* il est difficile de savoir ce qu'est l'œuvre d'Eduardo de Filippo à travers la traduction d'Audiberti et la présentation de Jean Darcante. C'est sans doute une pièce d'acteur, toute en mouvement comme une improvisation, mêlant le sarcasme à la bouffonnerie, l'amertume à la bonne humeur, où le mauvais goût n'est peut-être qu'une couleur de la vérité; et puis, il y doit y avoir le patois napolitain... A la Renaissance, le premier acte fait penser à un Bernstein que le soleil de Naples aurait converti au vaudeville; le second évoque Henry Bataille méditant sur l'enfance d'une prostituée; le troisième nous montre comment de respectueuse elle devient respectable, nous rappelant que, en morale du moins, Alexandre Dumas fils est supérieur à Jean-Paul Sartre.

Mme Filoumé vit depuis vingt-cinq ans avec un riche confiseur de Naples, qui l'a tirée d'un lieu peu convenable. Le rideau se lève au moment où elle vient de simuler l'agonie pour obtenir un mariage *in extremis*; plus exactement, au moment où, juste après le départ du prêtre, elle apprend à M. Domenico Soriano que son épouse jouit d'une excellente santé; situation d'autant plus cocasse que le dit Domenico se disposait à célébrer avec la jeune infirmière le passage de Mme Filoumé dans un monde meilleur. Hélas ! il faut l'a-

vouer, les bons sentiments surgissent, et, avec eux, la mauvaise littérature. Mme Filoumé est *aussi* une bonne mère : elle a joué la comédie de la mourante pour assurer à ses trois grands garçons une situation honorable; et comme les trois grands garçons ignorent qu'elle est leur mère, il faut le leur dire... Et ce n'est pas fini : l'un d'eux est le fils de Domenico; après les débordements du sentiment maternel, l'éveil du sentiment paternel... Voici alors que le père veut savoir lequel est son fils, ce qui est assez naturel : mais la mère entend bien donner un papa riche à ses trois gars. Heureusement, la Madone est là, elle qui a toujours montré le bon chemin à Mme Filoumé, même quand celui qu'elle suivait n'était pas très droit... La critique a célébré le talent de Mme Valentine Tessier : le temps où celle-ci jouait à côté de Copeau et de Jouvet est décidément très loin.

La pitoyable histoire de *Roméo et Juliette* a illustré le nom de Vérone et Molière a situé son *Dom Juan* en Sicile. Ainsi, nous ne quittons pas l'Italie en allant à la Comédie-Française. Mais cette transition reste d'ordre strictement géographique.

La pièce que l'on peut voir salle du Luxembourg n'est pas une adaptation de la tragédie de Shakespeare par M. Jean Sarment : c'est une œuvre née de la collaboration de Shakespeare et de M. Jean Sarment. Jadis, M. Jean Cocteau avait, si l'on peut dire, « essentialisé » *Roméo et Juliette*; son alchimie avait opéré une véritable réduction à l'essentiel qui se donnait comme un simple « prétexte à mise en scène » : ceux qui, en 1924, ont assisté aux Soirées de Paris, n'ont pas oublié l'étonnante féerie tragique. M. Jean Sarment a taillé dans le texte de Shakespeare une pièce à sa mesure; ses allégements sont souvent heureux, dans le dernier acte, par exemple, où ils nous épargnent le récit de ce que nous savons; mais il n'est pas sûr que cette simplification intensifie la puissance dramatique de l'action et le rayonnement poétique du style; elle accuse plutôt tout ce qui peut faire vibrer la corde sentimentale... ce qu'il y a de moins bon dans Musset et de meilleur dans « le courrier du cœur ».

En relisant le texte de Shakespeare, le tragique semble naître de l'amour même; ceux qui aiment sont mis au livre d'infortune, *misfortune's book*; les malentendus s'accumulent, mais en dessinant une courbe si nette qu'elle ne peut être

œuvre du hasard : une volonté mystérieuse unit amour et ort.

La fatalité de l'amour qui tue, voilà ce qui crée le climat agique de la pièce : il ne suffit donc pas d'évoquer la haine es deux familles ennemies, la vieille lutte des Montaigu et es Capulet; les mouvements de foule bien réglés et les duels ux cliquetis fougueusement rythmés sont importants, mais ne eprésentent qu'un aspect extérieur de la mise en scène. I. Julien Bertheau, on l'a vu dans *Œdipe roi,* n'a rien d'un agicien : il est plus à son aise avec M. Jean Sarment qu'avec hakespeare. Sous sa direction, Mme Renée Faure et M. Fal- on jouent un beau drame d'amour, mais sans le tragique de amour.

La crise actuelle de la Comédie-Française, on le voit bien, st une crise de metteur en scène. Rien à dire sur le choix es pièces inscrites au répertoire quand elles s'appellent *Edipe roi, Roméo et Juliette, Dom Juan,* ou même *Le Léga- aire universel.* Si les costumes ne sont pas toujours conçus n vue de l'ensemble mouvant et coloré qu'offre la scène à haque instant ou si le décor n'est souvent qu'un beau cadre t non un décor qui joue, ce n'est la faute ni des costumiers i du peintre. Enfin, la troupe est excellente. Allez voir *Les ourberies de Scapin* : les galères avec leurs mâts dans la umière, quel tableau ! (signé de Mme Lalique); quelle fan- isie, quel entrain chez les vieux qui abusent des trucs, chez s jeunes qui pensent un peu trop au cirque... mais on ne garde pas trop au détail et l'on serait pleinement satisfait i le metteur en scène, M. Jean Meyer, n'avait joué un capin conscient et organisé, un Scapin jouant Scapin et alentissant l'action par le plaisir qu'il prend à s'écouter.

Avant *Les Fourberies,* vous verrez *Dom Juan.* Ici encore, 'est la mise en scène qui est en cause. M. Jean Meyer ient, avec raison, à « déromantiser » le personnage; il bandonne « l'homme tourmenté à la recherche de lui- ême » pour retrouver l'athée agressif et le gentilhomme échant homme que Molière a voulu peindre. Mais ce Dom Juan tout vêtu de noir, sans rubans couleur de flamme, e Dom Juan d'une beauté glacée et glaciale, ce Dom Juan sans assions, expert dans le flirt à froid, ce Dom Juan que I. Jean Debucourt est si parfaitement, est-ce « le diable en

personne » tel que l'imaginait Molière dans cette comédie où « le merveilleux » tient lieu de « surnaturel » ?

Il y aurait beaucoup à dire sur Mme Maria Casarès qui, malgré de vrais larmes, n'impose pas la sincérité d'Elvire, sur le décor planté de telle façon que toutes les scènes se jouent entre les colonnes dorées d'un somptueux salon, même quand nous sommes au bord de la mer ou dans une forêt, etc... Mais toutes les réserves n'empêchent pas que ce *Dom Juan* ne soit un des spectacles les plus intéressants de la saison commençante. Et puis, l'étrange pièce !

Dans son *Port-Royal,* Sainte-Beuve parle longuement de *Tartuffe,* à peine de *Dom Juan* : et pourtant, quelle comédie de Molière touchait plus directement l'histoire des idées religieuses ? Dans ses *Études critiques sur l'histoire de la Littérature française* (4e série), Brunetière a écrit une longue étude sur *La Philosophie de Molière* pour démontrer que cette philosophie est celle d'un libertin, tenant tout entière dans l'idée de nature et hostile à la religion qui opprime la nature : chose curieuse, Brunetière s'arrête peu à *Dom Juan,* faisant porter son effort sur *Tartuffe,* satire visant la vraie dévotion comme la fausse. C'est que « la philosophie » de Molière dans *Dom Juan* est embarrassante. Le rôle d'Elvire et certains propos de Sganarelle posent bien des questions. Comme on comprend M. Fernand Ledoux qui n'a pas réduit ce dernier à ses apparences bouffonnes et qui a su mettre en lumière, discrètement, sans en avoir l'air, la profondeur du rôle. Sganarelle raisonne comme une cruche et lui-même nous dit le destin des cruches... Mais quand il ne raisonne pas, sa voix est celle d'un certain bon sens qui est, lui aussi, de « la nature » : il y a un ordre du monde, cet ordre du monde doit être rapporté à un principe intelligent, cet ordre ne tolère aucun excès, il condamne l'immoralisme et l'impiété. Ces vérités, elles aussi, font partie de la « philosophie de Molière » : elles ne vont certainement pas loin ni très haut; on ne dépasse pas la morale de l'honnête homme, mais d'un honnête homme qui se croit et se veut chrétien. C'est probablement de ce côté qu'il nous faut chercher le secret de Jean-Baptiste Poquelin, du côté d'un humanisme chrétien un peu court et non du côté du libertinage.

Henri Gouhier.

Documents

LES CATHOLIQUES ET L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS

L'ÉLECTION présidentielle américaine a, naturellement, suscité de nombreux commentaires dans la presse catholique. Certes, il ne pouvait être question pour les catholiques américains d'adopter en tant que catholiques une position proprement politique, dans une élection où aucun des deux candidats ne peut être considéré comme représentant lui-même une idéologie contradictoire avec la doctrine chrétienne. On sait, en effet, que les deux grands partis américains ne sont pas essentiellement des partis idéologiques et que, d'autre part, la référence chrétienne est explicitement inscrite dans la constitution américaine. De fait, les deux candidats, sans qu'il soit question de suspecter leur sincérité, firent publiquement profession d'attachement à la tradition chrétienne (protestante, il est vrai), de l'histoire américaine.

Mais, d'autre part, il est certain que depuis l'époque du New Deal, une certaine fracture idéologique s'est opérée dans la politique américaine, non seulement entre les deux grands partis mais encore à l'intérieur de chacun d'entre eux. Il est inutile de rappeler qu'à la convention républicaine la victoire d'Eisenhower sur Taft représentait la victoire d'une tendance libérale sur

une tendance réactionnaire, tandis que, dans le parti démocrate, il y a déjà longtemps que les démocrates du Sud représentent cette même tendance réactionnaire en face des démocrates du Nord libéraux et même « socialisants » : inutile encore de rappeler que c'est une fracture idéologique intérieure au parti démocrate qui a empêché le président Truman de réaliser intégralement la partie de son programme concernant l'égalité civile des Noirs et des Blancs.

Si donc on tient compte de cette double fracture idéologique encore accentuée par les répercussions de la situation internationale sur la structure politique des États-Unis, on conçoit qu'en fait les catholiques américains puissent, comme les catholiques européens, se trouver partagés politiquement entre deux tendances selon que leurs sympathies politiques vont, pour parler le langage auquel nous sommes habitués, vers la droite ou vers la gauche. C'est un fait, par exemple, que l'américanisme nationaliste représenté par le sénateur McCarthy, trouve dans certains milieux catholiques un écho favorable, et est même parfois ouvertement soutenu par certaines organisations catholiques telles que les Chevaliers de Colomb (encore qu'il faudrait ici faire toute la part des diversités locales et, à ce propos, ne pas oublier que les États-Unis ne sont pas vraiment un « pays » au sens européen du terme, mais un continent), tandis que, d'autre part, ce « maccarthysme » est fortement combattu par d'autres groupes catholiques comme contradictoire avec l'enseignement de l'Église sur le nationalisme.

A toutes ces considérations, il faut enfin ajouter un dernier fait : tous les commentateurs américains ou européens sont d'accord pour reconnaître que, depuis sa victoire de Chicago, Eisenhower, loin de représenter un triomphe définitif de la tendance républicaine libérale sur la tendance réactionnaire, fut au contraire amené à accentuer l'aspect conservateur et nationaliste de l'idéo-

logie politique républicaine (certes, ce peut être pour des raisons simplement électorales) : il apporta en particulier un appui sans réserve au sénateur McCarthy et à ses amis. L'opinion américaine, de part et d'autre, soit pour l'en blâmer, soit pour l'en louer, tendit à voir dans Eisenhower le représentant d'une tendance idéologique, au fond, pas tellement éloignée de celle du vaincu de Chicago, le sénateur Taft. Cette évolution dans l'attitude politique d'Eisenhower, complétée par l'incontestable allure « progressiste » de la campagne du gouverneur Stevenson, est sans doute le fait essentiel qui amena certains catholiques à prendre position d'une façon absolument nette dans la campagne électorale. Tel fut le cas de la revue catholique *Commonweal* qui, dans son numéro du 26 septembre, publiait un éditorial retentissant sous le titre *Our Choice for President* (Notre choix dans l'élection présidentielle), éditorial qui prenait nettement parti pour le gouverneur Stevenson et contre le général Eisenhower. Les réactions provoquées par cet éditorial ont montré par leur diversité même et parfois leur violence qu'il existe sur le plan politique entre les catholiques américains une division analogue à celle qui se manifeste si souvent dans les pays européens. Aux États-Unis aussi, il est possible de discerner, pour parler un langage sans doute trop schématique mais néanmoins exact en gros, un catholicisme de droite et un catholicisme de gauche, entre lesquels sans doute la masse se trouve selon les circonstances hésitante et partagée.

L'éditorial du « Commonweal »

Interrogés par un journal protestant sur leurs opinions religieuses, les deux candidats à la présidence avaient affirmé leur attachement aux principes généraux de la religion chrétienne : Stevenson dans un esprit nettement

tourné vers l'avenir, Eisenhower dans un esprit surtout traditionaliste et tourné vers le passé. Ces déclarations ne faisaient que confirmer que les considérations religieuses n'auraient pas finalement un bien grand rôle à jouer dans l'élection présidentielle; cependant l'accentuation de la fracture idéologique entre les deux candidats devait amener ce qu'on peut appeler l'avant-garde du catholicisme américain (avant-garde dont on aurait tort de minimiser l'influence surtout si l'on songe à la relative importance de cette influence catholique à l'intérieur des syndicats ouvriers) à réagir assez nettement; ce qui se produisit lorsque les rédacteurs du *Commonweal,* Edward S. Skillin, John Cogley, James O'Gara, William P. Clancy, publièrent dans le numéro du 26 septembre de la revue l'éditorial intitulé *Our Choice for President,* dont nous traduisons ici de larges extraits :

Depuis sa fondation, le *Commonweal* s'est contamment préoccupé de juger les questions politiques, sociales et économiques. Pour principe de leur jugement, les rédacteurs de la revue ont toujours fait profession de s'attacher à un corps permanent des principes chrétiens. Leur effort a consisté à appliquer aux affaires humaines, contingentes et changeantes, un jugement fondé sur des valeurs éternelles...

Dans le cours de ce jugement, les rédacteurs ont toujours eu à cœur de maintenir leur indépendance en face des situations concrètes... Mais ce refus de tout esprit partisan ne signifie pas qu'on doive refuser de s'engager quand de graves questions sont en jeu. Il est des circonstances où l'on doit prendre parti. La fidélité à des principes plutôt qu'à un parti implique l'indépendance, mais non la paralysie.

Dans l'ordre politique concret, le mieux qu'un chrétien puisse ordinairement espérer est d'obtenir une application approximative de ses principes : s'il attend que se fassent des réalisations absolument conformes à son idéal, avant de s'engager, cela veut dire que le chrétien a toutes chances d'attendre éternellement, et en vain. Pendant ce temps, les autres construiront la cité.

Si, par exemple, dans une année d'élection présidentielle les rédacteurs sont unanimes dans leur conviction qu'un des candidats offre une plus proche approximation des principes

olitiques et sociaux qui sont les nôtres, alors ils ne peuvent 'abstenir de soutenir ce candidat au nom de l'indépendance u'en courant le risque de malhonnêteté intellectuelle et norale...

Nous avons prêté la plus grande attention aux deux candidats... Mais au fur et à mesure que nous les écoutions, nous avons été de plus en plus impressionnés par la qualité de a campagne de l'un des candidats, tandis que nous étions léçus par la progressive détérioration de l'autre.

Donc, en mettant en balance le témoignage des faits dans e contexte de nos principes politiques et sociaux, nous cherherions à éluder notre responsabilité de journalistes, si nous ne publiions pas notre conviction que l'élection du gouverneur Stevenson et la défaite du général Eisenhower sont d'une importance vitale pour l'avenir du pays.

Mais nous tenons à souligner que notre prise de position en faveur de la candidature Stevenson n'est pas pour autant irrévocable. Nous conservons le droit de réexaminer notre position selon les circonstances, et nous ne prenons de ce fait aucun engagement à l'égard du parti démocrate en tant que tel... Nous tenons aussi à souligner que notre soutien du gouverneur Stevenson n'engage que la responsabilité de notre équipe du *Commonweal*. Nous ne prétendons certes pas parler au nom de tous les catholiques de ce pays...

Les réactions a l'éditorial du « Commonweal »

Comme on pouvait s'y attendre, cet éditorial provoqua diverses réactions.

La plus sereine fut celle de la revue des Jésuites *America*, qui, dans son numéro du 4 octobre, publiait à son tour, un éditorial où il était considéré comme parfaitement légitime de la part d'un journal catholique dirigé par des laïcs, avec pour but un jugement chrétien sur les affaires temporelles, de prendre position en faveur d'un candidat déterminé. Au même instant, *America* soulignait qu'une telle attitude n'engageait nullement l'Église, et qu'elle ne pouvait être adoptée par des publications que leur caractère officieux ou officiel associent trop

étroitement à la hiérarchie ecclésiastique. En conclusion, *America* écrit :

Notre revue, à la différence des autres publications catholiques américaines, prétend suivre et juger les événemnts semaine par semaine. Ses rédacteurs tâchent de le faire un peu à la manière d'universitaires catholiques transformés en journalistes. Ils font un effort spécial durant les campagnes électorales pour éviter toute apparence d'engagement partisan. En tant que prêtres, ils sont tenus à cette réserve. Les rédacteurs du *Commonweal* ne sont pas dans la même situation. C'est là la différence entre les deux seules revues hebdomadaires catholiques des États-Unis.

Or, chose curieuse, si l'on se réfère à la phrase d'*America* concernant le devoir de discrétion politique des publications officieuses ou officielles, c'est dans un hebdomadaire diocésain, celui de La Crosse, dans le Wisconsin (il est vrai que le Wisconsin est le fief du sénateur McCarthy), que parut sous la signature d'un prêtre, le P. Anthony P. Wagener, un article exprimant la réaction la plus violente à l'égard de l'éditorial du *Commonweal,* réaction qui représente sous sa forme extrême ce qu'on pourrait appeler l'opinion des catholiques « de droite ». On lit, entre autres choses, dans cet article :

Notre conviction est que le *Commonweal* est loin de servir les intérêts de l'Église... Une publication catholique ne doit avoir qu'un seul objectif, qui est d'être en communion avec l'Église. Elle perd son droit à se dire catholique si, sous prétexte d'un faux libéralisme, elle apporte de l'eau au moulin des ennemis de l'Église.

La réponse du *Commonweal,* publiée dans le numéro du 17 octobre sous la signature de John Cogley, se résume dans la conclusion suivante, qui fait aussi allusion aux polémiques qui ont déjà opposé la revue et le bulletin diocésain du Wisconsin sur la question de la dictature franquiste en Espagne :

Le P. Wagener comme tout autre catholique peut très bien

exiger de nous l'orthodoxie théologique. Si son accusation est une accusation d'hérésie, qu'il la précise donc. Mais nous avons l'impression qu'il ne lui sera pas facile de démontrer que le soutien du sénateur de son État ou du dictateur espagnol est devenu article de foi; il ne lui sera pas non plus facile de démontrer que pour donner une garantie d'américanisme, comme le voudrait le sénateur McCarthy, ou même d'orthodoxie catholique, il faut prendre le contrepied de ce qu'on appelle un « faux libéralisme ».

La revue des Jésuites, *America*, quoique soucieuse de ne pas prendre proprement parti au point de vue strictement politique, a cependant publié en marge de la campagne présidentielle, un éditorial sur *catholicisme et nationalisme*, dans lequel il est clairement rappelé que le nationalisme est condamné par l'Église. C'est un problème crucial pour les catholiques américains de savoir si l' « américanisme » militant du sénateur McCarthy est ou non un nationalisme qui tombe sous le coup de cette condamnation. En fait, là est le fond du débat. Les publications catholiques ont ouvertement pris position contre la loi McCarran sur l'immigration, loi qui fut nettement inspirée par l'influence du « maccarthysme » et que, semble-t-il, le général Eisenhower semble avoir acceptée, alors que le président Truman, lui, avait, inutilement d'ailleurs, opposé son veto.

Dans son numéro du 31 octobre, à la veille de l'élection, le *Commonweal* conclut le débat, en souhaitant sa reprise féconde dans un dialogue suivi entre catholiques fraternellement en désaccord ;

Le *Commonweal* est une publication catholique tout à fait « inofficielle ». Ses rédacteurs ne sauraient engager l'Église, ni parler avec l'autorité spirituelle ou même avec la sagesse temporelle de l'Église. Lorsqu'il s'agit de questions aussi discutables qu'une campagne politique américaine, il est parfaitement compréhensible que des catholiques puissent être en désaccord. Bien qu'ils partagent les mêmes principes et l'attachement à une même fin commune, pour une raison ou pour une autre des catholiques différents aboutissent, en appli-

quant ces principes à des situations politiques concrètes, souvent à des jugements opposés.

De plus en plus nous sentons le besoin d'un autre hebdomadaire comme le *Commonweal* — une revue d'opinion éditée par des laïcs catholiques et abordant les questions temporelles épineuses du jour. Beaucoup des critiques qui nous atteignent sont désespérément négatives. Nous aimerions voir un groupe de nos critiques « conservateurs » fonder une revue comme celle-ci et se débattre plus positivement avec les problèmes sociaux, économiques et politiques concrets, du point de vue qu'ils auront choisi. Si, à la lumière des enseignements sociaux de l'Église et des encycliques des papes, le « droit » politique et social requiert des arguments que le *Commonweal* n'apporte pas, nous nous réjouirons qu'ils trouvent à s'exprimer. Assurément le catholicisme américain gagnerait en vitalité par ce loyal échange d'opinions.

C.F.T.C. : LA TENDANCE MINORITAIRE

Au lendemain de la Libération, le syndicalisme chrétien se trouva en face du problème de l'unité d'action. Il le résolut instinctivement en maintenant et en affirmant son autonomie. Il reste que, dans les tâches de la Résistance, les militants des organisations chrétiennes avaient appris à parler le langage commun à tous les syndicalistes, « langue assez différente du langage catholique social traditionnel ». Il faut signaler, en outre, que des jeunes militants ouvriers venus de la J.O.C. et de la Résistance apportèrent à la C.F.T.C. des adhérents nouveaux et un esprit différent de l'esprit qui régnait dans cette centrale syndicale où les employés et les cadres avaient toujours été majoritaires.

De plus, il faut signaler que, en affirmant leur autonomie, les syndiqués chrétiens choisissaient une position différente de celle qui triompha en Italie et en Allema-

gne, de telle sorte que le syndicalisme chrétien, qui avait un caractère européen *avant 1939*, devenait un fait uniquement français, belge et hollandais, à *partir de 1945*.

Tels sont les points de départ qui donnèrent naissance, semble-t-il, à une tendance minoritaire.

a) *Indépendance à l'égard de la politique.*

Cet état d'esprit nouveau qui se manifestait dans le syndicalisme chrétien se traduisit très rapidement dans les congrès qui eurent lieu au lendemain de la Libération. Ils demandèrent tout d'abord l'indépendance du syndicalisme à l'égard des mouvements politiques, notamment à l'égard du M.R.P.

En septembre 1945, la Fédération des Cheminots présenta une résolution affirmant l'indépendance du syndicalisme à l'égard de la politique. Celle-ci fut repoussée par 2.112 mandats contre 1.341.

Au congrès de juin 1946, Fernand Hennebicq (Gaz et Électricité) présentait une motion plus précise encore contre l'incompatibilité qui doit exister entre un poste syndical et l'exercice du mandat de député, de conseiller général, ou une fonction de responsable dans un parti politique. Cette Résolution fut, cette fois, adoptée par 4.000 mandats contre 1.255. Un certain nombre de députés, comme MM. Poimbeuf et Meck, furent ainsi éliminés de l'action syndicale.

b) *Cohésion professionnelle.*

Les jeunes éléments du syndicalisme chrétien essayèrent également de modifier la structure de la C.F.T.C. Ils désiraient obtenir que les employés et les cadres soient groupés dans les mêmes syndicats que les ouvriers par spécialité professionnelle. Cette demande

avait une grande importance. En effet, l'origine sociologique du syndicalisme chrétien n'est pas une origine ouvrière, et depuis toujours ce sont les syndicats d'employés et les syndicats de cadres qui sont les plus importants au sein de la Confédération. Les nouveaux syndicats ouvriers désiraient donc que le regroupement syndical se fît par spécialité professionnelle. La minorité réclamait la création de fédérations d'industrie rassemblant les syndicats d'employés et techniciens de la métallurgie, des produits chimiques, du bâtiment, etc., avec les syndicats ouvriers de même branche. Leur demande, repoussée au congrès de 1945, fut encore repoussée au congrès de 1946 par 3.357 mandats contre 1.700, mais la tendance minoritaire était passée sur cette question de 21 % des mandats à 33 %.

c) *Indépendance à l'égard des groupements religieux.*

La tendance minoritaire désira enfin que la C.F.T.C. eût un caractère moins nettement confessionnel que celui qu'elle avait avant la guerre de 1939. En 1947, le congrès modifiait à la quasi-unanimité la déclaration des principes de la C.F.T.C., qui était restée inchangée depuis 1919. Alors que le texte de 1919 disait que la Confédération s'inspirait de la doctrine sociale définie dans l'encyclique *Rerum Novarum*, le texte de 1947 disait que la Confédération s'inspirait « des principes de la morale sociale chrétienne ». De même, la formule sur « la collaboration des classes » était éclaircie ; une allusion était faite très nettement à la nécessité d'une organisation économique nouvelle « conçue de telle manière que la dignité et l'indépendance des travailleurs et de leur groupement y soient intégralement respectées ». On voit la nuance, qui est d'ailleurs plus qu'une nuance.

) *Adhésion à la Confédération internationale des syndicats libres?*

A partir de 1948, les droits de la minorité furent dégagés au sein de la C.F.T.C. Une résolution garantissant la démocratie syndicale, qui avait été préparée par ne commission spéciale, dite commission des 21, fut ointe au rapport moral présenté par Gaston Tessier. Cette résolution était ainsi conçue :

En face d'une position à prendre, dans toute organisation ndicale, les libres discussions doivent permettre à tous les ourants de s'expliquer pleinement. Une fois le vote acquis, discipline joue pour la totalité des adhérents. Cependant, s tenants d'une conception minoritaire, tout en respectant discipline définie, ont le droit de continuer à lutter par les oies régulières et en pleine lumière pour définir leur point e vue et s'efforcer de faire prévaloir les solutions qu'ils estinent les meilleures.

Le rapport moral ne fut pas adopté à main levée. 5 % des délégués manifestèrent leur désir d'examiner texte phrase par phrase. On peut penser que ces 35 % taient minoritaires. En outre, c'est à cette époque, *à 'automne 1949 et au printemps 1950,* que se posa le problème de l'adhésion à la Confédération internationale es Syndicats libres. Les membres de la tendance minoitaire demandèrent que la C.F.T.C. adhérât à cette Conédération. Ils avaient le désir de sortir de leur isolement ; ils ne voyaient aucun intérêt au maintien de la Confédération internationale des Syndicats chrétiens ans laquelle la C.F.T.C. se trouve étroitement liée à es organisations plus confessionnelles qu'elle-même, 'est-à-dire aux syndicats chrétiens de Belgique et de Hollande.

A cette occasion, la tendance minoritaire fut battue, ais elle prit conscience de sa force, et on peut dire que 'est à partir de 1951 qu'eurent lieu, avant chaque Co-

mité national, des réunions de délégués minoritaires groupant de 30 à 40 % des mandats.

En résumé, on voit ce dont il s'agit. Au lendemain de la Libération, la C.F.T.C. a maintenu son autonomie, mais elle a groupé plus d'ouvriers qu'autrefois. Elle a recueilli des éléments jeunes venus de l'Action catholique et de la Résistance. Elle s'est donc trouvée en face d'une tendance minoritaire qui cherchait à assurer l'indépendance du syndicalisme, en fait comme en droit, à l'égard de la politique, plus particulièrement du Mouvement Républicain Populaire, qui voulait dans une certaine mesure « déconfessionnaliser » l'action de la C.F.T.C. afin de lui permettre de se consacrer davantage à des tâches purement syndicales. Cette tendance, plus ouvrière que ne l'était la C.F.T.C. d'avant guerre, a également désiré élargir les relations internationales de la vieille Confédération.

e) *Ses troupes.*

Il faut essayer de voir maintenant ce que représente, sociologiquement et géographiquement, la tendance minoritaire.

En ce qui concerne les troupes, elle est composée :

a) par la plupart des anciens jocistes qui, lorsqu'ils sont arrivés à l'âge adulte et lorsqu'ils ont voulu militer dans le syndicalisme, ont adhéré en grand nombre à la C.F.T.C. ;

b) par des militants ouvriers récemment venus à la C.F.T.C., « recrutés sur le tas » ;

c) par une minorité d'anciens militants d'Action catholique, mais à tendance « de gauche ».

Les uns et les autres désirent, comme nous l'avons déjà vu, rajeunir le syndicalisme chrétien et lui donner une doctrine.

Il faut ajouter à ces éléments ouvriers un certain nom-

bre d'intellectuels dont le plus connu est Paul Vignaux, qui dirige le Syndicat général de l'Éducation Nationale.

Cette tendance minoritaire a une nuance plus « avancée » en Bretagne. Dans l'ensemble, elle a une tendance plus technique que l'ancienne en raison même de la présence d'un certain nombre d'intellectuels. Elle désire donner au syndicalisme chrétien une formation économique et un sens nouveau des problèmes réels de la vie nationale et internationale.

En ce qui concerne la *répartition des tendances suivant les professions,* on peut dire que les fédérations importantes, celles de l'Industrie chimique et de l'Enseignement, sont minoritaires ; également la Métallurgie ; tendent aussi vers les positions de la minorité le Bâtiment et le Gaz-Électricité. De même, les syndicats de l'Alimentation. Tout cela avec des nuances, évidemment. Les P.T.T. et les fonctionnaires autres que l'Éducation Nationale, les employés sont les troupes les plus fidèles de la « majorité ».

Si on examine la question sur le plan *géographique*, on peut compter du côté minoritaire le Massif Central, le Sud-Est, le Midi, la Bretagne, sauf exceptions locales. La région parisienne est partagée, notamment en raison de la présence des anciens syndicats d'employés ; le syndicat des employés de banque y est cependant de tendance minoritaire.

La tendance majoritaire garde pour elle, avec des nuances, le Nord et l'Est, dont notamment l'Alsace.

(Ces deux textes sont extraits des *Dossiers de la Semaine* du Centre d'Informations catholiques, 113, boul. Malesherbes, Paris-XVIe.)

LA VIE INTELLECTUELLE

XXIII[e] ET XXIV[e] ANNÉE — JANVIER 1952 A DÉCEMBRE 1952

TABLES

I. — TABLE DES ARTICLES SUIVANT L'ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

ALBERT (J.) : Aménagement et dérangement	12	108
AMROUCHE (J.) : La culture peut être une mystification	8-9	82-85
BAZOILLES (L.) : Sus aux K.W.H.	5	103-105
ID. : Pontes abusifs	6	111-112
BÉRAULT (G.) : R. Niebuhr et la politique vaticane	7	100-103
BESNARD (J.) : Les élections sénatoriales	6	83-85
BRILLANT (M.) : Adieu à Gaston Baty	11	137-140
BROWN (J.) : Désordre social et engagement personnel	10	109-112
BUTTIN (P.) : La politique française au Maroc	3	41-52
CAUSSE (A.) : La salle à manger passe aux aveux : « Je suis bourgeoise »	2	105-107
ID. : Magistrat, halte! danger!	4	114-115
ID. : Pattes blanches et faces noires	5	89-91
CHABOT (G.) : Le franc et les Français	3	86-88
CHASTAING (M.) : Existentialisme et imposture	11	57-69
CHARTIER (J.-P.) : « Ce n'est pas moi qui tue le cinéma français »	1	148-150
CHARTIER (R.-C.) : Espérance ou présomption	1	152
CHAVARDÈS (M.) : Chronique de littérature. (dans chaque numéro)		
ID. : Deux récitals de pèlerine roulée	1	145
ID. : La liberté des enfants de Dieu	3	111-112
ID. : A moi, Victor	4	115-117
ID. : Au service de l'art	4	128-129
ID. : Libertés bourgeoises	5	108-110
ID. : Les jours de notre vie	6	109-111
ID. : L'enfer vu d'Épinal	7	115-117
ID. : Simoniaques ou ingénus	12	83-88
C.I.C. : Document : La question sociale au Canada	3	138-152
ID. : Document : La condition ouvrière	4	138-152
ID. : Document : Bevanisme et christianisme	6	137-152
ID. : Document : Les prêtres-ouvriers	7	140-152

D.	Document : L'intégrisme	8-9	136-152
D.	Document : Le patronat français devant ses responsabilités sociales	10	142-152
D.	Document : La conférence œcuménique de Lund	11	140-152
D.	C.F.T.C. : Histoire de la tendance minoritaire	12	138-143
D.	Les catholiques et l'élection présidentielle aux États-Unis	12	131-137
CHEFNEU (L.)	Propos sur M. Pinay	12	73
COLIN (P.)	La philosophie de l'existence en France et en Allemagne	1	94-97
D.	Athéisme et révolte chez Camus	7	30-52
CRUBELLIER (M.)	Judas	5	119-122
D.	Situation de l'histoire	7	61-68
D.	La guerre, sociologie et histoire	10	25-52
D.	Les croisades, carrefour de l'Histoire	11	115-120
DANTÈS-BELLEGARDE	Haïti : Les Français partent, le français reste	8-9	54-63
DELAVIGNETTE (R.)	Le plan Schuman et ses inconnues d'outre-mer	1	79-83
D.	Sommes-nous subitement devenus fous	3	98-102
D.	Union française : Le Français acquerra-t-il le sens cosmique ?	8-9	70-82
DEMENGE (F.)	Acception de personnes	2	102-105
DESFAUDES (G.)	Y a-t-il une manière de conduire une locomotive ?	2	99-102
DETRAZ (A.)	Pourquoi des grèves ?	5	83-86
D.	Possibilité d'action et regroupement syndical	7	77-80
DIOP (A.)	Ne laissez pas pourrir la culture	8-9	85-95
DOMENACH (J.)	Pourquoi je suis allé à Berlin	12	52-61
DUBARLE (A.-M.)	Faut-il brûler les hérétiques ?	1	5-35
D.	« La Genèse », par le R. P. de Vaux	1	112-114
DUBARLE (D.)	Le pape et la science	1	76-79
D.	Culture et laïcité	2	5-25
D.	De la matière inerte à la vie	5	44-69
D.	Les conceptions cosmologiques modernes et le dogme de la création	12	5-38
D.	La ruche et les réseaux	12	110-112
DUBOIS-DUMÉE (J.)	Où en est *Pax Christi* ?	11	69-74
DUMONTIER (J.)	Budget et prévision	1	61-66
D.	Ne tirez pas sur le polytechnicien	1	83-86
D.	Parlementaires ou techniciens	2	85-89
D.	Mesures de barrage	3	83-86
D.	Les deux chances de M. Pinay	4	79-89
D.	L'emprunt remplace-t-il l'impôt ?	6	79-83
D.	Amérique, quand tu nous lâches	6	87-90
D.	Le paradoxe des supporters de M. Pinay	7	73-77
D.	M. Pinay devant le nœud gordien	10	88-94
D.	Le pari français et l'avenir de la France	12	62-66
D.	Beau départ, freins puissants	12	113-114
DUMAS (J.-L.)	Louis Lavelle	4	119-123

Id. : Politique hégélienne	8-9	124-133
Durel (L.-C.) : Louisiane : Survivances françaises.	8-9	46-54
Fauvet (J.) : Le confusionnisme au service de l'intolérance	7	87-89
Fayol (A.) : Questions sur l'action collective chrétienne	3	73-77
Féron (B.) : M. Churchill ne parle pas américain..	2	73-75
Id. : La France et l'armée européenne	3	94-96
Id. : La nouvelle proposition soviétique	4	94-96
Id. : Alerte au Japon	6	85-87
Id. : La Chine à Moscou	10	104-106
Id. : Staline et les impérialistes	11	80-82
Fonlupt-Esperaber (J.) : Examen de conscience sur la Tunisie	5	74-80
Fresne (P.) : Défiances ouvrières	12	108-110
Frisch (A.) : Le plan Schuman et la critique internationale	1	86-88
Id. : La grande peur du risque	2	25-46
Id. : Les tribulations de l'armée européenne	2	80-84
Id. : Les Allemands face à leur réarmement	3	88-91
Id. : Difficultés de la coopération économique européenne	4	89-92
Id. : Comment on fait échouer une conférence	5	80-83
Id. : Contradictions diplomatiques	6	93-95
Id. : Berlin, point de rupture	7	85-87
Id. : Vers une autorité politique européenne	8-9	117-120
Id. : Les assemblées européennes de Strasbourg..	10	99-100
Id. : Kurt Schumacher	10	120-123
Id. : L'Allemagne aux carrefours de la politique internationale	11	36-57
Id. : Défauts d'organisation	12	105-106
Girod de l'Ain (B.) : Les protestants allemands à Stuttgart	11	102-105
Gouhier (H.) : Chronique du théâtre	(dans chaque numéro)	
Gouyon (P.) : La foi chez l'adolescent	7	7-30
Greenwood (T.) : Document : Écuménisme protestant	2	141-152
Grégoire (V.) : Les débuts du catholicisme social.	6	58-68
Grenzmann (W.) : Littérature allemande de notre temps	2	46-68
Id. : Littérature allemande de notre temps	3	52-67
Gressin (A.) : Savants de tous pays, unissez-vous.	2	70-73
Hamon (L.) : Indépendances nationales et paix du monde (II)	1	35-61
Id. : Document : Indépendances nationales et paix du monde	1	123-143
Hourdin (G.) : Robert Schuman, honnête homme.	11	111-115
Id. : François Mauriac, prix Nobel	12	116-118
Hours (J.) : Une politique de la culture française.	8-9	95-113
Icare (J.) : L'aviation française en perte de vitesse.	12	99-104

KARS (G.) : Büchner, le poète du Wozzeck.....	6	68-77
LACOMBE (O.) : La légende arthurienne et le Graal, de Jean Marx.....	5	115-119
LACROIX (J.) : La notion de travail.....	6	4-32
LADRIÈRE (J.) : Objection de conscience en France.	5	105-108
ID. : Belgique : La liberté nécessaire.....	8-9	16-27
LAMBERT (A.) : Le 12 février on disait dans mon quartier...	4	112-114
ID. : 28 mai 1952.....	7	113-115
LATREILLE (A.) : Les Journées universitaires de Lyon	6	32-45
LECLERCQ (J.) : Sociologie et Juridisme.....	5	4-24
LEMELIN (R.) : Canada : La culture française n'est pas où vous croyez.....	8-9	37-46
LESOURD (J.-A.) : La flamme et le vent, d'H. Hatzfeld	10	132-135
LHOTELLIER (A.) : A Strasbourg, contre le réarmement allemand ou le rendez-vous manqué...	1	143-145
ID. : Rimbaldite et Athéite ou seize mille fiches en Sorbonne	3	112-116
ID. : Injustice et arbitraire chez Renault.....	4	109-112
LONCHAMPT (J.) : Défendons la liberté de la culture.	6	97-100
LUZY (G.) : Le problème tunisien reste entier.....	2	84-85
ID. : Le problème tunisien reste intact.....	5	69-74
MARTEL (P.-A.) : Tunisie : La guerre ou la paix..	3	77-81
ID. : Le pourrissement de la guerre d'Indochine..	4	92-94
ID. : Élections outre-mer	5	86-89
ID. : Clemenceau au Viet-Nam.....	7	92-95
ID. : L'épreuve nord-africaine Tunis-Rabat.....	10	94-99
ID. : Tunisie et Maroc à l'O.N.U.....	12	74-77
MATTHEWS (R.) : Inquiétudes du travaillisme.....	11	91-94
MAYDIEU (A.-J.) : A Genève : L'homme devant la science	10	78-84
MERCIER (J.) : Libération de Duclos.....	8-9	122-124
MONTAGNE (R.) : Islam et Chrétienté.....	10	5-25
MOUTON (J.) : Le Canada fait son bilan intellectuel	5	24-34
MULLER (H.) : Lois-cadres.....	1	88-91
ID. : Un succès de tactique : Le ministère Edgar Faure	2	68-70
ID. : Vers une crise ?.....	4	96-101
ID. : La grève des condamnés à mort.....	4	105-109
ID. : La semaine des intellectuels catholiques.....	6	95-97
ID. : Où en est la IVe République ?	8-9	115-117
ID. : Le droit et le fait.....	12	112-113
ID. : Illustration à la lueur d'un bec de gaz.....	12	106
MUN (J.) : Veillée catholique à Berlin.....	11	99-102
NATHAN-CHAPOTOT : Enracinement des immigrés...	3	124-127
ID. : La France ne protège plus les réfugiés.....	5	34-44
ID. : Où en est la protection des réfugiés ?.....	7	89-92

NIVEAU (M.) : La crise de la livre et la zone sterling	6	90-93
NANTET (J.) : Nouvelles perspectives au Moyen-Orient	1	91-94
ID. : Pour assainir le Moyen-Orient	2	78-81
ID. : L'Égypte	4	101-103
ID. : L'insurrection au Moyen-Orient, sa force, ses faiblesses	10	52-65
ID. : Le roi d'Égypte perce sa première dent	11	94-97
PAILLARD (J.) : *Barabbas*, de Par Lagerkvist	1	66-76
PARÈS (R.) : Des voitures et des hommes	11	89-91
ID. : Bonne qualité et mauvaises dispositions	12	106-107
PASQUIER (G. DU) : Le mot : Mission	7	68-73
PERROT (J.) : Syndicalisme chrétien et syndicalisme professionnel	12	67-72
PERROUX (F.) : Hubert Beuve-Méry et l'indépendance française	7	52-61
ID. : De l'avarice des nations à une économie du genre humain	11	5-36
PLANCHE (H.) : « Et nunc manet in te »	4	75-79
RABOT (X.) : Chaim Weizmann d'Israël	12	82
RETEL (L.) : La situation de l'Église en Pologne	3	4-41
ROLLET : Les classes moyennes en marche, de G. Lecordier	2	126-127
ID. : Mgr Feltin et la paix	3	68-73
ID. : Aux origines de la déchristianisation ouvrière	6	45-58
RONDOT (P.) : La Libye entre les nations	2	75-78
ROTTIER (G.) : Les travaillistes et l'égalité sociale	4	32-49
ID. : Albion et la perfide Europe	3	91-94
ROUNAULT (J.) : La R. P. roumaine épure ses villes	7	83-85
ID. : La question soviétique	7	124-135
ID. : La discipline des seigneurs et celle des autres	10	106-109
ID. : L'affaire Marty-Tillon et la nouvelle tactique	11	82-84
ID. : Ligne, hérisson, maquis	11	97-99
SAVIOZ (R.) : Suisse : Le danger de l'isolement	8-9	27-37
SAVOUILLAN (C.) : La C.G.T. prend un virage	11	84-89
SCHWAB (R.) : Un nouveau Hugo	2	113-120
SCHWOEBEL (J.) : Le festival Van-Riebe en Afrique du Sud	7	95-100
SECRETAN (P.) : Le métier de critique d'art	1	104-107
SELLIER (F.) : La conférence de Mexico et l'Europe	10	100-102
SERRAND (A.-Z.) : Azimuts	(dans chaque numéro)	
SIRIUS : Qui baisse le rideau de fer	3	116
SPEAIGHT (R.) : L'entente est-elle cordiale ?	11	74-80
STEINMANN (J.) : Gérard de Nerval et Mortefontaine	12	39-51
TALLENAY (J.-L.) : Chronique du cinéma	(dans chaque numéro)	
THOMAS (J.) : Richesses et misères d'une Semaine sociale	10	84-88

. :	L'industrie française est-elle décadente ?	12	98-115
. :	Libertés contrôlées et liberté provisoire.....	12	81
ONNEAU (J.) :	Économie politique et théologie....	4	5-32
RUPTIL (R.) :	Angoisses britanniques.....	3	81-83
URBÉ (M.) :	Document : L'U.N.E.S.C.O. est-elle une utopie ?	5	133-152
RRUTY (J.) :	Ile Maurice : Même les Anglais parlent français	8-9	68-70
ENAISSIN (G.) :	Chronique de littérature..	(dans chaque numéro)	
). :	Littératures	1	150-152
). :	—	2	108-110
). :	—	3	116-118
). :	—	4	117-118
). :	—	5	110-112
). :	Vanités et humilités de la critique littéraire..	4	49-68
). :	Quand un roman vaut une grève.....	7	80-83
). :	Un Fâcheux de grande marque : Henry Miller.	7	117-120
). :	Paul Éluard pendant huit ans.....	7	120-124
). :	Les faits littéraires.....	11	128-129
. I :	L'esprit de démission (*suite*).....	1	1-5
). :	Une communauté quitte l'Église.....	2	1-5
). :	Rideau de fer et communion des saints.....	3	1-4
). :	Terreur et foi au Christ.....	4	1-5
). :	Catholiques étrangers et catholiques de France	5	1-4
). :	Catholiques de France et catholiques étrangers	6	1-4
). :	Deux prêtres passés à tabac.....	7	1-7
). :	Une France aux dimensions du monde.....	8-9	1-5
). :	Le maquis intégriste.....	10	1-5
). :	L'autocritique et les enfants de Dieu.....	11	1-5
). :	Ceux qui crient : Paix.....	12	1-4
IATTE (A.) :	Les élections aux Indes et le communisme	3	96-98
). :	Haïti, république noire.....	4	103-105
). :	Élections primaires aux États-Unis.....	5	91-95
D. :	Positions du problème.....	8-9	5-16
). :	Après Chicago	8-9	120-122
). :	Match électoral aux États-Unis.....	10	102-104
). :	Eisenhower vainqueur	12	78-80
IGNAUX (P.) :	Les syndicats et « l'expérience »...	6	77-79
IRIEU (X. DE) :	Le maréchal de Lattre.....	2	110-112
RINAT (R.) :	Pénélope, mère des arts.....	4	68-75
D. :	Albert Gleizes	5	112-115
D. :	A Venise : L'art devant l'homme (XVIe Biennale de Venise).....	10	65-78
. :	Au Viet-Nam : habileté ou réalisme.....	2	89-91
EMB (M.) :	L'éducation, mystification ou fascisme.	1	146-148

II. — TABLE BIBLIOGRAPHIQUE

Achminov (G. F.) : Die Macht im Hintergrund	7	124
Amadou (R.) : Éloge de la lâcheté	3	118
Andrès (S.) : Utopia	10	124
Anglade (J.) : Le chien du Seigneur	12	86
Arnaud (G.) : Le voyage du mauvais larron	10	126
Aron (R.) : Les guerres en chaîne	10	26
Id. : Le mythe léniniste de l'impérialisme	10	27
Astorg (B. d') : Aspects de la littérature européenne	10	129
Beaudoin (C.) : Le triomphe du héros	12	124
Béguin (A.) : Pascal	11	121
Benda (J.) : Mémoires d'infra-tombe	3	118
Benedict (R.) : Les cultures particulières	2	124
Berger (P.) : Pierre Mac Orlan	4	123
Beuve-Méry (H.) : Réflexions politiques	7	52
Bigne de la Villeneuve : Satan dans la cité	10	129
Billy (A.) : Chapelles et sociétés secrètes	5	124
Boisdeffre (P. de) : Métamorphose de la littérature	3	118
Boncompain (C.) : Chacun tue ce qu'il aime	2	120
Bottigelli : Nouvelle critique	8-9	124
Boulle (P.) : Le sacrilège malais	2	120
Bouthoul (G.) : Les guerres	10	26
Braibant (C.) : Le métier d'écrivain	11	123
Brooke : Feux d'artifice	11	125
Brooke (J.) : Feux d'artifice	11	125
Brunold (C.) et Jacob (J.) : De Montaigne à Louis de Broglie	7	134
Caillois (R.) : Quatre essais de sociologie contemporaine	10	26
Callegari (G. P.) : Les Barons	11	125
Camus (A.) : L'homme révolté	7	30
Canguilhem : Revue d'histoire et de philosophie religieuses (t. XXVIII-XXIX), « Hegel et la France »	8-9	124
Cantimori (D.) : Eretici italiani del cinquecento	12	88
Caplain (J.-M.) : Le Conquérant	11	126
Caprier (C.) : La Panique	2	120
Castillou (H.) : Le feu de l'Etna	2	120
Catroux (général) : J'ai vu tomber le rideau de fer	7	124
Cayrol (J.) : Les mille et une nuits du chrétien	10	129
Id. : Le vent de la mémoire	10	123
Cesbron (G.) : Les saints vont en enfer		
Chalandon (F.) : Histoire de la première Croisade	11	116
Charpentier (M.) : L'ours en pantoufles	7	124
Chastaing (M.) : La philosophie de Virginia Woolf	11	120
Clark (J. M.) : Social Control of business	11	16

OUDERC (P.) : L'architecture de l'univers..... 12 38
D. : L'expansion de l'univers..... 12 38

DECAUNES (L.) : Le droit de regard..... 4 123
DENIS (F.) : Le Furieux..... 11 125
DEVILLER (P.) : Histoire du Viet-Nam..... 7 94
DIB MOHAMMED : La grande maison..... 12 121
DUCHEMIN (J.) : Estelle..... 11 125
DUHAMEL (G.) : Cri des profondeurs..... 6 120
DUMAY (R.) : Ma route de Languedoc..... 4 123
DUROSELLE (J.-B.) : Les débuts du catholicisme social en France 6 59

EINSIEDEL (H. von) : Journal d'une tentation..... 10 129
ELUARD (P.) : La jarre peut-elle être plus belle que l'eau ? 10 129
EMANUELLI (E.) : La conjuration des sentiments..... 1 109
ESCHOLIER (R.) : Victor Hugo, cet inconnu..... 2 119
ESDAY (M.) : Délivrez-nous du bien..... 1 109

FALLADA (H.) : Le Buveur..... 11 125
FALLOT (J.) : Le plaisir et la mort dans la philosophie d'Épicure 3 118
FESSARD (R. P.) : Paix ou guerre ? Notre paix..... 10 26
FONTAN (R.) : Guerre aux hommes de bonne volonté.. 11 126
FOURASTIÉ (J.) : Le grand espoir du XX^e siècle..... 10 31

GLASER (G.) : Secret et violence..... 1 109
GOBERT (C.) : Bois-Trudan..... 11 125
GORDEY (M.) : Visa pour Moscou..... 7 124
GUILLEMIN (H.) : Victor Hugo par lui-même..... 2 119
GRACQ (J.) : Le rivage des Syrtes..... 1 108

HATZFELD (H.) : La flamme et le vent..... 10 132
HÉON-CANONNE (J.) : Devant la mort..... 6 124
HOUILLIER (F.) : La terre peut-elle nourrir l'humanité ? 11 9
HOYLE (F.) : La nature de l'univers..... 12 38
HUBAC (P.) : Carthage..... 10 128
HYPPOLITE : Introduction à la philosophie de l'histoire de Hegel 8-9 125
ID. : Genèse et structure de la Phénoménologie..... 8-9 126

IKOR (R.) : Les grands moyens..... 2 120
IMBERT-VIER (P.) : Comment l'esprit vient aux veufs.. 3 122
ISAAC (J.) : Jésus et Israël..... 5 115

JACQUEMARD (S.) : Les Fascinés..... 6 120
JEANSON (F.) : Montaigne par lui-même..... 2 123
JOPPOLO (B.) : Le chien, le photographe et le tram.... 1 109

KOJÈVE (A.) : Introduction à la lecture de Hegel..... 8-9 126
KORIAKOFF (M.) : Moscou ne croit pas aux larmes.... 7 124

Koyre (A.) : Études sur l'histoire de la Pensée philosophique en Russie	4	128
Lagerkvist (P.) : Barabbas	1	66
Langgasser (E.) : Le sceau indélébile	6	120
Lanza del Vasto : Commentaire de l'Évangile	3	118
Le Clec'h (G.) : La plaie et le couteau	11	126
Leclercq (J.) : Penser chrétiennement notre temps	3	118
Lecordier (G.) : Les classes moyennes en marche	2	126
Le Fort (G. Von) : La demoiselle de Barby	10	125
Lelong (M.-H.) : Les Indiens qui meurent	3	118
Lemaître (G.) : L'hypothèse de l'atome primitif	12	38
Le Porrier (H.) : Juliette au passage	2	120
Lime (M.) : Gide tel que je l'ai connu	10	129
Lorion (P.) : Calédonia	4	123
Mac Crea (W. H.) : État stationnaire de l'univers en expansion	12	38
Mammeri (M.) : La colline oubliée	11	125
Manoll (M.) et Rousselot (J.) : Pierre Reverdy	4	123
Mantoy (J.) : Précis d'Histoire de la Philosophie	7	134
Marlio (L.) : Le cercle infernal	10	26
Marx (J.) : La légende arthurienne et le Graal	5	115
Matthews (T.) : Ma jeunesse en U.R.S.S.	7	124
Mauriac (F.) : Galigaï	12	119
Mauriac (C.) : Conversations avec André Gide	3	118
Mella (A.) : L'enfant solitaire	11	124
Merleau-Ponty : Sens et non-sens	8-9	124
Merlin (L.) : Christophe Colomb redécouvre l'Amérique	10	129
Miracle (A.) : Huit poèmes et leurs dessins	4	123
Molaine (P.) : Cimetière Saint-Médard	6	120
Monestier (M.) : Le grand docteur blanc	12	125
Monnerot (J.) : La guerre en question	10	26
Morin (E.) : L'homme et la mort dans l'histoire	10	128
Mumford (L.) : Technique et civilisation	3	123
Nadeau (M.) : Littérature présente	10	129
Nourissier (F.) : Enracinement des immigrés	3	124
Orwell (G.) : Animal Farm	7	124
Osborn (F.) : La planète au pillage	11	8
Pascal (A.) : Feu rouge	11	125
Peyré (J.) : Guadalquivir	11	125
Pichon (J.-C.) : Le Juge	6	120
Id. : Sérum et Cie	11	126
Pillepich (A.) : Enracinement des immigrés	3	124
Pilotaz (P.) : La part du ciel	6	120
Piquois (C.) : Observations	4	123
Planche (H.) : Le problème de Gide	10	129
Plisnier (C.) : Beauté des laides	1	109
Pontalis (J.-B.) : L'enfance d'un autre	11	125

Borée (G.) : Le chat dans la noix de coco	11	125
Boulet (G.) : La distance intérieure	11	123
Bowers (J.-F.) : Le prince des ténèbres	6	120
Bratolini (V.) : Le Quartier	1	109
Caillon (L.) : Éducation de plein vent	10	129
Reinhard (M.) : Histoire de la population mondiale	10	28
Renard (J.-C.) : Métamorphose du monde	4	123
Roland (D.) : La belette		
Rousseau-Bellier (M.) : Le garçon confortable	2	120
Roy (C.) : La vie de Victor Hugo racontée par Victor Hugo	10	127
D. : La vie de Victor Hugo	10	129
Ruyer : Les sens de l'utopie (L'utopie et les utopies)	1	114
Saint-Pierre (M. de) : La mer à boire	6	120
Serge (V.) : Le tournant obscur	3	122
D. : Vie et mort de Trotsky	4	127
D. : Les derniers temps	5	122
Sheen (Mgr F.) : La paix de l'âme	10	129
Schweitzer (A.) : A l'orée de la forêt vierge	12	125
Singer (H. W.) : Economic progress in underdeveloped countries	11	6
Sperber (M.) : Qu'une larme dans l'océan	12	120
Tourville (A. de) : Jabado	1	107
Triolet (E.) : Maïakovski	10	129
Troyat (H.) : La tête sur les épaules	1	109
Vacandard (E.) : L'Inquisition	1	9
Van Dorp (J.) : Lanceurs de rails	6	120
Vaux (R. de) : « La Genèse »	1	112
Vercors : Les animaux dénaturés	11	127
Verdot (G.) : Le chemin de nulle part	6	120
Vialatoux (J.) : L'intention philosophique	7	133
Volochine (A.) : Terre de Kouznetsk	7	124
Weil (E.) : Hegel et l'État	8-9	128
Winslow (C. E. A.) : Le coût de la maladie et le prix de la santé	11	5
Womser (O.) : La femme dans l'histoire	12	123
Zéraffa (M.) : Le commerce des hommes	11	126
Zumthor (P.) : Miroirs de l'amour	10	129

Imp. Aubin, Ligugé (Vienne). *Le Gérant :* G. Chifflot.

D. L., 4e trimestre 1952. — Imprimeur, n° 776.

N.M.P.P.

Collection
« CAHIERS DE LA VIE SPIRITUELLE »

Vient de paraître :

J.-M. PERRIN, O. P.

LA VIRGINITÉ

Un volume in-8° couronne de 148 pages : **300** fr.

La pensée chrétienne contemporaine a exalté, très justement la grandeur et la sainteté du mariage, la possibilité pour les chrétiens de se sanctifier dans et par le mariage, et non plus malgré le mariage.

Il ne faut pas pour autant méconnaître d'autres valeurs et d'autres aspects des choses. Il y a d'autres voies qui conduisent à la sainteté, et il en est même de plus éminentes.

Dans cet ouvrage, l'auteur expose la doctrine traditionnelle de l'Eglise sur la virginité, sur le prix éminent qu'elle attribue à cette vocation considérée comme une libération au service de la charité.

La virginité est un appel, elle est un don, qu'il s'agisse de ceux et celles qui s'y consacrent par vœu, qu'il s'agisse de ceux et celles qui, célibataires par force, par le fait de dévouements, de travaux ou de circonstances qui les ont écartés du mariage, découvrent un sens divin à leur épreuve et la prennent en estime.

Derniers volumes parus dans la collection :

L'Église et le pécheur. Le sacrement de Pénitence (2e édition), 224 p. **300** fr.

Prudence chrétienne, 216 p. . . . . **300** fr.

L'ascèse chrétienne et l'homme contemporain, 368 p. . . . . **600** fr.

●

LES ÉDITIONS DU CERF